LE MANUEL DE L'ART *DU* DENTISTE.



AVIS.

LE MANUEL
DE L'ART
DU
DENTISTE,

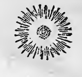
OU

L'ÉTAT actuel des découvertes modernes sur la dentition ; les moyens de conserver les dents en bon état ; les Mécaniques nouvelles inventées par M. MAGGIOLO ; et tous les détails pratiques et moyens d'exécution des dents artificielles ; etc.

OUVRAGE composé, rédigé & publié par M. JOURDAN, Docteur-Médecin de la Faculté de Montpellier, &c. & M. MAGGIOLO, Chirurgien-Dentiste de la Faculté de Gênes, de Pavie, &c.

Prix, 6 liv. broché.

ÉDITION ORIGINALE,
enrichie de 5 gravures.





Imprimé à Nancy, en Janvier 1807.



MANUEL

DU

DENTISTE.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRES IDÉES.

DEPUIS long-temps on se plaint avec raison, que l'Art du Chirurgien-Dentiste, l'un des plus important à la santé et à la conservation des hommes, reste plongé dans l'oubli, le mépris et l'obscurité la plus profonde.

Les Professeurs instruits, qui l'exercent avec la distinction et l'estime accordées au véritable talent, ont toujours fait un mystère des détails pratiques de leurs opérations; ils autorisent ainsi l'ignorance et la cupidité

à exercer sans principes et sans connoissances préliminaires, un des Arts les plus précieux à la santé et au soulagement de l'humanité souffrante.

Loin de la Capitale où la fortune la plus brillante encourage tous les succès des Artistes célèbres, on trouvera, sans doute, étonnant que j'ose mettre au jour un traité de pratique sur la fabrication des dents artificielles, et les procédés nécessaires à les bien établir et fixer dans la bouche d'une manière solide; je m'en serois volontiers dispensé, si les auteurs qui m'ont précédé en avoient parlé d'une manière claire et satisfaisante.... Leurs savantes théories annoncent, sans doute, des hommes célèbres; mais, ayant passé sous silence la partie manuelle et pratique, relative aux dents naturelles et artificielles, mon but essentiel est de remplir cette lacune, et de renvoyer aux théories savantes et lumineuses, publiées dans les ouvrages de MM. *Gariot*, *Bourdet*, *Fauchard*, etc., tous les élèves qui desirent acquérir des connoissances profondes sur cette partie intéressante de l'art de guérir.

Les principes de l'art les mieux développés, les théories les plus savantes, les connoissances même les plus profondes, ne suffisent pas pour apprendre à un élève les moyens d'opérer avec distinction, d'établir et travailler les pieces si variées des dents artificielles, et exercer avec succès la partie manuelle de l'art du Dentiste; la plus agréable, sans doute, parce qu'elle rivalise avec la nature; la plus utile, parce qu'elle nous fait oublier la perte de nos dents, que tant de maladies concourent à détruire; et la plus belle, parce que les produits artificiels sont réellement plus beaux que ceux de la nature.

Si je consulte les ouvrages que nous possédons, je n'en vois aucun qui présente les moyens détaillés d'exécuter les dents artificielles d'une manière suffisamment développée, pour que des élèves puissent travailler eux-mêmes des pieces qui exigent des principes et des soins minutieux pour être soigneusement établies dans la bouche.

Par exemple : si je consulte M^r^. *Gariot*, afin d'établir des ressorts en

spirale à fil-d'or, pour monter des dentiers artificiels, je trouve dans son ouvrage, qu'il faut prendre du fil d'or et le disposer en manière de spirale, sur lui-même : voilà tout ce qu'il nous dit ; mais il est évident, que presque tous les élèves ignorent ce que c'est qu'un fil d'or, comment on le fabrique ; la plupart ne savent pas ce que c'est qu'une spirale : comment sauront-ils d'ailleurs l'établir, s'ils ne connoissent pas la qualité et le titre de l'or le plus propre à fabriquer les ressorts, le degré de force et d'écroui qu'il faut lui donner pour qu'ils puissent conserver l'élasticité si nécessaire à leur solidité ; s'ils ignorent la grosseur des mandrins qui servent à les contourner, la méthode nécessaire pour leur faire prendre des tours de spirale, si égaux et si exacts, que le jour le plus léger ne peut pas même s'appercevoir entre leurs contours ?

Comment pourront-ils deviner les moyens de conserver leur élasticité, quoique soumis sans cesse à des écarts continués ? La gravure même la plus exacte ne suffit pas pour leur apprendre à préparer, disposer, travailler

et établir ces pieces ingénieuses qui rendent exactement les mêmes services que les dents naturelles les plus saines et les mieux conservées, il falloit y ajouter les détails minutieux, nécessaires à leur parfaite exécution.

Le but principal de cet ouvrage, est essentiellement de former de bons éleves dans l'art du Dentiste, en leur apprenant en détail à construire eux-mêmes, mon livre à la main, toutes les dents artificielles en usage de nos jours ; j'ose espérer que les jeunes Dentistes y verront avec plaisir des inventions et mécaniques nouvelles, pour l'établissement des dentiers partiels et complets ; et s'ils sont réélement ingénieux et bien organisés, ils seront eux-mêmes disposés à imaginer de nouveaux moyens dans tous les cas difficiles, et enrichiront un jour notre Art par de nouvelles découvertes.

Pour éviter des explications inutiles et supprimer des gravures si souvent superflues, nous prévenons ceux qui voudront s'instruire en lisant cet ouvrage, que l'art du Dentiste exige qu'ils soient instruits en Chirurgie,

particulièrement dans l'Anatomie, et sur-tout qu'ils soient familiarisés avec un certain nombre d'instrumens nécessaires à la fabrication des dents artificielles; pour y parvenir, ils doivent donc: 1.° suivre un Cours de Chirurgie et d'Opérations; 2°. travailler journellement dans l'Attelier d'un Fabricant Orfèvre, afin de savoir connoître, manier et fabriquer toutes les pieces en or, qui servent à l'établissement des dents.

Je ne crois donc pas nécessaire, comme M. Fauchard, de remplir la moitié de cet ouvrage à expliquer ce que c'est qu'une lime ronde, plate ou courbe, ni la forme d'un équarrissoir, parce qu'après avoir manié ces outils pendant six mois, on les connoît mieux que ceux même qui en ont fait les descriptions les plus brillantes.

Par conséquent tout élève qui désire devenir Dentiste instruit et célèbre, doit commencer par suivre les cours en Chirurgie, acquérir des connoissances physiologiques, et l'habitude facile des instrumens nécessaires aux Orfévres.

Quoiqu'il soit démontré qu'on extrait

la plus grande partie des dents qu'on pourroit encore conserver très-long-temps avec succès, je commencerai cet ouvrage par distinguer les cas où il est évidemment indispensable de recourir à l'extraction, de ceux où de justes motifs permettent de s'en dispenser, et j'établirai la méthode la plus sûre d'opérer dans tous les cas.

La nouveauté de mes procédés pourra sans doute irriter la jalousie; mais, encouragé par des succès constans, j'ose espérer que la basse envie ou des motifs d'une cupidité exclusive ne priveront pas les élèves d'acquérir les moyens d'exercer l'art du Dentiste avec honneur et distinction; persuadé que les jeunes Professeurs, en suivant ma méthode, épargneront à leurs malades des opérations toujours douloureuses et très-souvent inutiles.

Il est bien étonnant que, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, un art dont le but est de conserver l'organe le plus nécessaire à la mastication et à la digestion, à rendre la voix belle et sonore, à maintenir la salubrité de la bouche, l'haleine douce

et agréable, à prévenir cette foule de maladies de poitrine trop souvent causées par des dents pourries, dont les exhalaisons putrides sont constamment respirées et absorbées par les poumons; enfin, que l'ornement le plus précieux des hommes et du beau sexe, soient encore livrés à l'impéritie, et plongés dans un oubli mortel qui s'oppose aux progrès de cette partie intéressante de la santé humaine.

Il est temps de retirer un art si précieux du sein de l'ignorance et de l'oubli; il est temps de dévoiler et détailler, avec précision, les procédés les plus salutaires à la conservation des dents et de la bouche; il est temps enfin que les hommes instruits, qui réclament nos soins, puissent distinguer les Chirurgiens honnêtes qui, avec principes et probité, obtiennent dans leur pratique des succès distingués, de ces nombreux ignorans qui mutilent les bouches les mieux organisées, alterent ou abyment les dents, les remplacent par des procédés dangereux qui achèvent de détruire celles qui pourroient servir encore long-temps. En conséquence, nous avons cru devoir faire

connoître les progrès que cet art a pu faire depuis vingt ans, publier les moyens les plus avantageux pour conserver les dents naturelles dans leur état de santé, détailler tous les procédés relatifs à la fabrication des dents artificielles, les différentes méthodes de remplacer les dents naturelles qui manquent avec celles de l'hippopotame ou cheval marin, qui réunissent tous les avantages des meilleures dentures, et sur-tout de publier les moyens les plus certains de conserver long-temps les dents naturelles dans le meilleur état de santé, et de traiter certaines affections et maladies des dents.

Est-il rien de plus beau qu'une bouche saine, ornée de belles et bonnes dents toujours fraiches et jamais gâtées? rien de plus précieux à la santé qu'une voix belle et sonore, une haleine douce, une mastication exacte, une digestion facile, une nutrition parfaite qui entretiennent la santé et les forces? enfin, dans l'âge avancé, n'est-on pas encore heureux de remplacer de vieilles dents pourries, branlantes et douloureuses, par

de belles et bonnes dents artificielles, qui, bien exécutées et solidement ajustées, rendent exactement les mêmes services que les dents naturelles de l'âge moyen, à tel point qu'on peut dire avec raison, que les produits de l'art sont à tous égards plus parfaits et plus beaux que ceux même de la nature.

CHAPITRE II.

De l'Extraction des Dents en général.

Si nous considérons les maladies nombreuses qui causent la perte des dents, et sur-tout avec quelle facilité on fait extraire des dents qui nous font éprouver des douleurs passagères, on cessera de s'étonner de voir un si petit nombre de personnes parvenir à un certain âge avec toutes leurs dents : dans le nombre des causes qui décident leur perte, je place au premier rang l'extraction faite sur des motifs légers, puisque l'expérience nous prouve tous les jours qu'une seule dent arrachée entraîne la chûte des voisines, quoique non attaquées de carie, en les privant de l'appui

nécessaire à leur parfaite solidité. En effet : considérons un moment les rapports réciproques établis dans la structure des alvéoles, et le soutien mutuel que les dents se prêtent entre elles, et nous serons bientôt convaincus que leur grande solidité dépend essentiellement de la conservation de leur ensemble.

On ne peut sortir une dent sans changer son rapport avec toutes les autres ; presque toujours on brise plus ou moins l'alvéole ; et dès-lors établissant un point de foiblesse dans l'arcade alvéolaire, il arrive par l'effet de la mastication, que toutes les autres dents se pressant plus ou moins vers ce point de foiblesse, perdent bientôt cette solidité précieuse dont elles jouissent dans leur état naturel.

Par l'extraction d'une seule dent, les deux voisines manquent nécessairement du soutien que leur prêtoit la racine qu'on a sortie ; affaiblies encore par la fracture de l'alvéole, qui bien souvent s'étend jusqu'à elles, bientôt elles se couchent, s'ébranlent, et occasionnent, par leur frottement, des points d'irritation sur l'intérieur

des gencives ; et ces douleurs souvent insupportables, y causent une suppuration lente, qui détermine bientôt la perte des deux voisines, et quelquefois celles de leurs correspondantes sur l'autre mâchoire ; parce que ne trouvant plus à leur rencontre un corps solide qui les use, elles s'alongent, s'ébranlent, et tombent tôt ou tard faute d'avoir le soutien nécessaire à leur conservation. (*)

Telles sont les suites inévitables de l'extraction d'une seule dent. On peut encore faire une exception en faveur des personnes qui ont le bonheur si rare, de ne pas avoir l'alvéole fracturée, qui ont une constitution forte,

(*) C'est ici le lieu d'observer qu'une dent ébranlée ne se reconsolide jamais ; j'en excepte seulement les dents ébranlées par un coup violent ou par une fluxion momentanée, celles-là seules peuvent reprendre leur solidité : dans tout autre cas, elles sont infailliblement perdues ; et cette foule d'opiats, de poudres ou d'élixirs que l'on vante avec emphase pour affermir les dents, ne servent à rien ; plus on leur prodigue des éloges, et plus on est sûr d'être trompé si on veut s'en servir.

et des gencives assez saines et solides pour soutenir plus long-temps les dents voisines de celle qu'on a tirée, et dont la dent correspondante ne portoit qu'en partie sur celle qu'on a tirée, et en partie sur la dent voisine : de telles rencontres sont malheureusement trop rares pour pouvoir souvent y compter; mais, si on multiplie ces causes de destruction sur la même bouche, on peut affirmer d'avance qu'elle perdra bientôt toutes les dents qui lui restent encore.

On n'obtient d'ailleurs de cette opération qu'un soulagement momentané: car on observe très-souvent que la même personne qui s'est fait extraire une dent revient peu de temps après en faire tirer une seconde cariée, qui étoit saine lors de l'extraction de la première ; ce qui nous autorise à penser que l'humeur morbifique qui produit la carie, se jette sur une autre dent, lorsqu'on fait l'extraction de celle par laquelle la carie s'évacuoit librement.

Des inconvéniens aussi graves m'ont fait depuis long-temps considérer l'extraction des dents comme une très-

foible ressource, qui ne convient que dans un petit nombre de cas, et comme une opération fâcheuse dont les suites toujours funestes doivent décider l'homme sensé à n'y recourir qu'à la dernière extrémité.

Afin de déterminer, d'une manière judicieuse et précise, les cas où l'on doit se décider à l'extraction d'une dent, ceux auxquels on peut la conserver entière, et ceux enfin, où ne pouvant conserver une couronne cariée il est cependant très-utile d'en conserver la racine, nous allons établir des régles générales qui serviront de bâse à notre nouvelle méthode.

Les dents en général nous présentent deux caractères essentiellement différens; je ne les distingue pas d'après leur forme extérieure, la place qu'elles occupent dans la bouche, ni l'usage auquel elles sont destinées; mais principalement suivant le nombre et la direction de leurs racines.

Nous examinerons d'abord celles qui ont plusieurs racines divergentes plus ou moins recourbées sur elles-mêmes : ce caractère essentiel sera l'objet de

nos premières observations ; nous classerons en second lieu toutes les dents qui n'ont qu'une seule racine droite ou légèrement courbe. Quant aux premières, lorsqu'une vive douleur fait cruellement souffrir, il est très-imprudent de recourir de suite à l'extraction ; il est plus sage de tenter les moyens de la calmer : parmi ceux qui sont indiqués, nous pensons qu'on doit essentiellement préférer une décoction de Pyrethre et de racines de Calamus dont on dirige la fumée sur la carie de la dent avec un tuyau fléxible appliqué au bout d'un petit entonnoir. Cette fumigation, qu'on réitère deux fois par jour, doit durer une demi-heure : ce temps écoulé, on appliquera dans la carie de la dent un grain d'opium qu'on y laissera jusqu'à la fumigation suivante ; on continuera les mêmes moyens jusqu'au troisième jour, époque ordinaire de la guérison de la dent.

Quelquefois il arrive que les douleurs les plus vives sont dissipées dès la première fumigation ; lors même que cela arrive, il est prudent de les continuer le temps indiqué ci-dessus, ainsi que l'usage de la pâte d'opium

dans la carie de la dent, au moins une fois par jour.

Ces fumigations réussissent au moins sur la moitié des personnes qui souffrent des maux de dents ; j'en ai souvent obtenu de si bons effets dans les spasmes même les plus violens, que je les conseille presque toujours aux personnes qui me consultent, comme un moyen précieux de conserver longtemps ses dents, qu'on doit au moins tenter avant de se décider à leur extraction : on est toujours à temps d'y avoir recours, si on ne parvient pas à la guérir : dans le cas même où on seroit obligé de la sortir de la bouche, il est certain que les fumigations émollientes diminuent l'irritation, ramollissent les gencives et appaisent considérablement les souffrances de cette opération.

Je l'ai dit, et je le répète, l'extraction des dents douloureuses entraîne à sa suite des inconvéniens si graves, qu'on ne doit y avoir recours qu'après avoir tenté tous les moyens d'en éviter l'emploi, en faisant usage de ceux que nous venons d'indiquer.

Les dents qui n'ont qu'une racine droite ou légèrement courbe, ne sont pas dans le même cas; telles sont ordinairement les canines, les incisives, les petites molaires supérieures et inférieures. Après qu'on a opéré la section de la couronne de ces dernières, on observe souvent deux petits trous qui annoncent l'existence de deux filets nerveux séparément logés dans la même racine : ces dents peuvent se guérir radicalement, et on ne doit jamais les extraire pour une affection nerveuse ou douleur passagère (*): j'en excepte cependant les dents de sagesse, qui, quoique fortes et très-enfoncées dans la bouche, n'ont très-

(*) Je n'ignore pas qu'il existe des cas particuliers qui obligent d'en venir à l'extraction, lors même qu'une dent n'est pas gâtée ; heureusement ces cas sont rares ; telles sont cependant les maladies du sinus maxillaire, une suppuration des gencives, longue et douteuse, ou de violentes douleurs rhumatismales. Mais ces sortes d'événemens ayant été traités à fond dans l'ouvrage de M. Gariot, j'invite mes lecteurs à consulter la partie de son ouvrage qui traite des maladies de la bouche ; ils en seront satisfaits.

souvent qu'une seule racine droite ; leur position trop reculée empêche toujours de pratiquer l'opération nécessaire à leur guérison.

Si cependant les personnes affectées d'une douleur violente n'ont pas assez de résolution ou de patience pour en attendre les heureux effets, ou qu'après les avoir tentés, on n'ait pas atteint le but desiré, il n'existe plus d'autre moyen que de procéder à la section ; la méthode la plus simple, et probablement la meilleure, s'exécute de la manière suivante.

CHAPITRE III.

Méthode d'opérer la section de la couronne des Dents, etc.

Il faut asseoir la personne sur un fauteuil ordinaire ou sur une chaise ; l'artiste placé devant elle, tenant une pince à couper, introduira une de ses branches dans la carie de la dent, en appuyant l'autre branche sur sa surface extérieure ; il enlevera chaque fois un petit morceau de la couronne

cariée : en continuant la même opération à plusieurs reprises, il finira, en moins de cinq minutes, par enlever toute la couronne, jusqu'à ce qu'il soit parvenu au niveau des gencives.

Cette manière d'opérer peu à peu ne fatigue jamais la personne, ne lui fait éprouver que de très-foibles douleurs ; et les secousses que la dent souffre n'ébranlent jamais sa racine, point d'une importance majeure, puisque la racine ébranlée ou fendue ne pourroit plus supporter avec solidité la dent artificielle qu'on doit y substituer, et dès-lors on perdroit tout le fruit de cette opération.

On l'exécute plus facilement encore, lorsqu'on employe deux sortes de pinces à couper, qu'on trouve chez tous les Marchands bien assortis : on s'en sert alternativement, suivant la position des caries.

La dent coupée presqu'au niveau des gencives, on émoussera les irrégularités de sa superficie avec une lime demi-ronde d'un grain bâtard ; on emploîra d'abord son côté plat à manger les pointes irrégulières, en-

suite on se servira du côté demi-rond pour achever de limer la superficie de cette racine saine, sans blesser la gencive.

Quelquefois il arrive qu'après avoir opéré la section de la couronne, il se rencontre des filets nerveux qui dépassent l'orifice du canal dentaire, et qu'on ne pourroit limer même avec le plus de douceur, sans causer les douleurs les plus vives; on doit alors s'attacher à les détruire avec la pointe d'un équarrissoir que l'on introduit, à plusieurs reprises, dans le canal-dentaire, en le tournant et poussant légérement jusqu'à ce qu'on soit parvenu à l'enfoncer assez profondément pour écraser, amortir et détruire les filets nerveux; alors on le retire, et on achève de limer cette racine sans douleur ni inconvénient, et la persone est agréablement surprise de ne plus éprouver de souffrance dans une partie qui lui étoit si douloureuse.

Parvenu au niveau de la gencive, on continuera de percer perpendiculairement cette racine avec un équarrissoir jusqu'aux deux tiers de sa hauteur.

hauteur. Ce moyen achevera de détruire les filets nerveux qui existoient dans le canal-dentaire, et rendra par la suite cette racine incapable d'éprouver aucune espèce de douleur.

Une remarque très-essentielle à faire, c'est d'avoir un assortiment d'équarrissoirs de toutes grosseurs, afin d'en changer souvent, lorsqu'ils s'engagent dans le trou dentaire; autrement on risqueroit de les casser en les forçant dans la racine, et il seroit impossible d'en sortir la pointe sans briser la racine; il est plus sage, dans ce cas, d'employer des équarrissoirs plus petits, qu'on puisse tourner avec facilité.

Quelquefois il arrive qu'un équarrissoir est insuffisant pour percer le trou dentaire, sur-tout lorsqu'il se trouve oblitéré; alors il faut se servir d'un forêt à langue de carpe bien dégagé et d'une trempe douce peu sujette à casser.

Lorsqu'on doit opérer sur la racine d'une petite molaire supérieure qui présente deux filets nerveux dans deux canaux dentaires différens, on doit

percer les deux trous d'un plus petit diamètre, afin de ne pas affoiblir la racine. Le trou n'est pas plutôt percé avec un petit foret, que la douleur cesse avec la certitude de ne plus en craindre le retour ; parce qu'en perforant les trous où sont logés les filets nerveux, on les a détruits et anéantis, par conséquent leur sensibilité est éteinte ; ainsi l'opération destinée à la section de la couronne et à dissiper entiérement la douleur, se trouve alors terminée avec succès.

Il est inutile d'employer aucune espece de médicament dans les trous qu'on a perforés ; il est même avantageux de les laisser plusieurs jours ouverts, afin que l'humeur de l'extrémité de l'artère-dentaire puisse s'écouler par son propre poids, si c'est une racine supérieure.

Mais si la racine qu'on a opérée est inférieure, on introduira un peu de coton cardé plusieurs fois le jour, pour absorber cette humeur en sortant le coton de suite ; la personne elle-même peut faire cette opération lorsqu'on lui a expliqué les moyens d'introduire ce coton dans les racines.

Deux ou trois jours après, cette racine est en état de recevoir une dent à pivot, ou des dents artificielles à ressort et canon; dont nous parlerons dans la suite de cet ouvrage, en expliquant la manière de les établir et de les placer avec solidité: mais si la personne ne veut pas la remplacer, il sera nécessaire de la plomber très-exactement, pour que les alimens, par leur séjour dans ces cavités, n'achèvent pas de la pourrir et la détruire; de cette façon, cette racine saine se conservera long-temps en bon état, sans défigurer la forme convexe du canal alvéolaire, et produire ces joues creuses qui annoncent les approches de la vieillesse.

Les incisives et les canines des deux mâchoires peuvent se conserver long-temps entières lorsqu'elles n'ont éprouvé qu'une légère carie; lorsque ces dents sont trop douloureuses, il n'est pas nécessaire pour en dissiper la douleur, d'en faire la section; il suffit alors de les percer de la manière indiquée, en commençant à les perforer sur leur face interne, en dirigeant l'équarrissoir ou le forêt jusqu'à

la racine du filet nerveux, pour le détruire entiérement; aussitôt la douleur cesse, et l'opération est terminée; deux jours après on la plombe exactement, et dès-lors on est assuré de la conserver sans éprouver jamais aucune espece de douleur, et d'en retirer des services plus constans que des autres dents, parce qu'elle n'est plus sujette à aucune autre maladie.

Cette opération offre de plus grands avantages que celle qu'on pratique journellement, en séparant les dents gâtées avec la lime; car, en les limant ainsi, on les prive en partie de leur émail, on découvre quelquefois les filets nerveux et on s'expose à souffrir des douleurs mille fois plus vives qu'auparavant; au lieu que, par la mortalité du filet nerveux, on détruit entiérement toute la sensibilité, et il est dès-lors impossible qu'elle puisse causer jamais la plus légère douleur.

La lime, au contraire, présente les plus graves inconvéniens: 1°. elle ébranle la dent limée; 2°. elle occasionne divers points d'irritation qui rendent les douleurs plus vives et les

maux de dents plus fréquens ; 3°. elle favorise la carie, et sa propagation sur les dents voisines, faisant des progrès plus ou moins rapides, occasionne bientôt les douleurs, les fluxions et la destruction progressive de toutes les dents.

L'opération que nous proposons, est infiniment préférable à l'extraction des dents ; parce que, outre les douleurs violentes inséparables de l'extraction, cette dernière opération détruit toutes les racines qui, saines, pourroient encore servir long-temps ; elle anéantit encore toutes les ressources de l'art, en nous privant des bonnes racines qui, bien conservées, rendent les mêmes services que les dents saines, et conservent aux deux mâchoires leur convexité naturelle, si nécessaire à remplir les joues et éviter la difformité si fâcheuse d'un menton qui se rapproche du nez à chaque instant.

L'extraction, par ses suites, (c'est-à-dire, des dents arrachées), en creusant et rendant difforme tout le canal alvéolaire, y établit des creux et des

bosses qui rendent la personne incapable de mâcher les alimens ; de-là résultent nécessairement des alimens mal broyés, des digestions pénibles et douloureuses, un chyle mal préparé, une nutrition imparfaite, et par suite, toutes les infirmités d'une vieillesse prématurée.

La méthode que nous proposons de conserver les racines saines et d'en éteindre les douleurs sans les extraire, remédie à tous les inconvéniens ci-dessus, maintient toutes les racines dans l'ordre et le soutien mutuel que leur a destiné la nature ; les intermédiaires, également soutenues, ne sont pas sujettes à s'ébranler, l'alvéole et tout le canal alvéolaire n'éprouvent plus ni fracture ni foiblesse, les gencives conservent exactement leurs formes bombées et gracieuses ; et si, par suite, d'autres dents viennent à s'altérer ou se carier, on pourra de même en conserver les racines, qui offriront la ressource si précieuse d'être propres à supporter les dents artificielles, plus belles que celles de la nature, incorruptibles, et rendant exactement les mêmes services que

les meilleures dents naturelles, parce qu'elles seront supportées par de bonnes racines solidement enclavées dans le canal alvéolaire, et que les formes-mêmes des gencives n'étant pas altérées, elles recouvriront les dents artificielles avec la même exactitude que si elles étoient naturelles.

On nous dira peut-être que la méthode d'opérer la section d'une dent, et d'en perforer la racine, est déjà connue depuis long-temps : cette observation est vraie, mais elle n'a jamais été employée que sur les seules dents incisives supérieures, et rarement sur les canines, encore n'étoit-ce que pour leur faire porter une dent à simple pivot, tandis que je l'employe essentiellement comme moyen certain de guérir les douleurs les plus violentes, non-seulement sur les incisives, mais encore sur les canines et les petites molaires des deux mâchoires : enfin, lorsque ces dernières ne sont que légérement cariées avec douleur, je les perce sans recourir à la section, et j'en obtiens tous les avantages énoncés ci-dessus.

Quoique ces moyens restaurateurs soient suffisans pour conserver au moins les trois quarts et demi des dents cariées que l'on arrache tous les jours si légérement, il existe cependant des cas où il faut nécessairement en venir à l'extraction ; telles sont les dents à plusieurs racines qui ont résisté aux procédés que nous avons détaillés, les dents chancelantes par vétusté, incapables de se raffermir jamais, et celles que de violens rhumatismes, des humeurs âcres ou des maladies chroniques invétérées, obligent de sortir de la bouche.

Il est donc important que nous décrivions à présent les moyens les plus sûrs et les moins douloureux à employer dans cette opération.

CHAPITRE IV.

Instrumens nécessaires à l'extraction des Dents, et Moyens les plus convenables pour bien opérer.

Si on vouloit jeter un simple coup d'œil sur le grand nombre d'instrumens inventés et proclamés dans la seule intention d'arracher les dents, on croiroit voir un arsenal des pieces destinées à toutes les opérations de la Chirurgie ancienne ; leur nombre nous a paru si fastidieux et si évidemment inutile, que nous nous bornerons à les passer sous silence ; notre but étant de ne parler que de ceux qui sont essentiellement nécessaires à bien opérer ; tant d'auteurs ont rempli leurs ouvrages des machines anciennes, que nous y renvoyons nos lecteurs.

Nous pensons au contraire, qu'un Artiste judicieux n'ayant qu'un petit nombre de bons instrumens, qui placera toujours la personne de la même

manière, et changera le moins possible sa méthode et ses positions, finira par une longue habitude et une sage expérience, par opérer avec plus d'aisance et de dextérité que celui qui, environné d'une immensité d'instrumens dont il se servira très-rarement, sera toujours étranger à tous, et déconcerté à chaque fois qu'il voudra les varier, n'acquerra jamais cette douce aisance, fruit ordinaire d'une habitude journalière qui assure tous les succès.

Dans ce grand nombre d'instrumens que l'impéritie ou le charlatanisme ont employé si long-temps, on doit sur-tout exclure ceux qui, pour extraire une mauvaise dent, s'exposent à altérer les bonnes; tels sont ceux qui prennent leur point d'appui sur les dents latérales de celle qu'ils se proposent d'enlever: car très-certainement si la dent cariée oppose plus de résistance que celles sur lesquelles ils prennent leur point d'appui, ils culbuteront infailliblement ces dernières, et ils n'auront pas déraciné la dent malade.

Ainsi tous les leviers qui s'appuyent principalement sur les dents voisines, et particuliérement le pélican, sont des instrumens dangereux qu'on devroit proscrire à jamais, parce qu'on ne peut en faire usage, sans exposer à de graves inconvéniens les personnes qui nous accordent leur confiance.

Les instrumens que j'emploie à l'extraction des dents ne sont ni nombreux ni difficiles à connoître ; une clef de Garangeot me suffit pour extraire toutes les dents qui tiennent solidement dans l'alvéole ; une pince à bec recourbé me sert à l'extraction des dents plus ou moins chancelantes ; et c'est en suivant les mêmes principes et avec les mêmes instrumens que je fais sortir toutes les racines pour peu qu'elles soient apparentes.

Lorsque les racines sont trop profondément enfoncées, il vaut mieux les laisser que d'entreprendre de les extraire, il pourroit en résulter des inconvéniens ; et lorsqu'elles sont douloureuses, les fumigations ci-dessus s'employent avec succès, et souvent

même elles produisent plus d'effet que sur les dents entières.

Pour procéder à l'extraction des dents qu'on ne sauroit conserver, il faut placer la personne le plus commodément possible. Nous, Artistes provinciaux, qui avons cependant travaillé long-temps dans Paris, nous n'avancerons pas comme un Dentiste de la Capitale, qu'il n'y a que dans les grandes Villes qu'on peut trouver des fauteuils commodes pour l'extraction des dents (*); (moins fastueux que ces auteurs célèbres), nous déclarons que nous faisons simplement asseoir notre malade sur une chaise ou un siége à dossier, en lui faisant soutenir la tête par un aide placé derrière lui, de sorte qu'il ne puisse faire un trop grand mouvement dans l'instant de l'opération. Le Dentiste, placé vis-à-vis de la personne, tiendra la clef de Garangeot entre l'index et le doigt médium de la main droite,

(*) Voyez les dix-sept articles sur les maladies de la bouche, par M. Lafargue, pag. 174, à l'article placement des malades.

de sorte que le manche de l'instrument soit totalement caché dans la paume de la main et couvert latéralement par le pouce ; alors il présente la clef dans la bouche du malade, et la place de manière que le bout du crochet embrasse et porte sur la face interne de la couronne de la dent le plus près possible de son collet ; et avec le dos de la même clef, il prend son point d'appui en dehors sur la gencive de la dent malade : si c'est une dent supérieure, il maintiendra en place l'extrémité du crochet avec le pouce de la main gauche ; mais si c'est une dent de la mâchoire inférieure, il soutiendra l'extrémité du crochet de la clef de Garangeot avec le doigt index de la même main ; tout étant disposé ainsi, il suffira de faire faire à la clef un demi-tour de dedans en dehors par un mouvement doux et gradué, afin de donner aux racines le temps de se détacher sans se briser, et bientôt on verra la dent sortir avec facilité de son alvéole, en se renversant sur la gencive qui avoit servi de point d'appui à l'instrument.

Les dents de sagesse, plus difficiles à extraire parce qu'elles sont les plus enfoncées dans l'intérieur de la bouche, s'enlèvent de la même manière. Souvent on rencontre des personnes dont l'embonpoint excessif donne beaucoup de peine à placer l'instrument : dans ce cas, il ne faut faire ouvrir la bouche au malade qu'au tiers ou à moitié, et dès-lors les muscles de la joue étant beaucoup moins tendus, on parvient à placer la clef de Garangeot plus facilement, et à terminer heureusement l'opération : si cette méthode est insuffisante, il faut alors tirer la dent du dehors en dedans, et plaçant l'extrémité du crochet sur le collet de la dent au dehors, on prend son point d'appui en dedans, et l'opération se termine comme auparavant.

Malgré toutes ces précautions, il arrive encore quelquefois que la dent conserve des adhérences avec la gencive, il faut alors suspendre l'opération, et avec l'instrument tranchant détruire ces adhérences avant de la sortir entiérement de la bouche ; il est possible même que l'alvéole ait

une telle connexion avec la racine d'une dent malade, qu'on ne puisse extraire la dent sans en enlever quelques petites portions ; il faut alors séparer de la dent cette partie d'alvéole avant de la présenter à la personne, autrement elle croiroit qu'on lui a arraché une portion de la mâchoire avec la dent.

Si la portion de l'alvéole fracturée est trop considérable, il en résulte une hémorragie plus ou moins forte, qui, légère, s'arrête avec une simple lotion astringente ; si elle est forte, on y applique des petites compresses graduées que l'on fixe en fermant la bouche, et qu'on maintient en place par l'usage d'un bandage fait en mentonnière.

Les dents pourries ou cariées, affoiblies par ces deux causes, ou par des maladies longues, quelquefois même leur trop forte adhérence aux alvéoles, les rendent sujettes à se casser lorsqu'on veut procéder à leur extraction. Quand un tel accident arrive, je pense qu'on ne doit pas extraire la racine ; car le malade, intimidé par le

mauvais succès de l'opération, n'ayant plus la même confiance au Dentiste, est alors disposé à faire des mouvemens si extraordinaires et inattendus, qui font manquer une seconde fois l'opération, et portent l'irritation des gencives au point de produire une fluxion violente et inévitable : il est alors prudent d'employer les calmans et les résolutifs jusqu'à ce que l'inflammation soit passée; après cela on usera de quelques spiritueux, pour rendre aux gencives leur ton et leur force primitive.

Telle est la manière d'opérer l'extraction des dents qui tiennent solidement dans la mâchoire et ne sont pas susceptibles de guérison.

Mais, quoique la situation du malade et la position du Dentiste doivent être toujours les mêmes lorsqu'on se sert de la clef de Garangeot, il est quelquefois nécessaire de varier la position de la main pour réussir avec aisance, en faisant faire à l'instrument le demi-tour nécessaire à l'extraction de la dent; ainsi on placera la main en supination pour arracher les molai-

res inférieures du côté droit de la mâchoire, et en pronation, si c'est une dent du côté gauche.

On change également la position de la main pour extraire une dent supérieure, mais d'une manière toute opposée; de sorte que, pour tirer une dent supérieure du côté droit, on placera la main dans la même position qui convient aux dents inférieures du côté gauche, *et vice versa.* La position du Dentiste est une chose très-essentielle; car, pour bien opérer, il est nécessaire qu'il soit placé de manière à voir ce qui se passe dans la bouche au moment de l'opération. Celle qui m'a toujours paru la plus commode, consiste à se placer debout vis-à-vis du malade; de sorte que, durant l'opération, l'intérieur de la bouche soit bien éclairé.

La plupart des Dentistes ont encore la mauvaise habitude de placer une chaise derrière le malade, et de monter dessus pour opérer; de cette manière on voit très-mal ce qui se passe dans la bouche; et, faute d'y voir, on peut causer des fautes impardonnables, qui font le plus grand

tort à la réputation du Dentiste ; d'ailleurs cette position extraordinaire a quelque chose d'effrayant qui trouble la personne souffrante et la dispose à faire quelques mouvemens violens avant que le Dentiste ait eu le temps de faire son opération ; au lieu qu'en y procédant comme nous l'avons indiqué et sans appareil, le malade se rassure, se tient ferme, et l'opération se termine avec aisance et satisfaction mutuelle, quelquefois même avant que la personne ait eu le loisir d'y faire attention.

CHAPITRE V.

Manière d'opérer l'Extraction des Dents chancelantes avec la pince courbe.

NOUS avons observé que la clef de Garangeot seule étoit suffisante pour extraire toutes les dents qui ne sont pas susceptibles de guérison ; mais comme cet instrument a plus de force qu'il ne faut pour les dents déjà ébranlées qui présentent moins de

résistance et de difficulté, il vaut mieux employer alors une pince courbe qui a le triple avantage de faire moins de douleur aux malades, et de ne pas fracturer l'alvéole ni blesser les gencives.

Pour bien opérer avec cet instrument, il ne faut pas toujours se placer en face de la personne comme avec la clef de Garangeot: si l'on doit opérer sur le côté gauche de la bouche, on peut alors se mettre vis-à-vis; mais pour les dents de droite, on doit se placer vers la droite du malade; l'usage de cet instrument ne présente aucune difficulté; il suffit de saisir la couronne de la dent entre les deux mâchoires de la pince, et l'enlever perpendiculairement pour ne pas fracturer l'alvéole; il est utile d'observer de ne pas trop serrer la dent dans le bec de la pince, sans quoi on s'expose à la briser, ni employer trop de force, ce qui feroit glisser la pince dont les extrémités pourroient blesser les parties voisines.

1°. En général, il est sage d'employer peu de force avec tout instrument destiné à l'extraction des

dents ; 2°. d'assurer l'instrument sur la dent avec les doigts de la main gauche ; 3°. d'éviter toute secousse violente qui pourroit meurtrir ou déchirer les gencives, ou les lèvres, au moment de l'opération : au reste, un peu d'habitude et d'usage des instrumens, joints à l'adresse d'un Dentiste, sont suffisans pour surmonter toutes les difficultés qui se rencontrent dans la pratique.

CHAPITRE VI.

Idées générales sur les Dents artificielles.

QUOIQUE nous ignorions encore dans quel siècle s'est introduit l'usage des dents artificielles, nous savons que du temps que Périclès gouvernoit la République d'Athênes, les jeunes Grecques remplaçoient celles qu'elles avoient perdues, et les Auteurs Latins reprochoient aux Dames Romaines l'usage du fard et des dents fabriquées par les moyens de l'Art : or il est très-probable, que long-temps avant cette époque, ce genre d'agrément

et d'utilité étoit en usage dans d'autres Empires. Si nous consultons les voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur de la Chine, ils assurent qu'on y fabrique des dents artificielles, qui remplacent assez exactement les naturelles.

L'homme toujours ingénieux à satisfaire ses besoins, a dû inventer de bonne-heure un art aussi précieux tant par son utilité que par son agrément. Tous les Peuples civilisés y sont aujourd'hui tellement familiarisés, qu'à peine admire-t-on les plus beaux ouvrages de l'art du Dentiste. Notre art est cependant le seul qui possède l'avantage si précieux de remplacer une partie de notre être, par un autre parfaitement semblable à celle que les douleurs ou un long usage ont altéré ou détruit; on peut même ajouter, qu'à cet égard, l'art a souvent surpassé la nature, puisque nos dents naturelles souvent se carient et nous causent de vives douleurs; tandis que les dents artificielles, plus belles que celles que nous avons perdues, ne sont pas sujettes à la carie, et ne font jamais éprouver aucunes douleurs lorsqu'elles sont bien ajustées.

Nous ignorons encore quelle est la matière dont les Anciens se sont servi pour fabriquer leurs dents artificielles : quant à nous, nous préférons avec raison l'hippopotame ou les grosses dents sémi-circulaires du cheval marin ; tant parce que leur substance est très-compacte et d'une blancheur exactement semblable à celle des dents naturelles, que parce qu'ayant été constamment soumises à l'action corrosive des eaux de la mer, elles sont susceptibles de résister très-long-temps sans altération à la salive ; qualités qu'on ne trouve ni dans l'ivoire ni dans toute autre substance, excepté toutefois celle qu'on fabrique aujourd'hui avec la pâte de porcelaine : mais que doit-on penser d'une substance si fragile, qu'un morceau de croûte de pain sur laquelle ces dents porteroient à faux, les cassent comme du verre, et dont les fragmens avalés peuvent, par leur cassure tranchante, causer de violentes tranchées, des hémorragies intestinales et peut-être encore des accidens plus graves. L'usage de cette pâte minérale a été proclamé par M. Dubois Chément

de Paris, Dentiste d'un très-grand mérite, dont les talens distingués sont justement estimés ; mais cette substance est bien loin de réunir les avantages qu'on a voulu lui attribuer ; il est même étonnant que M. Gariot, qui paroît s'en servir depuis long-temps, ait aussi hautement vanté les avantages de cette matière fragile et trop dangereuse, dont je ferai bientôt connoître les défauts.

Nous convenons qu'on peut donner à la pâte de porcelaine la forme exacte des gencives sur lesquelles les dents artificielles doivent porter en les moulant sur des mâtrices de plâtre prises avec soin ; mais il faut observer, qu'obligés de les faire cuire à un feu très-vif pour leur donner de la solidité, l'action du feu les tourmente toujours, l'évaporation de la partie fluide diminue nécessairement leur volume, et dès-lors la piece artificielle a perdu la justesse des proportions qu'elle possédoit avant sa cuisson : or très-certainement les ouvrages une fois cuits et émaillés ne peuvent plus s'accorder qu'imparfaitement aux gencives qui doivent les supporter.

Cet inconvénient est bien plus grave encore lorsque les gencives et les bords alvéolaires présentent de grandes inégalités, comme on le rencontre souvent. Par conséquent ces pâtes minérales une fois cuites et dures, ne pouvant plus être corrigées ni retouchées, font éprouver à ceux qui les portent des douleurs plus ou moins vives ; et ce n'est qu'après de longues souffrances et une patience bien douloureuse, qu'ils parviennent à s'en servir avec quelque facilité ; encore faut-il qu'ils ajoutent des petits coussinets de coton cardé sur les parties les plus souffrantes, afin d'en amortir les douleurs.

L'hippopotame au contraire n'étant pas soumis à l'action d'une vive chaleur, ne perd jamais sa forme première, s'adapte plus exactement aux gencives ; et si, par suite des changemens que les gencives peuvent éprouver, il falloit corriger ou enlever quelques inégalités au dentier, il est toujours facile d'y remédier.

Il faut que les personnes soumises à l'usage des dentiers de porcelaine, soient

soient favorisées d'une patience bien étonnante : car il est évident que les personnes des Départemens, qui font usage de mes dentiers d'hippopotame, s'en servent avec facilité dans l'espace de quinze jours, ou trois semaines : et nos ouvrages doivent être bien favorables à la mastication, puisqu'avant un mois écoulé, elles commencent à mâcher et broyer exactement le pain, la viande, les légumes, le gibier, la volaille, etc. comme si elles avoient leurs dents naturelles; tandis que dans la Capitale, il faut, de l'aveu même de M. Gariot, six mois avant qu'on puisse s'en servir et manger avec facilité.

Pourquoi est-on dans l'usage d'exiger plus de talens du Dentiste qui habite les Départemens, que de celui qui réside à Paris ? 1°. Parce qu'on pense que les Artistes de la Capitale sont plus instruits, plus habiles, et que leurs ouvrages seront par conséquent mieux finis ; 2°. Parce qu'étant éloignés du lieu de leur résidence, les personnes s'imaginent que leur secret sera mieux gardé ; 3°. Parce qu'on n'estime, en général, que ce qui

coûte fort cher : la prévention à cet égard est si grande, que ces mêmes personnes, après avoir beaucoup dépensé à Paris pour un dentier ou des dents artificielles, sont intimement persuadées qu'on ne pouvoit rien faire de mieux que les ouvrages dont elles ont bien voulu se contenter : de retour en Province, elles sont venues chez moi, blessées par ces mêmes dents, à tel point qu'elles ne pouvoient plus s'en servir, et qu'il leur étoit même impossible de les garder dans la bouche, sans éprouver jour et nuit des douleurs très-vives. Je possède aujourd'hui plusieurs de ces dents parisiennes, si mal conformées, qu'il faut l'avouer : il existe certainement dans Paris plusieurs Dentistes instruits et habiles, qui honorent cette partie intéressante de l'art de guérir ; j'en connois même personnellement, qui, par leurs ouvrages et leurs travaux, méritent la confiance et la réputation dont ils jouissent à juste titre ; mais il faut aussi convenir, que la Capitale possède nombre de gens qui prennent le titre de Dentiste, sans posséder aucune des connoissances si nécessai-

res à cet art. En les jugeant d'après leurs ouvrages que j'ai sous les yeux, il est certain qu'ils auroient besoin de s'instruire long-temps encore, avant de faire quelque chose de bon.

Je dois ajouter, qu'un grand inconvénient des pâtes minérales est de ne pouvoir essayer l'ouvrage d'un dentier ou de pieces partielles que quand elles sont sorties du four; de sorte que, tel défaut qui en résulte, on ne peut l'apercevoir que lorsqu'il est impossible d'y remédier; puisqu'une fois durcies par l'action du feu, les instrumens les mieux acérés ne peuvent rien enlever de ces pâtes que la lime et le burin ne peuvent même entamer.

La meule de grès pourroit peut-être avoir quelque prise sur cette matière fragile; mais ce moyen est absolument insuffisant pour corriger les défectuosités d'une base qui, à raison des inégalités des gencives, ne peuvent être retranchées qu'avec un échoppe.

Cette pâte a encore le défaut de ne jamais imiter parfaitement la couleur

des dents naturelles avec la même perfection que le cheval marin ou hippopotame; on ne peut encore faire aucunes rivures sur cette pâte, sans être sans cesse exposé à la briser au moindre coup de marteau: cette substance d'ailleurs, sonore lorsqu'on ne mange pas et qu'on ferme les dents, sonne dans la bouche et produit un bruit semblable à celui de deux assiètes qui heurtent l'une contre l'autre; le plus léger accident suffit pour la briser, sans qu'il soit jamais possible de la raccommoder: enfin, si une piece de dents faites en porcelaine trouve à sa rencontre des dents naturelles, ces dernières s'usent rapidement par la mastication, parce que la substance de ces pâtes est infiniment plus dure que celle des dents naturelles.

Je suis tellement convaincu que ces pâtes sont très-dangereuses à la santé du corps et de la bouche, que, malgré le poids que plusieurs Praticiens estimables lui donnent encore, je ne m'en servirai jamais, persuadé que les dents fabriquées en pâte de porcelaine joindront rarement aussi

parfaitement sur les gencives qu'une piece de cheval marin dont on aura gravé la base (ou surface appliquée sur les gencives) avec toutes les précautions et les soins dont nous ferons mention plus loin.

Mais, dira-t-on, une base d'hippopotame gravée ne peut jamais être aussi correcte que celle d'une pâte minérale qui, encore molle et pressée sur un moule exact, reçoit toutes les irrégularités et les moindres contours des gencives. Cela peut être vrai : mais il est également certain, que la base que je grave en cheval marin conservera toujours très-exactement les formes que je lui donne avec le burin et les échoppes ; tandis que les bases moulées en pâte de porcelaine subiront certainement des altérations et changemens de contour par l'action d'un feu très-vif destiné à les cuire ; de sorte qu'en les sortant du four, elles n'ont plus des rapports exacts avec les sinuosités des gencives de la personne qui les a demandées.

Les dents naturelles bien saines et purifiées par des lotions acidulées et

les dents du cheval marin sont donc les seules matières que nous croyons les plus convenables à former des dents artificielles ; chacune de ces substances possède toutes les qualités précieuses à leur fabrication : on emploie tantôt les unes et tantôt les autres, suivant les circonstances locales ; quelquefois même on est décidé par le choix des personnes qui les ont commandées.

CHAPITRE VII.

Manière de prendre la mesure exacte des Dents artificielles destinées à remplacer celles qui manquent.

RIEN de plus variable que la méthode des Dentistes pour prendre la mesure des dents artificielles. Les uns prennent un morceau de carte qu'ils découpent sur la place dans le vide qu'ils se proposent de regarnir de dents : d'autres se contentent de prendre leurs mesures avec un compas, se bornant à figurer les inégalités particulières des gencives à vue d'œil; quelques-uns font d'abord un petit

modèle en cire, qui figure assez passablement les dents naturelles, et les exécutent ensuite avec l'hippopotame, etc.

Toutes ces méthodes nous paroissent défectueuses, en ce qu'elles ne représentent qu'imparfaitement les diverses inégalités du bord alvéolaire qui doit supporter les pieces; tandis que leur bonne exécution exige que les deux surfaces des gencives et de la base soient si exactes qu'elles se confondent pour ainsi dire, et ne laissent entre elles aucun vide qui fasse connoître que les dents ne sont pas naturelles. Cette condition est à notre avis tellement de rigueur, que sans elle la piece de dents artificielles ne peut être solide et blessera nécessairement les gencives.

J'ai connu un Dentiste voyageur qui, ne sachant pas fabriquer des dents artificielles, en portoit avec lui qu'il achetoit chez un Dentiste de Paris, qui les lui avoit préparées; et, comme il avoit l'esprit d'annoncer que ces ouvrages étoient fabriqués à Paris, le public couroit en foule chez lui,

et chacun choisissoit les pieces qui lui paroissoient convenables, comme un jeune homme sans fortune va choisir un habit de hazard à la fripperie..

Toutes ces méthodes défectueuses ne seront jamais approuvées des connoisseurs. Voici la manière que nous employons avec succès depuis long-temps ; nous nous empressons d'en faire part à tous ceux de nos jeunes Artistes qui, déjà instruits dans l'art du Dentiste, désireront se procurer un moule très-exact des gencives et du local qu'ils se disposent à regarnir avec des dents artificielles.

Prenez de la cire-vierge en quantité plus que suffisante, pour remplir le vide que vous voulez enrichir de dents nouvelles ; chauffez-la au feu et la pétrisssez jusqu'à ce qu'elle soit molle et bien malléable ; ensuite faites ouvrir la bouche de la personne ; essuyez et desséchez la place vide ; et la remplissant de suite avec cette cire encore molle, et l'appuyant de deux côtés jusqu'à ce qu'elle déborde les gencives et les dents voisines afin d'en avoir exactement toutes les

formes, vous obtiendrez alors un moule exact ; retirez-la perpendiculairement de la bouche sans trop la presser ni lui faire éprouver aucun frottement, afin de ne rien altérer de ses formes et de la justesse de ses empreintes ; alors on délayera du plâtre fin et bien vif avec de l'eau dans les proportions nécessaires, pour qu'il acquiert, en séchant, toute la dureté possible.

On place ensuite sur une table le moule en cire d'une manière assurée ; de sorte que les empreintes en creux soient tournées en dessus ; et on verse le plâtre sur le modèle en cire, tandis qu'il est encore liquide, mais prêt à se durcir ; en le plaçant successivement par petites couches sur le modèle, jusqu'à ce que le plâtre s'élève de quelques lignes au dessus de la cire ; alors on le laisse en repos jusqu'à ce qu'il soit bien durci.

Découpez ensuite avec un canif tout le plâtre inutile qui déborde les contours du moule, et faites fondre peu à peu toute la cire en l'approchant du feu, ou bien à un feu de lampe, en

projettant la flamme sur la cire à l'aide d'un bon chalumeau ; cette dernière méthode est préférable, parce qu'elle ne brûle jamais le plâtre comme le feu qu'il faut employer assez vif pour faire fondre toute la cire. La cire étant entiérement fondue, le plâtre qui la recouvroit, représente alors très-exactement en relief la partie de la bouche qu'on doit travailler, et le surplus du plâtre qu'on a versé sur la cire donne au moule la solidité nécessaire pour opérer dessus sans risquer de le rompre.

Il faut encore observer lorsqu'on a une canine à remplacer, de prendre l'empreinte de la bouche jusqu'à l'autre canine, afin qu'en voyant les formes exactes de celle qui reste, on puisse l'imiter le plus exactement possible en travaillant sa semblable.

Cette manière de prendre modèle n'est pas difficile lorsqu'on a acquis de l'usage et de l'habitude ; mais elle exige beaucoup de précision pour ne pas la déformer en sortant le moule en cire de la bouche ; car la moindre pression sur cette cire encore molle

change ses contours et feroit manquer l'ouvrage : on doit sentir que cette précaution est rigoureusement nécessaire, puisque d'elle dépend en partie les résultats d'une piece exacte et bien proportionnée.

Quelques Dentistes sont dans l'usage de prendre les moules doubles, afin de se procurer les rapports réciproques qui existent entre les deux mâchoires lorsqu'on ferme la bouche. Quoique cette méthode soit quelquefois employée, j'ai souvent observé qu'on n'en obtient pas des résultats assez exacts pour diriger les proportions qu'on doit observer dans la fabrication d'une piece nouvelle ; il est facile de concevoir qu'un morceau de cire, fortement comprimé entre deux mâchoires qui glissent l'une sur l'autre quand elles viennent à se joindre, doit recevoir de fausses empreintes, sur-tout lorsque la personne ferme la bouche un peu de côté ; ce qui arrive presque toujours, malgré l'attention qu'on a de les engager à fermer les dents naturellement comme si l'on mangeoit.

C'est encore une forte raison qui

doit faire oublier les pâtes minérales de M. Dubois Chénient ; car ne pouvant jamais les essayer dans la bouche tandis qu'on les travaille, on est forcé de diriger à-peu-près les rapports de ces pieces sur deux moules articulés qui se trouvent presque toujours faux : aussi voit-on rarement une piece de porcelaine qui se rapporte bien avec les autres dents ; au lieu que celles d'hippopotame, qu'on peut essayer aussi souvent qu'on le juge à propos lors même qu'on les travaille, se rapportent plus parfaitement encore que les dents naturelles, attendu que ces dernières sont souvent écaillées ou placées irréguliérement ; tandis que les artificielles sont toujours belles, exactes et régulières à tel point que c'est même un défaut de les travailler trop exactement semblables, et de ne pas observer les inégalités ou légers accidens qui caractérisent les dents vivantes.

Il est très-avantageux, lorsqu'on travaille des dents artificielles, de pouvoir essayer souvent ces pieces sur la bouche même de la personne, lorsqu'elles sont seulement ébauchées ;

on peut, en les posant en place, diriger plus parfaitement les rapports qu'elles doivent avoir soit avec leurs voisines, soit avec leurs correspondantes dans l'autre mâchoire.

En parlant des dents artificielles, nous allons indiquer tous les soins et moyens nécessaires pour les exécuter avec cette précision qui rend ces ouvrages susceptibles de rendre très-exactement les mêmes services que les dents naturelles les mieux conservées.

CHAPITRE VIII.

Préparation des Dents artificielles.

QUELLE que soit la cause qui a produit la perte de nos dents, il est toujours possible de les remplacer avec des dents artificielles, dont la préparation et le mécanisme doivent varier en raison des différentes ressources qu'on trouve encore dans la bouche.

Les plus heureuses circonstances qu'on puisse rencontrer, sont lorsqu'on possède encore des racines

bonnes et solides, sur lesquelles on puisse fixer des pivots ou des ressorts qui servent à établir et porter des dents artificielles ; les dents qu'on remplace de cette manière sont les plus belles et les plus solides que nous possédions aujourd'hui.

On y réussit en limant la racine comme nous l'avons décrit ci-dessus, en parlant de la guérison des dents cariées et de la conservation de leurs racines, puis on la perce avec un équarrissoir ou avec un forêt, et on prend sa mesure comme nous l'avons indiqué : alors on choisit une belle dent naturelle qui, dans ce cas, est préférable au cheval marin, en observant qu'elle soit à-peu-près semblable à celle qu'on veut remplacer.

On commence par limer sur sa face interne tout ce qu'elle présente de raboteux, ou qui pourroit gêner la personne en rapprochant les deux mâchoires, ensuite on coupe la dent à la hauteur convenable au sujet, et on ajuste son talon de manière à porter également sur toute la surface de la racine qui doit la supporter ;

mais sur-tout on l'asseoit avec une telle précision qu'elle ne puisse pencher ni en dehors ni en dedans, et soit parfaitement de niveau avec les autres dents ; ce qu'on obtient facilement avec le moule en plâtre qu'on doit avoir pris avant de commencer son ouvrage.

On perce alors avec le forêt un trou perpendiculaire au centre du talon de la dent artificielle, qui soit ouvert jusqu'à sa face interne, et on l'aggrandit avec un équarrissoir proportionné à la grosseur du pivot qu'on veut y fixer.

On prend ensuite un fil d'or un peu plus gros que le trou qu'on a percé dans la dent ; on le lime en pointe à-peu-près comme l'équarrissoir dont on s'est servi, et tenant ce fil d'or dans une pince à boucle, on le fait entrer en tournant peu à peu la main avec plus ou moins de force jusqu'à ce que sa grosseur l'empêche d'aller plus loin ; on coupe alors l'extrémité de ce pivot qui dépasse la surface interne de la dent, en laissant seulement passer un quart de ligne

nécessaire à former une rivure solide en frappant légérement dessus avec un petit marteau d'horloger, tandis que l'autre extrémité du pivot est fixé dans une pince à boucle pour soutenir les contre-coups du marteau.

Enfin on lime la partie du pivot qui doit entrer dans la racine, comme on le voit figuré aux chiffres 1 et 2 de la planche première qui représente une grande incisive supérieure, vue sur sa partie externe et sa face interne.

La dent étant ainsi préparée, on introduit le pivot dans le trou de la racine naturelle ; et si les précautions ci-dessus indiquées ont été bien prises, la dent s'y trouvera placée avec assez de solidité pour ne pas craindre qu'elle puisse varier, et on jouira de la surprise agréable de voir sortir cette dent de dessous la gencive d'une manière si naturelle, que les personnes même de l'art s'y trompent souvent.

Ces petits ouvrages ingénieux, dont la fabrication et les détails ne se trouvent expliqués dans aucun des écrits publiés jusqu'à présent, offrent cependant deux inconvéniens ; le

premier est, qu'obligé de sortir souvent les pivots des racines pour les nétoyer, et plus encore, les mouvemens qui résultent de la mastication, occasionnent des frottemens du pivot contre les bords du trou percé dans les racines naturelles; frottemens qui, souvent réitérés, agrandissent ces trous à tel point que les racines s'usent ou sont ébranlées. Le second vient du pivot qui, n'étant fixé sur la dent artificielle que par une simple rivure, se relâche et, tournant quelquefois dans la dent même, perd bientôt sa solidité, et incommode parfois celui qui la porte.

Nous remédions au premier inconvénient, en garnissant l'orifice du trou de la racine avec un petit morceau de charnière en or, de la hauteur de deux lignes, et dont la cavité est exactement proportionnée à la grosseur du pivot qui doit la remplir; par ce moyen facile, le pivot ne frottant que sur l'intérieur de la charnière, le trou de la racine ne s'aggrandit jamais, et ce morceau de charnière étant solidement fixé par un pas de vis à l'extérieur de la charnière,

bien établi dans le trou de la racine, cette dernière se conserve long-temps en bon état, et la dent artificielle n'est plus sujette à se déranger.

Malheureusement ce moyen ne peut être employé avec un succès assuré que sur des racines saines et solides, telles qu'on les rencontre souvent quand on coupe des dents dont la couronne seule est cariée ; mais, quand les racines sont altérées ou usées, on doit éviter de placer dans leur intérieur des morceaux de charnières qui ne pourroient s'y fixer qu'imparfaitement, et acheveroient de détruire une racine dont la substance altérée ne pourroit soutenir le pas de vis que peu de temps.

On m'objectera sans doute que les vis conseillées par M. Fauchard, pour fixer une dent artificielle sur une bonne racine, sont sujettes à se relâcher, et que la charnière que nous conseillons doit éprouver aussi les mêmes inconvéniens ; mais il faut observer que les vis de M. Fauchard sont taraudées sur le corps même du pivot qui porte la dent, et qu'alors ce pivot très-souvent ébranlé par tous

les mouvemens de la dent durant la mastication, doit nécessairement user et agrandir le trou de la racine; au lieu que la charniere que nous proposons, étant un petit cilindre totalement séparé de la dent artificielle, elle reste par conséquent immobile dans la racine, n'éprouve pas les secousses des dents lors du rapprochement des mâchoires; ne peut souffrir aucun déplacement, et préserve la racine d'un frottement continuel qui tôt ou tard finiroit par la détruire.

Nous avons dit que le second défaut des dents à pivot provenoit du relâchement des rivures, et que les pivots étoient alors sujets à tourner dans les dents artificielles, ce qui altéroit leur solidité, au point d'être fort incommodes dans la bouche et de ne pouvoir plus servir à la mastication.

Voici les moyens d'obvier à cet inconvénient très-grave : la dent artificielle étant préparée comme nous l'avons annoncé, on perce le trou destiné à établir le pivot jusqu'aux deux tiers de la hauteur de la dent, sans le faire traverser jusqu'à sa face

interne ; on y fait entrer le pivot avec un peu de force : alors avec un forêt mince, proportionné à l'épaisseur de la dent et à la grosseur du pivot, on perce un autre trou qui traverse horizontalement la dent artificielle d'une de ses parties latérales jusqu'à l'autre, en croisant le pivot qui doit être en place, afin de le percer aussi comme la dent ; on passe une petite goupille dans ce trou, et on se contente de la river légérement de chaque côté, attendu que sa position horizontale la rend très-solide par elle-même.

Les dents rivées de cette manière durent très-long-temps sans altération, et leur pivot se dérange rarement lorsqu'il a la force suffisante pour soutenir les efforts de la mastication. Le numéro 3 de la première planche présente une dent canine à pivot, préparée de cette manière. Le numéro 4 offre la même canine séparée de son pivot figuré au numéro 5.

Cette méthode ingénieuse ne nous appartient pas ; mais elle n'est pratiquée que par un petit nombre de Dentistes, et je ne connois aucun auteur qui l'ait encore décrite.

CHAPITRE IX.

Dents fixées sur une bonne racine par le moyen d'un ressort.

LORSQU'UNE racine est parfaitement saine et solide..... qu'on travaille pour des personnes qui regardent moins à la dépense qu'à la beauté de l'ouvrage, et qui savent apprécier tous les avantages que présentent des dents artificielles à ressort, qu'on peut sortir tous les soirs de la bouche avec facilité sans la moindre douleur, alors au lieu d'un simple pivot pointu et rond on peut fixer dans la dent préparée un ressort disposé de telle manière qu'on peut placer et sortir la dent, à volonté, aussi souvent qu'on le désire, sans fatiguer la racine : ce moyen très-agréable ne laisse jamais de mauvaise odeur dans la bouche, comme on l'éprouve quelquefois avec les dents à simple pivot, tant par le trop-long séjour qu'elles font dans la bouche, que par la corruption des soies ou du coton dont on est obligé d'entortiller le simple pivot, pour le fixer solidement dans le trou de la racine, lorsqu'il est devenu trop grand.

Pour établir ce ressort ainsi que le canon qui doit le recevoir après qu'on l'a fixé dans la racine saine, on commence par préparer de la charnière proprement soudée dans toute sa longueur dont l'ouverture ait trois quart de ligne de diamètre, et soit d'une épaisseur proportionnée au travail que nous allons indiquer : on en coupe un petit bout exactement de la même longueur que celle figurée au n.° 6 de la première planche, et le plaçant sur un mandrin quarré long se terminant en pointe, on fait entrer ce dernier dans la charnière, plus ou moins avant, suivant que la racine dans laquelle on veut la placer, l'exige plus ou moins grosse ; c'est en frappant avec un marteau la charnière sur le mandrin, qu'on lui fait prendre cette forme longue quarrée et légèrement pointue de celui-ci : on n'y doit employer que de petits coups réitérés, afin que ce bout de charnière se prête facilement et reçoive ce nouveau changement de forme sans se fendre ou se briser à l'endroit de la soudure ; on aura soin de la faire recuire plus ou moins souvent, à mesure qu'elle entre dans le mandrin.

La cavité de la charnière ayant parfaitement reçu la forme quarrée et longue du mandrin dont les angles doivent être vifs et d'un quarré très-exact, on sort le morceau de charnière de dessus le mandrin ; sur ce bout de charnière que nous appelerons désormais le *canon* on doit y pratiquer une entaille en biseau près de son entrée, telle qu'on la voit gravée au n.° 6, planche 1.ere; on l'exécute avec une lime triangulaire et douce, de manière à présenter au ressort un arrêt vif et solide, un tiers de ligne au dessus de l'entrée du canon et s'étendre en mourant jusques vers la moitié de sa hauteur ; cet arrêt vif est destiné à recevoir et fixer le cliquet du ressort dont nous allons parler, le reste de l'entaille n'a d'autre but que d'offrir au ressort la liberté de s'ouvrir un peu plus que ne pourroit le permettre la seule capacité du canon : l'ouvrage ainsi disposé on lime tous les angles extérieurs ou inégalités du canon avec une lime platte et douce, jusqu'à ce qu'il soit au dehors parfaitement rond, tandis qu'à l'intérieur il conserve toujours sa première forme d'un quarré long ; d'après cela on peut aisément

estimer la force que doit avoir la charnière avec laquelle on doit fabriquer ce canon, puisqu'après avoir été mandriné et limé au dehors, il lui reste encore assez de solidité pour être taraudé et vissé dans le trou d'une bonne racine.

Le canon bien préparé, on procède à établir le ressort tel qu'on le voit au 7.e n.° de la planche première. Pour le réussir, il faut prendre un fil d'or quarré d'une telle grosseur, qu'après avoir été doublé il ne puisse entrer dans le canon, sans cependant qu'il excède trop sa capacité. Avec une lime feuille de sauge on enlève un tiers de sa force au point où l'on veut le ployer; point que nous appelerons dorénavant la tête du ressort : tenant ensuite ce fil dans une pince à boucle, on le lime quarrément jusqu'à ce qu'il entre juste dans le canon sans cependant s'y trouver trop forcé; on établit avec la lime un cran très-vif à la partie du ressort qui correspond au cran du canon; et dès-lors, en plaçant le ressort dans son canon, le cran doit s'y arrêter et se fixer dans l'entaille faite au canon, de sorte que l'arrêt vif établi

sur

sur le ressort, y entre d'une manière si juste, qu'il n'en résulte aucun balottement : cela fait, le ressort placé et solidement ajusté dans le canon, on ploye à angle droit la partie du ressort que nous appelons le bouton, indiqué par la lettre *C* de la Fig. 7, ensuite on l'ouvre et on le ferme à plusieurs reprises, pour s'assurer que le ressort puisse entrer dans le canon avec aisance, et y soit fixé avec solidité; s'il manque d'élasticité, on peut lui en redonner en frappant de petits coups sur la tête du ressort avec un marteau d'horloger.

Ensuite on prépare la dent artificielle comme les dents à pivot simple dont nous avons déjà parlé; on y pratique encore une rainure sur le talon depuis le trou dans lequel doit être fixé la queue du ressort lettre *B* n.º 7, jusqu'à sa face postérieure; cette rainure sert à loger le bouton du ressort; sans cette précaution, la dent artificielle ne joindroit jamais avec la racine, encore moins avec les gencives qui doivent la recouvrir.

Tout ainsi disposé, on agrandira avec un équarrissoir le trou de la

racine naturelle, au point de recevoir le canon bien juste; afin qu'en achevant d'ajuster le canon toujours placé sur le mandrin qui a servi à lui donner la forme quarré, il soit perdu dans la racine à fleur des gencives.

Lorsque le canon entre assez juste dans la racine sans forcer ni balotter, on le retire pour le tarauder dans une filière à vis; on choisit d'abord le trou de cette filière, dans lequel l'extrémité supérieure du canon qui est la moins grosse puisse entrer gaiement jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, et on taraude le tiers inférieur qui suffit pour le placer et fixer solidement dans la racine, tandis qu'il forceroit trop cette racine s'il étoit taraudé dans toute sa longeur; tenant alors le canon sur le mandrin qui nous sert de manche, on le visse par degrés dans la racine où il n'entre qu'avec un peu de force, attendu que le canon est devenu un peu plus gros en le taraudant; tournant ainsi le mandrin de gauche à droite, on le visse jnsqu'à ce qu'il entre en entier dans la racine, en observant que la partie échancrée du canon qui

doit fixer le cliquet du ressort soit tournée vers l'intérieur de la bouche, c'est-à-dire, placé vis-à-vis le fond du palais.

Alors on essaye le ressort dans le canon qu'on vient d'établir dans la racine, pour voir si rien ne gêne ses mouvemens, et si sa direction est telle, qu'étant entré dans le canon, la dent artificielle soit dans un parfait rapport avec les autres dents, sans s'écarter soit en avant, soit en arrière; alors on achève de fixer cette dent sur son ressort, au moyen d'une goupille horizontale qui traverse le ressort et la dent, d'une partie latérale à l'autre; on rive enfin légérement les deux extrémités de cette goupille, et l'ouvrage est alors terminé.

Lorsque ces pieces partielles sont fabriquées avec soin, et qu'elles sont ajustées dans les rapports les plus convenables, il suffira d'introduire le ressort dans son canon pour entendre le son d'un cliquetis lorsque le cran du ressort entre dans l'entaille du canon, ce qui cause une surprise agréable aux personnes qui doivent

en faire usage ; et si cette dent est bien jointe avec la racine, elle imite si parfaitement la dent naturelle, qu'il est impossible d'en faire la différence.

Les dents, ainsi disposées, ne fatiguent pas les racines comme celles à simple pivot arrondi ; les ressorts étant quarrés ne sont pas sujets à tourner dans le trou de la racine ; on les ôte plus facilement et sans douleur, en appuyant le doigt sur le bouton du ressort qui, placé derrière la dent, se trouve invisible et dépasse seulement un peu la face postérieure de la dent artificielle : cet avantage très-précieux, qui facilite les moyens de les entretenir toujours propres, conserve à la bouche toute sa fraîcheur, et l'haleine est constamment saine et pure.

Les dents artificielles montées sur ressort sont certainement celles qui sont les plus solidement entées sur des racines naturelles : cependant on leur reproche avec raison de détruire aussi les racines ; parce qu'étant obligés de pratiquer dans les racines des trous assez grands pour recevoir le canon,

et que la plupart des racines de dents incisives étant naturellement d'un petit diamètre, il en résulte qu'ayant fait le trou dans leur centre, il ne reste plus de ces racines qu'une enveloppe trop mince pour résister long-temps aux efforts de la mastication : d'ailleurs, ces petites racines une fois percées de cette manière se détruisent facilement, tant par leur propre foiblesse, que parce que leur partie intérieure et spongieuse est toujours soumise aux influences dévorantes de la salive et de l'air.

Réfléchissant aux moyens d'éviter un si grave inconvénient, j'ai observé que la moitié supérieure du canon étoit inutile à la solidité de l'ouvrage, vu que le ressort n'est arrêté fixément qu'à la partie inférieure du cran ou arrêt-vif pratiqué un tiers de ligne au dessus de l'entrée du canon ; j'ai par conséquent supprimé cette partie du canon inutile, et perçant la racine comme pour y placer une dent à simple pivot, je me suis borné à n'agrandir le trou que jusqu'à la hauteur du canon, réduite à la moitié de celle que lui a donné primitivement

son inventeur dont le nom est inconnu.

Par ce moyen très-simple, les trous étant moins profonds dans la racine, elle conserve plus de force et résiste par conséquent plus long-temps aux agens qui ne peuvent que la détruire à la longue, et la partie inférieure de la racine est assez forte pour recevoir le canon et le ressort sans nuire à sa solidité. Depuis quelque temps, telle est ma méthode, et j'ose assurer que je m'en suis servi avec succès ; j'ai constamment observé que la plupart des personnes qui en font usage, préfèrent ces ouvrages, à toute autre espece de dents à pivots simples, non seulement parce qu'ils sont plus solides et plus durables, mais encore parce que la bouche conserve toute sa fraîcheur naturelle ; objet infiniment précieux qu'on n'obtient jamais des dents à pivot simple qui, n'offrant aucune issue aux humeurs intérieures des gencives, causent des fluxions souvent douloureuses, et ne peuvent bientôt plus rester en place, qu'autant qu'on entortille les pivots avec du coton ou de la soie ; substances

putrides qui, tôt ou tard, corrompent les racines, et donnent, jour et nuit, une haleine forte et désagréable.

Le huitième numéro de la planche première représente une dent à ressort, montée de cette manière; et le numéro 9 offre la longueur exacte de son canon réduit à la moitié de celle que l'inventeur étoit dans l'usage de lui donner.

On peut observer au numéro 10 la forme exacte que doit avoir l'extrémité du petit mandrin d'acier qui a servi à former le canon, et de conducteur pour l'introduire et le placer avec solidité dans la racine.

CHAPITRE X.

Fabrication des Racines artificielles, propres à porter une dent à pivot.

Il arrive souvent que des personnes voulant se faire placer des dents artificielles, ne possèdent que de vieilles racines trop foibles et délabrées pour soutenir solidement des

dents à ressort ou à pivot : dans ce cas, avant de recourir à des ligatures, on doit examiner s'il est possible de les remplacer par une racine artificielle en or, qui soit assez forte pour recevoir et porter une dent à pivot aussi solide que si elle étoit posée sur une racine naturelle.

Cette opération est praticable toutes les fois qu'une vieille racine est encore entiérement enchassée dans son alvéole, c'est-à-dire, qu'elle ne soit pas à moitié sortie de sa cavité et que l'alvéole possède encore toute sa capacité naturelle. Dans tout autre cas, on ne réussiroit pas si on avoit l'imprudence de la tenter.

Lorsque les circonstances sont telles qu'on doive en espérer un succès décidé, on commencera par fabriquer une racine artificielle proportionnée à la grosseur de la racine qu'elle doit remplacer.

Les Dentistes, prévoyans et ingénieux, devroient en avoir un assortiment de toutes grosseurs, et variées dans toutes les dimensions ordinaires des incisives, canines, et petites molai-

res, les seules dents sur lesquelles cette opération soit praticable. Voici la manière de les construire :

La racine artificielle, figurée au numéro 14 de la planche première, exige trois différentes petites pieces représentées aux numéros 11, 12 et 13 même planche.

Pour établir la première piece n.° 11, que nous appelons le corps de la racine, on prend un morceau de charnière gros et long, suivant la grosseur et hauteur qu'on veut donner à la racine artificielle ; on étend sa partie inférieure sur un triboulet légérement pointu qu'on fait entrer dans la charnière à coups de marteau ; on l'échancre ensuite de même qu'un canon à ressort dont nous avons déjà parlé, après quoi on exécute la surface de la racine composée d'un morceau de plaque ovale, de grandeur à-peu-près égale à la surface horizontale de la racine qu'on veut remplacer : au centre de cette plaque on pratique un trou dont l'ouverture doit être égale à celle de la charnière qui forme le corps de la racine. Ces deux

pieces 11 et 12 doivent se souder l'une sur l'autre, comme on les voit réunies au numéro 14; de sorte que le trou de la plaque se rapporte très-exactement à l'ouverture du corps de la racine, et qu'une des deux pointes de l'ovale de la plaque corresponde vis-à-vis l'échancrure pratiquée à la partie inférieure du corps de cette racine; on pare ensuite les soudures pour donner à ces pieces une surface douce et polie; cette plaque étant solidement soudée, il faut cambrer légérement chacune de ses extrémités; précaution indispensable pour qu'elle joigne plus parfaitement les contours de la gencive sur laquelle elle doit reposer.

Tout ainsi disposé, prenez un morceau de charnière en or d'une telle grosseur qu'elle entre juste dans l'extrémité pointue du corps de la racine; on la fend en quatre lambeaux jusqu'auprès de son extrémité supérieure, qui forme alors comme un anneau qui les réunit; avec une lime douce on lime ces quatre lambeaux jusqu'à ce qu'ils soient un peu écartés les uns des autres; on les ploye ensuite

tous les quatre en forme d'un globe, tels qu'on peut les voir au numéro 13 de la planche première : on place alors ce petit globe sur l'extrémité pointue du corps de la racine, de telle sorte que deux de ses branches correspondent aux deux extrémités les plus éloignées de la plaque ovale, et les deux autres à ses parties latérales les plus rapprochées, et on les fixe en place en soudant à l'extrémité du corps de la racine l'anneau qui les réunit, et trois des extrémités de ces mêmes branches sur le corps de la même racine, vers le milieu duquel elles doivent descendre. J'expliquerai plus loin pourquoi il ne faut pas souder la quatrième branche de ce globe.

Ces trois pieces dont la réunion est nécessaire à la fabrication des racines artificielles, doivent être faites avec de l'or au titre de dix-huit karats, tant parce qu'il a la solidité suffisante à ces sortes d'ouvrages, que parce que, devant séjourner constamment dans l'intérieur des gencives, il n'en peut résulter aucun inconvénient.

La racine artificielle ainsi disposée, il faut tout préparer pour la mettre

en place ; on travaillera d'abord à extraire la vieille racine qui reste dans la bouche ; mais, comme il est absolument nécessaire de ne pas briser l'alvéole, on commencera par la fendre en trois morceaux avec une pince à couper, tranchante sur le côté ; en introduisant une de ses branches dans la racine, et plaçant l'autre en dehors entre la racine et la gencive, dans une direction perpendiculaire ; alors en serrant les deux branches de la pince, la racine naturelle se fendra aussitôt selon sa longueur jusqu'à son extrémité ; on saisit ces morceaux, et on les enlève l'un après l'autre avec une pince plate d'horloger, en les tirant perpendiculairement à soi, et par des mouvemens doux et gradués, on parvient à les faire sortir sans endommager la gencive ni fracturer l'alvéole. Cette opération exige quelques minutes de patience, mais sa durée n'est rien lorsqu'il s'agit de bien réussir ; il seroit même à désirer qu'aucun Dentiste ne se pressât jamais en faisant l'extraction des dents ou des racines.

La racine étant totalement sortie de l'alvéole, on fait laver la bouche à la

personne avec eau tiéde et vinaigre par portions égales, on introduit ensuite dans l'alvéole cette racine artificielle; elle doit y entrer bien juste et la surface de la racine être bien appuyée sur la gencive qui ne tarde pas à se resserrer sur la racine artificielle. On doit observer que l'échancrure du corps de cette racine soit tournée vis-à-vis le fond de la bouche; alors on pousse avec force la racine dans l'alvéole, afin qu'elle en touche le fond; et en appuyant le pouce sur le dehors de la gencive, et l'index derrière, on cherche à rapprocher ainsi les parois de l'alvéole par une force graduée et suffisante; on laisse la personne se reposer jusqu'au lendemain; on renouvellera la même compression pendant quinze jours, en lui recommandant de ne pas toucher à cette racine artificielle; on fera usage des lotions astringentes et spiritueuses, même après que cette racine aura acquis de la solidité dans l'alvéole.

L'expérience nous prouve depuis très-long-temps, qu'après l'extraction d'une dent, les parois de l'alvéole

n'étant plus soutenus dans leur écart naturel par la présence de la racine, se rapprochent et se soudent ensemble en oblitérant cette cavité alvéolaire qui n'existe plus chez les personnes qui ont perdu leurs dents : nous croyons même que c'est moins la perte des dents que le rapprochement et l'oblitération des alvéoles qui altère si visiblement les traits de la physionomie et donne au visage ces rides désagréables qui annoncent une vieillesse prématurée.

Lorsqu'aucune maladie n'a encore altéré la substance des alvéoles et des gencives, et que les parois alvéolaires n'ont pas été fracturés par l'extraction de la racine naturelle, on concevra facilement comment les parois des alvéoles qui tendent constamment à se rapprocher, contribuent à rendre solide une racine artificielle qui remplace la naturelle avant que ce rapprochement ait eu lieu; car cette racine nouvelle et d'une matière incorruptible, remplissant par son globe tout le fond de la cavité alvéolaire, empêche que les parois, du fond de l'alvéole, ne s'oblitèrent; tandis que

la partie inférieure de cette racine étant plus étroite permet aux lames alvéolaires et aux gencives de se rapprocher sur le collet de la racine artificielle et de se fermer circulairement autour de lui, ce qui assure sa solidité à tel point, qu'on ne pourroit ensuite sortir cette racine d'or qu'en brisant quelques portions de l'alvéole.

Quoique les quatre petites branches dont les contours forment le globe de la racine artificielle, soient disposées de la même manière, nous avons cependant observé qu'une des quatre ne doit pas être soudée au corps de la racine ; en voici la raison : il est très-possible que le globe se trouvant un peu plus gros que la cavité de l'alvéole, cette racine ne puisse arriver jusqu'au fond, ce qui empêcheroit sa surface de bien appuyer sur les gencives ; alors la pression destinée à faire arriver cette racine au fond de la cavité alvéolaire, oblige la branche non soudée à se resserrer sur le corps de la racine artificielle, et formant ressort dans le fond de l'alvéole, ce dernier se trouve exactement rempli ; condition

rigoureusement nécessaire au succès de cette opération.

Peu de jours suffisent le plus souvent pour en jouir avec succès : on reconnoîtra que la racine artificielle a pris une solidité suffisante, lorsqu'en touchant très-légérement sa surface extérieure, on sentira qu'elle n'éprouve plus de balottement dans son alvéole, et que cette racine se maintient à sa place en exerçant sur la gencive une pression légère de bas en haut; preuve évidente que l'alvéole s'est resserré contre la racine artificielle avec assez d'énergie, pour assurer sa solidité dans l'alvéole.

On ne doit jamais se presser d'y placer trop tôt la dent dont le pivot doit entrer dans la racine artificielle, qu'on ne soit parfaitement assuré de sa solidité, autrement on détruiroit un ouvrage aussi précieux : je conseille donc de n'y placer un pivot simple, qu'un mois après que la racine aura été placée, afin qu'il ne soit plus possible de nuire à sa solidité.

Cette opération n'entraîne jamais aucun inconvénient à sa suite, parce

que les humeurs qui peuvent fluer de l'intérieur de l'alvéole s'écoulent en pleine liberté par l'échancrure pratiquée au bas du corps de la racine artificielle.

On peut considérer cette opération comme une des plus belles de l'art du Dentiste ; elle réunit des avantages si précieux, que je ne néglige jamais l'occasion de la pratiquer depuis quelque temps ; j'en ai presque toujours obtenu des résultats aussi satisfaisans pour moi, que pour les personnes que j'ai opéré.

CHAPITRE XI.

Préparation des Dents à ressort latéral.

NOUS avons parcouru en détail les différentes manières de poser les dents artificielles assujetties sur une bonne racine au moyen d'un simple pivot ou d'un ressort. Quoique ces dents soient les plus agréables, on ne rencontre pas toujours des circonstances favorables à les établir avec solidité ; nous sommes alors obligés de

chercher ailleurs un appui également solide et suffisant pour soutenir une dent artificielle qu'on veut établir à la place de la naturelle qui manque.

Parmi tous les moyens dont on peut se servir pour remplacer une seule dent, voici celui que je préfère dans certains cas, quand je travaille pour des personnes qui savent apprécier l'avantage si précieux de pouvoir sortir de la bouche et nétoyer les dents artificielles aussi souvent que la nécessité l'exige sans avoir besoin des secours du Dentiste.

Le modèle en plâtre étant levé avec toute l'exactitude possible, de manière à présenter l'ensemble des dents voisines, on ajuste une plaque d'or qui doit poser à plat sur la gencive, en glissant à coulisse le long des deux dents latérales ; sur chacune des deux extrémités de cette plaque, on soude une petite bande d'or, plate, épaisse d'un quart de ligne, qu'on contourne en dehors et au dedans au tour du collet des deux dents voisines de celle qu'on veut remplacer. (*Voyez la figure* 15, *planche première.*)

On choisit alors une belle dent naturelle, convenable à la place qu'elle doit occuper, et qui imite celle qu'elle doit remplacer ; on lime sur sa face interne tout l'émail qui pourroit éclater en la travaillant, et la fixant par la racine dans un étau, on donne un trait de scie depuis sa face interne jusqu'aux trois quarts de son épaisseur comme on peut le voir figuré au n.° 16 planche première.

Il faut que la scie soit exactement de même épaisseur que la plaque d'or déjà préparée ; alors on ajuste le talon de la dent artificielle, de sorte qu'il porte exactement d'à-plomb sur la gencive, observant que cette dent posée ne soit pas plus longue que les voisines avec lesquelles elle doit également s'accorder, tant pour la hauteur que la largeur et la forme, de telle sorte qu'elle harmonise parfaitement avec les autres.

Tout étant disposé de la sorte on fait entrer la plaque d'or dans le trait de scie pratiqué sur la partie postérieure de la dent, et on l'assujettit en place par deux goupilles qui traversent la dent depuis son talon jusqu'à

sa face interne en passant au travers de la plaque.

On bouche ensuite le trou dentaire très-exactement avec des feuilles de plomb ou d'argent; et on essaye la piece sur le modèle en plâtre pour voir si elle s'accorde avec les autres dents, et si rien ne gène son emplacement; il faut soigner très-particuliérement les quatre branches de cette piece figurée au n.° 17 de la première planche, parce que devant former ressort elles ne peuvent être solidement placées qu'autant qu'elles embrassent exactement les contours du collet des deux dents voisines qui leur servent d'appui, ni sortir de sa place sans s'écarter avec effort pour franchir le corps de la dent; on leur donne autant de ressort ou d'élasticité qu'on le désire en frappant dessus des petits coups de marteau sur une bigorne ronde, de sorte que lorsqu'on les met en place, elles s'ouvrent avec effort pour franchir le corps des dents voisines, et qu'arrivées sur leur collet ou partie la plus étroite, ces branches courbes fassent ressort, et revenant sur elles-mêmes l'embrassent et sou-

tiennent la dent artificielle avec force et solidité.

Cette méthode est excellente à remplacer les dents canines et les petites molaires supérieures, parce qu'on peut facilement appuyer les ressorts sur les dents latérales. Mais, pour poser de cette manière une grande incisive, on rencontre moins de facilité, vu que le ressort destiné à s'appuyer sur l'autre grande incisive, s'asseoit difficilement dessus, à cause de sa forme en bec de flûte.

Il n'en est pas de même des dents inférieures qu'on peut toujours remplacer de cette manière ; je l'ai souvent employé avec succès pour des pieces de deux et trois dents, et j'ai toujours observé que les personnes étoient très-satisfaites de cette méthode de les assujettir.

CHAPITRE XII.

Des Ligatures en général.

LORSQU'IL n'existe plus de racines à la place des dents qu'on veut remplacer, et que les dents artificielles

sont trop pesantes pour être solidement soutenues par des ressorts latéraux, il ne reste plus d'autre ressource que de recourir aux ligatures; ce moyen exige dans son emploi plus de précautions qu'aucun autre. En effet, si la piece qu'on se propose d'établir ne présente pas exactement la même largeur que l'espace qu'elle doit remplir, il est certain que les ligatures avec lesquelles on les fixe, tirailleront les deux dents voisines à tel point qu'en peu de temps elles seront ébranlées.

C'est un défaut très-grave que nous nous permettrons de reprocher aux Dentistes qui en font journellement usage, et plus encore à ceux qui conseillent de percer latéralement les dents naturelles de deux trous dans lesquels on enfile les ligatures comme un chapelet: toutes ces pieces dont la partie latérale est bornée par la dent même, sont très-défectueuses, en ce que leur base étant évidemment plus étroite que le vide des dents naturelles perdues, et les dents voisines qui portent les ligatures n'étant pas soutenues à leur collet, elles s'ébranlent

facilement dans leurs alvéoles par la force des ligatures de soie ou de fil d'or, qui les tiraillent nuit et jour vers ce vide triangulaire qui reste toujours entre la dent artificielle et les dents voisines.

Dès-lors les dents latérales ébranlées n'offrant plus aucune solidité ni soutien aux dents artificielles, elles éprouvent dans la bouche un mouvement très-incommode qui empêche de manger avec facilité, et perdent ainsi tous les avantages qu'on pouvoit en attendre.

C'est à regret que je fais connoître les inconvéniens très-graves de cette méthode si généralement répandue chez tous les Dentistes, parce qu'elle n'exige que peu de temps et de connoissances; mais je dois déclarer que toutes les personnes qui s'en sont servies, ont perdu en très-peu de temps les bonnes dents sur lesquelles on avoit établi ces ligatures.

On trouvera dans les Chapitres suivans les moyens que nous employons avec succès pour ne pas ébranler les dents sur lesquelles nons posons des

ligatures destinées à porter une ou plusieurs dents artificielles; mais auparavant nous croyons devoir faire connoître les matières qui servent à les établir.

On a souvent employé l'or pur tiré en fil plus ou moins gros, la soie écrue, les fils de chanvre, et cette espece de cordonnet fait, dit-on, avec les intestins des vers à soie dont les pêcheurs font grand usage: tels sont les matériaux ordinaires employés à former des ligatures; nous pensons que les fils d'or ne conviennent dans aucun cas; les pieces ainsi attachées ne pouvant être sorties de la bouche que difficilement, sont très-mal-propres, et par conséquent peu saines; les dents voisines se chargent de tartre, et les bouts des fils d'or qu'on est obligé de tordre pour leur solidité, irritent constamment les gencives, les enflamment, et causent souvent des suppurations fâcheuses qui détruisent tôt ou tard les dents voisines.

Les fils de chanvre les mieux tordus ne peuvent s'employer avec utilité, parce que, soumis jour et nuit

à l'influence de la salive, ils se gonflent prodigieusement, et deviennent incommodes aux personnes qui en font usage.

La substance qui nous a paru réunir les plus grands avantages et les moindres inconvéniens, est la soie écrue, elle ne gonfle presque pas à l'humidité de la salive, et cette soie fabriquée en cordonnet peut être facilement employée par les personnes elles-mêmes, qui peuvent la changer aussi souvent qu'elles le jugent nécessaire à la solidité des dents artificielles, ainsi qu'à la propreté de la bouche.

M. Garriot et d'autres Dentistes de réputation recommandent essentiellement l'usage des fils qu'on dit fabriqués avec les intestins des vers à soie.

Mais j'ai souvent remarqué que les bouts de ces fils, après avoir été noués et coupés, piquoient les gencives, les irritoient, et devenoient très-incommodes aux personnes qui ont tenté de s'en servir ; au reste, il est possible que plusieurs Artistes instruits ayent trouvé le moyen d'éviter

cet inconvénient ; il est alors probable que cette substance pourroit rivaliser pour les ligatures avec les cordonnets de soie écrue que nous continuons à employer avec succès ; nous attendons que le temps et des expériences multipliées nous fassent connoître avec évidence laquelle de ces deux dernières substances mérite la préférence, pour fixer notre opinion d'une manière plus positive.

CHAPITRE XIII.

Manière de placer une seule Dent à ligature.

LA méthode la plus sage de placer une seule dent à ligature, c'est d'éviter soigneusement de s'appuyer sur les deux dents immédiatement latérales de celle qu'on veut remplacer ; parce que les ligatures qui les tirailleroient vers un espace vide, les ébranleroient très-facilement, et en occasionneroient la perte en peu de temps.

Voici la manière la plus convenable d'établir ces pieces avec solidité, et d'éviter les inconvéniens.

Le moule de la bouche étant pris avec soin, de sorte que les dents voisines y soient empreintes, on ajuste, dans l'espace que doit occuper la dent artificielle, une plaque à coulisse, sur laquelle on soude deux aîles légères qui s'étendent l'une à droite, l'autre à gauche, derrière les deux dents voisines de celle qu'on veut remplacer, en leur donnant le contour exact des dents derrière lesquelles ces aîles doivent se fixer. Alors on prépare la dent artificielle de manière à remplir exactement la place de celle qu'on veut remplacer, en observant que son talon soit parfaitement ajusté sur les bords de la gencive qui doit la supporter, et que la dent ne perde en rien les contours gracieux de sa forme extérieure; on perce cette dent de deux trous perpendiculaires depuis son talon jusqu'à sa face interne; on perce ensuite à la plaque deux autres trous qui doivent correspondre très-exactement à ceux de la dent; on équarisse ces trous, et on goupille la dent sur la plaque.

On perce ensuite deux trous sur les extrémités de chaque aîle de cette

plaque, destinés à recevoir la soie qui doit servir à attacher cette piece aux dents qui sont situées à l'extrémité de chaque aîle, en observant que ce ne soit pas sur les deux dents les plus voisines de celle qu'on a remplacé.

Les dents artificielles ainsi disposées sont très-solides, et ne peuvent jamais ébranler les dents naturelles sur lesquelles on les fixe, parce qu'elles ne sont pas tirées vers un espace vide, comme cela arrive toujours lorsqu'on les attache sur les dents immédiatement voisines.

Une observation importante, dans tous les cas où l'on se sert des ligatures, c'est de les fixer constamment sur le collet des dents naturelles, et jamais plus bas; car si on tentoit de cacher cette soie au-dessous des gencives, on détruiroit ses adhérences avec la dent, et les gencives sans cesse irritées par la présence de cette soie et de ses nœuds, s'enflammeroient et seroient bientôt affectées d'une suppuration douloureuse qui occasionneroit la perte des dents naturelles sur lesquelles on auroit l'imprudence de fixer

des ligatures au-dessus du collet de la dent.

Une remarque essentielle à la solidité et à la durée des dents artificielles, toutes les fois qu'on les monte sur une base métallique, est d'assujétir chaque dent sur la place au moyen de deux goupilles, si cette plaque est plate, et de trois goupilles, si la plaque présente une surface demi-ronde ou des sinuosités irrégulières quelconques.

La pratique des auteurs qui conseillent de fixer les dents artificielles avec une goupille est très-défectueuse; car les dents ainsi travaillées sont très-souvent sujettes à rouler sur leur base, ce qui les prive de la solidité nécessaire pour être durables et pour opérer une mastication exacte.

Il est d'ailleurs prouvé que ce n'est pas la grosseur d'une goupille qui donne de la solidité aux pieces que l'on veut réunir, mais essentiellement la manière dont on la pose : ainsi, lorsque les trous des deux pieces qu'on se propose de joindre sont percés dans un parfait rapport les uns avec les autres, dans une même direction et

d'une grosseur parfaitement égale, il est alors certain que les deux pieces soigneusement rivées, seront très-solidement unies, quelle que soit d'ailleurs la petitesse des goupilles.

Il est encore nécessaire de prendre pour goupiller des fils d'or qui ne soient pas tirés justes à la grosseur des trous, parce qu'un fil sorti de la filière est trop poli et glisse facilement dans les trous; il vaut mieux le choisir un peu plus gros, parce qu'en le limant en rond jusqu'à ce qu'il entre un peu ferme dans les trous, ses inégalités lui servent d'agraffes ou points d'appui, il se rive beaucoup mieux, les pieces sont plus solides et d'une plus grande durée.

Telles sont les observations que nous avons cru necessaires à faciliter la construction des pieces dont nous allons parler dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIV.

Pieces des Dents artificielles montées sur une base plate.

LORSQU'A la place des dents perdues il reste encore des racines altérées qu'on peut cependant disposer de manière à présenter une surface à-peu-près plate, on peut les remplacer par des pieces de dents artificielles montées sur une base métallique; on doit même s'attacher peu aux éminences que présentent les gencives, parce que la seule pression des dents artificielles suffit pour les applatir, et leur surplus trouve à se loger dans les échancrures que les dents artificielles offrent à leur base.

Si dans le nombre des racines il y en avoit une assez saine et solide pour porter un pivot, il faudroit profiter de cette heureuse circonstance, toujours favorable à la solidité des pieces qu'on se propose d'établir.

Lorsque, dans une piece de deux dents, on a le bonheur de pouvoir

placer un pivot, on peut se dispenser d'employer deux ligatures ; la piece étant soutenue d'un côté par un pivot, une seule ligature suffit à sa solidité : on peut en voir la disposition au n.° 2 de la planche seconde, où se trouvent deux dents préparées de cette manière.

Quand on veut établir des pieces solides, suivant cette méthode, voici la manière de les travailler :

Le moule en plâtre soigneusement pris, et les racines limées jusqu'au niveau des gencives, on commencera par ajuster sur ce moule une plaque en or, qui glisse à coulisse sur les deux dents latérales, avec une telle précision, qu'elle les soutienne dans leur position naturelle, sans trop les forcer ; autrement cette plaque les chasseroit au dehors, en agissant sur elles comme un coin : on perce ensuite sur la plaque un trou à la place que doit occuper le pivot qu'on doit y river exactement, et on l'y soude pour en assurer la solidité ; on pare cette piece très-proprement et on la déroche.

On observera de ne jamais mettre en couleur aucune plaque portant un pivot soudé, parce que la couleur desseche l'or et rend le pivot susceptible de casser au lieu même de la soudure.

Tout ainsi disposé, on choisit deux belles dents naturelles incisives ou canines, si ce sont des incisives ou canines qu'on veut remplacer; on préférera celles qui sont les plus semblables à celles qui sont perdues : on lime d'abord tout l'émail de leur face interne, qui seroit dans le cas de les faire éclater en les rivant, et on les ajuste de sorte que les deux tiers de leur talon posent à plat sur la plaque d'or, tandis que l'autre tiers, qui répond à la face extérieure de la dent, doit conserver une avance plus élevée que le reste du talon; cette précaution est essentiellement nécessaire tant pour que les dents artificielles soient agréablement recouvertes par les gencives, que pour compenser l'épaisseur que la plaque d'or fait sur le talon des dents.

On perce ensuite chacune de ces dents de deux petits trous, et on en

fait deux autres sur la plaque, qui correspondent parfaitement aux premiers; on équarisse ces trous, et on goupille les dents avec les précautions que nous avons recommandées au chapitre précédent; il faut alors échancrer la base de cette piece à l'endroit qui répond à la séparation des dents artificielles, ce qui les rend moins visibles dans la bouche, et assure aux gencives une plus grande facilité de couvrir avec exactitude la base des dents artificielles.

Nous croyons devoir prévenir qu'en général, lorsqu'on prend des dents naturelles pour fabriquer ces pieces, on ne doit jamais se servir pour les goupiller des trous qui existent naturellement sur leur talon; ces trous dentaires doivent être soigneusement plombés, et on en perce deux autres plus petits, c'est-à-dire, un de chaque côté de la dent; ces derniers sont infiniment plus solides, les rivures en sont plus exactes, et la piece dure par conséquent plus long-temps.

Il est encore essentiel, toutes les fois qu'on travaille des dents montées sur

une base métallique portant un ou plusieurs pivots, de fixer ces pivots sur la plaque métallique seule ; la piece étant finie, on peut alors, sans inconvénient, tordre avec une pince les pivots, et leur donner la direction la plus convenable, sans fatiguer la rivure des dents, ce qui arriveroit si les pivots étoient fixés sur les dents elles-mêmes.

Les pieces de cinq ou six dents se travaillent de la même manière, en les assujétissant par deux ligatures qui ne peuvent plus nuire aux dents voisines, si la plaque est ajustée avec les précautions indiquées.

Si les dents latérales sont mal-saines, ou les gencives sanieuses ou altérées, il faut alors ajuster deux aîles soudées à la plaque, lesquelles servent à fixer la piece par des ligatures plus éloignées, comme le représente le n.° 1 de la seconde planche.

CHAPITRE XV.

Dents artificielles montées à cheval sur base métallique.

LORSQU'IL s'agit de remplacer des dents dont les mauvaises racines ne peuvent plus soutenir ni pivots ni ressorts, il est essentiel de conserver encore ces racines, parce qu'elles présentent au talon des dents artificielles un appui plus solide que les gencives seules, qui, soutenues par les racines, conservent la grace et les contours du cercle alvéolaire, et recouvrent les dents artificielles d'une manière plus naturelle et plus agréable à ceux qui en font usage.

Ces mêmes racines, couvertes par le talon des dents artificielles, ne causent plus de douleur, et laissent rarement de l'odeur dans la bouche, parce que rien n'y sauroit entrer, et qu'elles sont comme hermétiquement bouchées par la présence des dents artificielles.

Dans un tel cas, on coupe avec la pince toutes les inégalités que ces racines présentent hors des gencives et

même un peu au-dessous, afin qu'elles présentent un creux suffisant pour loger le talon de la nouvelle dent, chose facile à obtenir, vu leur délabrement, qui n'offre plus de résistance à la pince qu'on emploie pour les couper.

On prend ensuite la mesure, et on prépare une bande plate, qui s'engage à coulisse entre les dents voisines, jusqu'à poser sur les gencives ; alors on choisit les dents naturelles dont la réunion suffise à remplir le vide qu'occupoient les dents perdues ; on lime toute l'épaisseur de leur face interne, qui pourroit mettre obstacle au rapprochement des mâchoires ; et après avoir fixé leur hauteur convenable, on donne derrière ces dents un trait de scie égal en épaisseur à celle de la bande d'or qui doit y entrer. Ce trait se voit exactement tracé au n.° 3 de la 2.e planche ; il doit s'étendre depuis la partie supérieure de la face interne de la dent jusqu'aux trois quarts environ de son épaisseur.

On prépare de même toutes les autres dents, observant que le trait de scie de chacune d'elles soit par rapport aux autres, dans une seule et

même direction; autrement toutes ces dents auroient des situations irrégulières et désagréables, tandis qu'elles doivent se trouver parallèles de haut en bas.

Tout étant disposé de la sorte, et les dents montées à cheval sur la bande d'or, on ajuste le talon de chacune en particulier, suivant l'enfoncement de la racine qui lui correspond, de sorte que la base de chaque dent artificielle se trouve entièrement cachée sous la gencive, et que la plaque porte également sur toutes les gencives, dont les coins avancés doivent tomber entre une dent artificielle et l'autre; on perce ensuite chaque dent de deux trous perpendiculaires depuis la surface du talon jusqu'à sa face interne, et posant la dent à la place qu'elle doit occuper sur la plaque, on perce sur cette plaque deux trous parfaitement correspondans à ceux de la dent; on la fixe sur la plaque métallique, moyennant deux rivures légères, vu que son enchâssement sur la plaque la rend par elle-même très-solide.

Toutes les dents ainsi placées sur la plaque métallique, on percera deux

trous à chaque extrémité de la plaque, pour y passer des ligatures disposées de manière que l'anse se trouve dessous et les deux chefs au-dessus, comme on le voit n.° 4, planche 2.e, qui représente une piece de six dents montées de la sorte, dont cinq sont goupillées sur la bande, et la sixième, figurée au n.° 3, est prête à être goupillée comme les autres.

La piece bien ajustée, on engage les fils de soie autour des dents latérales, on les prolonge même sur les suivantes, s'il est nécessaire, et on termine les nœuds entre les deux dernières dents.

Ces pieces sont d'autant plus solides, qu'outre les ligatures, le talon de chaque dent entre dans la cavité des gencives, qui correspond à chaque racine, ce qui donne à la piece un appui constant qui contribue beaucoup à sa solidité, au point qu'elles imitent parfaitement la nature, ce qui les rend, dans cette circonstance, préférables à toutes les autres.

CHAPITRE XVI.

Pieces des Dents entrecoupées, formant une seule piece.

Il arrive souvent qu'une personne a perdu plusieurs dents qui ne se suivent pas, de sorte qu'il reste encore une ou plusieurs dents saines, séparées par des brêches désagréables.

Dans ce cas, si les dents perdues ne sont pas éloignées les unes des autres, il convient de réunir les dents artificielles de sorte qu'elles ne fassent qu'une seule piece, qu'on peut fixer avec une ligature sur les dents naturelles intermédiaires ; cette méthode les rend toujours plus solides. On peut monter ces pieces de différentes manières, suivant la surface que nous présentent les gencives sur lesquelles on doit les baser : or, comme nous supposons qu'il reste encore des racines à fleur des gencives, voici comment on peut les établir avec solidité.

Deux bases plates étant soigneusement ajustées à coulisse dans le vide de chaque dent, on les réunit par un

fil d'or, dont on soude l'extrémité sur chacune des bases. Ce fil doit être écrasé sur ses extrémités, à l'endroit des soudures, et posé à plat derrière les dents qui doivent le supporter, de sorte qu'il sert de soutien à toute la piece, sans gêner les mouvemens de la langue : la 5.e figure de la 2.e planche représente la base de deux dents entrecoupées, travaillées de cette manière.

Ces pieces ne different des autres que par la manière de les fixer ; ainsi, au lieu de deux trous percés aux extrémités de la piece, pour recevoir les ligatures, on noue un bout de soie sur la bande qui réunit les deux bases, et on fixe les nœuds sur la dent intermédiaire. (*Voyez le n.o 7 de la planche 2.e dont les dents sont préparées comme on le voit n.o 6.*)

Une seule ligature, ainsi placée au centre de la piece, suffit toujours pour la fixer solidement, lorsqu'elle est exactement soutenue par des bases qui s'engagent à coulisse chacune à leur place, ce qui contribue beaucoup à la solidité de la piece et au soutien des dents voisines.

On doit observer les mêmes principes lorsqu'on veut établir des dents artificielles en plus grand nombre, et on assujétit ces pieces avec autant de ligatures qu'il y a de dents intermédiaires.

CHAPITRE XVII.

Des circonstances extraordinaires qui exigent du Dentiste une capacité particulière et un goût naturel dans les Arts mécaniques.

Nous avons examiné dans quelles circonstances les dents naturelles sont préférables à toute autre matière : quoique nous ayons soigneusement annoncé les diverses manières de les monter sur des bases métalliques, on rencontre souvent des bouches en si mauvais état, qu'aucune de ces méthodes ne peut convenir seule pour les réparer convenablement.

C'est alors qu'un Dentiste prouve s'il est habile, s'il possède véritablement une capacité particulière et un goût naturel pour les arts mécaniques, dans

ces cas aussi rares qu'extraordinaires, que présente une pratique étendue.

Il seroit impossible de diriger ici les jeunes gens jaloux de s'instruire, par de simples gravures ou des descriptions générales qui ne présenteroient que des idées insuffisantes ; d'autant que, dans ces cas variés et extraordinaires, on est toujours obligé de satisfaire les désirs ou caprices des personnes qui réclament nos soins.

Je me borne donc à les assurer que dans les cas les plus difficiles ils réussiront presque toujours, en entremêlant à propos les différentes méthodes dont nous avons parlé : j'ai souvent exécuté, avec succès, des pieces de dents artificielles qui réunissoient deux ou trois des manières dont nous avons fait mention ; pour les bien réussir, il est essentiel de se familiariser avec ces diverses méthodes de travailler les dents naturelles.

La *première* chose à observer quand on examine une bouche qu'on veut enrichir de dents nouvelles, c'est de bien décider où l'on prendra les points d'appui capables de bien soutenir une

piece, sans nuire aux bonnes dents qui restent encore : la *seconde* est de faire rapprocher les mâchoires, pour calculer quelle sera la force du choc que les dents artificielles auront à subir à la rencontre des dents naturelles qui leur sont opposées ; ce point d'observation est d'une importance majeure, puisque d'elle dépend essentiellement la hauteur et les contours de la piece qu'on doit travailler : la *troisième* est d'examiner la surface des gencives sur lesquelles on veut asseoir les dents artificielles ; car cette dernière doit décider la méthode à suivre pour monter les dents artificielles : si les contours des gencives sont tels qu'on ne puisse les suivre avec une base métallique, il faut alors les exécuter avec l'hippopotame, qui, dans ces cas, est préférable à toute autre matière.

Quand on possède déjà les connoissances préliminaires, on juge cela très-facilement, et l'habitude achève de donner ce coup d'œil juste et prompt qui fait décider, en voyant une bouche délabrée, ce qu'il y a de mieux à faire pour la bien réparer, satisfaire les personnes qui nous accordent leur

confiance, et mériter l'estime publique dont jouissent les Artistes habiles qui cultivent et enrichissent les arts par des travaux utiles et des découvertes précieuses.

CHAPITRE XVIII.

Choix du Cheval marin ; manière de le détailler et de l'employer à la formation des Dents artificielles.

LES dents de l'hippopotame ou cheval marin, formant un demi-cercle irrégulier, plates d'un côté, et demi-rondes de l'autre, sont celles que nous préférons pour la formation des dentiers artificiels : on doit observer de ne pas les confondre avec les dents de la vache marine, qui, dans les magasins, sont souvent confondues avec l'hippopotame ; elles n'ont jamais assez de force et d'épaisseur pour offrir des morceaux suffisans à établir des dentiers complets, et leur forme présente plutôt une direction droite que sémi-lunaire.

En choisissant celles d'hippopotame, on doit observer que le côté plat de la

dent ait assez d'épaisseur et de largeur pour y prendre les deux dentiers supérieurs et inférieurs qui doivent être chacun d'une seule piece, et que son épaisseur soit telle, qu'étant sciée en deux longitudinalement, la partie plate de la dent conserve encore plus d'épaisseur qu'on ne doit donner de hauteur au dentier; par ce moyen très-simple on pourra facilement éviter les veines ou les faire disparoître en travaillant; autrement, une fois que ces veines sont pénétrées de salive, elles se séparent, s'entre-ouvrent, et forment autant de félures ou cassures, qui causent tôt ou tard la destruction de toute la piece.

La première chose à faire quand on a fait choix d'une dent qui présente les formes et dimensions les plus convenables à la piece qu'on veut établir, c'est de la porter à un Remouleur, afin d'user sur sa meule tout l'émail qui la recouvre aux trois quarts de son étendue; après quoi on la fait scier en deux longitudinalement, en conservant plus d'épaisseur du côté plat de la dent que sur sa partie convexe; attendu que tous les dentiers se prennent

sur les côtés plats des dents d'hippopotame, tandis qu'on ne peut tirer des autres morceaux que des pieces partielles de dents.

Pour commencer une piece, coupez le morceau dont il faut se servir, de sorte que la partie convexe de cette piece soit prise sur la face convexe de la dent d'hippopotame; en suivant cette méthode, on rencontre plus rarement des veines dans les grandes pieces, ou s'il s'en trouve, elles sont si peu profondes qu'on peut les faire disparoître ou les éviter. Cette observation est d'une si grande importance, qu'une seule veine sur le devant d'un dentier le défigure et lui fait perdre toute sa beauté.

Quoique cette méthode soit la meilleure pour établir des ouvrages beaux et solides, rarement les Dentistes la suivent, parce qu'elle n'est pas la plus économique : il en résulte que les ouvrages sont mauvais et durent peu de temps, défauts qu'on reproche à l'insuffisance de l'art, tandis qu'on ne devroit les attribuer qu'au vil intérêt et à la cupidité de certains artistes.

Plusieurs Dentistes sont dans l'usage de détailler leurs dents de cheval marin en rouelles transversales, suivant la hauteur naturelle des dents d'hippopotame ; ils font ainsi sept à huit dentiers complets dans une seule dent d'hippopotame, de laquelle je me contente d'en tirer deux bien choisis : mais il est impossible que ces ouvrages soient ni beaux ni durables, parce que toutes les fibres de la dent étant coupées transversalement, sont plus sujettes à se rompre au moindre choc, que les pieces qui sont prises à plat sur la dent d'hippopotame, et suivant la bonne direction des fibres de cette dent ; d'ailleurs, leur substance étant plus compacte au centre qu'à leur circonférence, les pieces prises transversalement sont plus faciles à s'imbiber de salive et à se détruire promptement : on peut encore moins les finir avec propreté, parce qu'alors il arrive souvent qu'en donnant un coup de lime, on voit une fibre entière se détacher de la piece, et enlever toute la grace qu'on cherche vainement à donner à son ouvrage. Cet accident arrive encore plus fréquemment lorsqu'on

qu'on se sert de l'échoppe ; il en résulte tant de désagrémens, que j'ai cru devoir en instruire ceux qui se proposent d'exercer cet art avec distinction. Mais si on découpe le cheval marin comme nous l'avons indiqué, alors il se lime par grain, et on peut achever son ouvrage avec une plus grande précision.

Lorsqu'on désire conserver l'émail naturel, on préfère alors la vache marine, qui présente un émail plus poli que celui du cheval marin.

Pour travailler de la sorte, il ne faut pas enlever entièrement l'émail sur la meule, mais seulement jusqu'à ce qu'il soit devenu blanc, en offrant une surface lisse et polie, exempte de taches : cela fait, on le coupe en rouelles transversales, en observant que la surface extérieure des dents artificielles tombe juste sur cette partie de cheval marin dont on a conservé l'émail. Jusqu'ici on a cru que cette manière de travailler le cheval marin étoit la meilleure, et que les pieces fabriquées en hippopotame émaillé étoient plus belles que celles

qu'on fait avec du cheval marin sans émail.

C'est à regret que nous osons contredire une méthode très-répandue et chérie de plusieurs Dentistes ; mais le vœu que nous avons fait d'écrire avec vérité, ne nous permet pas de dissimuler aucune des erreurs qui nous sont connues, fussent-elles aussi anciennes que l'art de guérir, et adoptées par les Dentistes les plus célèbres : nous rapporterons les justes motifs qui nous les font rejeter ; et si quelqu'un de nos confrères daigne nous faire connoître que nous nous sommes trompés, nous déclarons que nous profiterons de ses lumières avec plaisir, n'ayant d'autre désir, dans toutes nos recherches, que les progrès de l'art auquel nous nous sommes consacrés, et d'autre but que de le tirer des mains de l'ignorance à laquelle il n'a été livré que trop long-temps : heureux si nous parvenons à lui rendre toute la considération qu'il mériteroit, s'il n'étoit exercé que par des hommes instruits et sincères !

Le premier inconvénient que nous

reprochons aux pieces de cheval marin émaillé, c'est de ne jamais imiter la couleur naturelle des dents, et qu'au premier abord on connoît que ces dents sont fausses : cette seule raison suffit pour déprécier entièrement toutes les pieces de cheval marin émaillé, puisqu'on n'estime les produits de l'art, qu'autant qu'ils imitent parfaitement la nature.

Considérons encore que l'émail conservé sur la surface extérieure de la piece, dans son état naturel, n'a que peu d'épaisseur, qu'il faut encore diminuer sur la meule, afin d'égaliser sa surface, et enlever cette couche extérieure qui est noirâtre; il en résulte, lorsqu'on veut former des dents artificielles dont les côtés doivent être arrondis, qu'on est obligé d'enlever entièrement l'émail de leurs parties latérales, afin d'imiter les contours gracieux des dents naturelles. La piece ainsi terminée, présente à l'œil deux couleurs différentes, l'une brillante et émaillée, qui couvre les points les plus saillans de la piece, et ne change jamais de couleur; l'autre pâle et jaunâtre, qui, spongieuse et s'infiltrant

constamment de salive, perd bientôt sa couleur naturelle.

Cette différence de couleur est encore plus frappante, si on considère que les parties latérales des dents qui sont ternes et jaunes se trouvent constamment à côté des parties brillantes et émaillées, qui ne changent jamais de couleur.

Ces deux grands inconvéniens deviennent encore plus graves, si on considère qu'on ne peut travailler ces pieces suivant les règles de l'art, attendu que la surface extérieure de ces pieces est déjà déterminée par l'émail de l'hippopotame, avant même de savoir si les contours de cette piece peuvent s'accorder avec ceux du cercle alvéolaire; d'où résulte qu'on ne peut se servir à propos de cette surface émaillée, qu'en sacrifiant toutes les belles proportions de la nature.

C'est par cette raison qu'on ne voit jamais ces pieces émaillées parfaitement ajustées, parce que les cercles du cheval marin sont rarement en juste rapport avec ceux de la bouche; mais il importe à la cupidité et à l'ignorance de faire beaucoup valoir une

piece émaillée aux personnes qui n'en connoissent ni les avantages, ni les inconvéniens.

Tous ces défauts augmentent encore, lorsqu'on tente d'établir des pieces d'une plus grande importance : rien n'est plus désagréable qu'un dentier complet fait avec du cheval marin émaillé, parce qu'outre les inconvéniens inévitables dont nous avons parlé ci-dessus, il faut encore éprouver tous ceux qui résultent 1.° de la réunion de plusieurs morceaux qui ne peuvent conserver leur émail à l'endroit où ils sont assemblés; 2.° de la difficulté de faire tomber leur point de réunion entre deux dents; 3.° que toutes les dents forment, dans leur état naturel, un fer-à-cheval assez régulier, forme qu'on ne rencontre jamais aux contours émaillés de l'hippopotame; 4.° que la plupart des dents naturelles, toujours arrondies, ne sont jamais perpendiculaires; que les unes rentrent en dedans de la bouche, tandis que les autres penchent au dehors : or, il est impossible de conserver jamais l'émail de l'hippopotame dans toutes ces directions

variées ; 5.° ces différentes couleurs seront encore plus choquantes, par la réunion de plusieurs morceaux d'hippotame, qui, plus ou moins pénétrés de salive, présenteront mille nuances de couleur plus ou moins désagréables.

Tant d'inconvéniens inévitables doivent faire exclusivement préférer l'hippopotame privé de son émail, dans tous les cas où l'emploi des dents naturelles ne sauroit convenir. Nous allons expliquer les moyens d'exécuter ces pieces ingénieuses, qui doivent non-seulement s'ajuster parfaitement sur les gencives, mais encore se trouver dans un parfait accord avec les dents voisines et celles qui leur correspondent ; de sorte qu'en mangeant ou en fermant la bouche, il n'en résulte aucune incommodité aux personnes qui en font usage.

CHAPITRE XIX.

Manière de travailler les Dents artificielles fabriquées avec l'Hippopotame.

LORSQUE la disposition de la bouche et la surface des gencives exigent qu'on fabrique des dents artificielles en hippopotame, il est important d'être bon artiste pour suivre très-exactement les diverses sinuosités des gencives sur la base d'une piece qu'on veut y asseoir. Souvent on juge le talent d'un artiste par la seule inspection de son atelier, et beaucoup de personnes s'y sont trompées; j'en ai vu, si proprement arrangés et couverts à demeure d'un tapis si beau et si bien conservé, que j'ai senti au premier coup d'œil que ces laboratoires de parade n'étoient ainsi disposés que pour en imposer au public; tant d'ordre et d'élégance, et des instruments toujours neufs et brillants, annoncent un établi de luxe dont on ne se sert presque jamais. Parmi ceux que couvroient ces riches tapis, je n'ai vu ni

burins ni échoppes ; mais quelques riflards épars dessus m'ont prouvé que l'artiste, ignorant l'usage des échoppes, creusoit ses bases avec des riflards, en faisant sur le talon de ses pieces artificielles une simple gouttière plus ou moins convenable à la forme extérieure des gencives ; les ouvrages qu'on nous présente journellement, prouvent la vérité de ce que nous avançons.

Mais que doit-on penser de ceux qui, suivant encore aujourd'hui les méthodes des Dentistes du quinzième siècle, creusent encore leurs bases avec des riflards ? Une gouttière, dont les contours sont par-tout creusés d'une manière égale, peut-elle jamais convenir aux défectuosités et sinuosités si variées que nous présentent toujours les gencives ?

On a beau dire, de tels ouvrages ne pourront jamais se placer sur des gencives inégales, sans les blesser plus ou moins ; et tout artiste qui promet le contraire, se trompe ou dégrade un art qu'il ne connoît pas encore.

Plus cette méthode vicieuse est généralement répandue, plus nous sentons la nécessité d'en faire connoître les défauts, et d'indiquer une marche constante et invariable d'ajuster les bases d'hippopotame avec la plus grande justesse sur toutes les bouches même les plus altérées, sans qu'on trouve un seul point du dentier qui ne joigne parfaitement sur la surface des gencives.

Cette condition nous paroît rigoureusement nécessaire, pour qu'une piece soit belle, solide, imitant la nature et rendant les mêmes services que les dents de l'âge moyen : voici la méthode qui nous a toujours paru préférable.

Après avoir levé le moule de la bouche avec exactitude, choisissez un morceau d'hippopotame sans veine, un peu plus grand que la place qui doit recevoir les dents artificielles; avec une lime queue de rat, on fait à ses deux extrémités deux coulisses exactes qui s'emboîtent dans le vide en glissant sur les parties latérales des deux dents voisines jusqu'à ce qu'il

parvienne à toucher avec sa base les parties les plus élevées du bord alvéolaire qui doit la supporter. Ces coulisses doivent être justes ; car si elles forcent les dents latérales, elles briseront le moule qu'on a déjà levé, et dès-lors on ne pourroit achever l'ouvrage que très-imparfaitement : au contraire, si les coulisses entrent trop librement, la piece achevée seroit trop étroite, n'auroit aucun appui solide sur les parties qui doivent la soutenir, et les ligatures qui servent à la fixer, fatigueroient les dents voisines, à raison du vide qui existeroit entr'elles et la piece nouvelle.

Tout disposé de la sorte, délayez du vermillon dans de l'eau, et avec un petit pinceau de poil de blaireau, vous étendrez cette couleur sur la partie du moule en plâtre qui doit recevoir le talon de la piece artificielle, et se trouver en contact avec le bord alvéolaire ; quelquefois le vermillon seche avec tant de rapidité, qu'il ne laisse pas même le temps d'y présenter la piece, pour marquer sur sa base les parties qu'on doit enlever ; ce défaut vient du plâtre qui absorbe la

couleur dont il est couvert ; il faut alors enduire cette seule partie du moule avec une substance grasse qui, fermant les pores du plâtre, l'empêche d'absorber le rouge dont il faut le couvrir à plusieurs reprises.

On présente alors le morceau de cheval marin sur le moule, en l'appuyant légérement dessus ; la base de cette piece se trouve alors tachée à tous les endroits qui ont été touchés par les bosses ou sinuosités des gencives ; et ces taches indiquent avec certitude les parties qu'on doit creuser soigneusement sur la piece avec des bonnes échoppes demi-rondes : on observera de ne rien enlever aux parties de cette piece qui sont blanches et n'ont pas été touchées de la couleur, car on enleveroit ainsi ce qui doit être conservé avec soin ; ces taches rouges étant enlevées, on étend une nouvelle couche de vermillon sur le moule, et on y représente de nouveau la piece de cheval marin, afin de marquer encore sur sa base les parties qui ne joignent pas exactement sur le bord alvéolaire, et on enlevera de même avec l'échoppe les parties

colorées en rouge; et réitérant ainsi les mêmes procédés, on parviendra à graver très-exactement en creux toutes les inégalités des gencives, avec tant de précision, que le jour même le plus léger ne pourra s'apercevoir entre le moule et la base de cette piece, à tel point qu'on croiroit que le plâtre a été moulé sur la piece artificielle, tandis que c'est la piece qui a été gravée d'après le moule en plâtre.

Nous observons qu'en réitérant cette méthode, le vermillon finit à la longue par former une légère épaisseur sur le moule, susceptible d'altérer la précision de la gravure sur la base des pieces; on y remédie en lavant légérement le moule avec de l'eau fraîche, et une brosse douce qui ne puisse enlever que la seule couleur, sans détacher du moule les plus petites portions du plâtre.

Plus la piece gravée s'avance, et plus souvent on doit laver son moule, sur-tout lorsqu'on travaille des pieces qui doivent s'asseoir sur de grandes inégalités.

Pour y bien réussir, il ne faut donc pas couvrir son établi d'un superbe tapis, parce qu'alors on négligeroit son ouvrage, crainte de le tacher; le meilleur avis à donner aux Artistes qui désirent de bien exercer l'état du Dentiste, c'est d'avoir un établi simple comme celui des Orfévres; et si leurs ouvrages sont soigneusement travaillés et finis, ils ne seront pas réduits à faire valoir leurs ouvrages, en raison du luxe de leur établi ou de l'élégance de leurs instruments, et les particuliers satisfaits s'empresseront toujours de les payer avec plaisir et générosité.

Lorsque la piece est parfaitement gravée à sa base, on peut alors dégrossir le morceau du cheval marin, qui a dû rester jusqu'alors dans toute sa force, afin de le fixer dans un étau d'horloger sans crainte de le briser en le travaillant; le contour du bord alvéolaire, la position des dents voisines, et les remarques qu'on a dû faire sur la bouche en prenant la mesure, doivent diriger l'Artiste pour dégrossir cette piece d'une manière convenable; ainsi sa hauteur, son

degré de convexité extérieure et sa concavité interne sont les principales observations à suivre pour la disposer agréablement.

Nous avons déjà fait sentir les inconvéniens d'un moule double et articulé; il en résulte qu'on ne peut achever de déterminer les justes proportions d'une piece artificielle, qu'en la présentant sur la bouche même de la personne qui doit en faire usage; on portera sa première attention sur la base, pour s'assurer qu'elle couvre très-exactement toutes les sinuosités et creux des gencives; ensuite on fixera la hauteur des dents relative à celles qui lui sont voisines, et sur lesquelles doivent s'appuyer les deux coulisses; enfin on s'attachera à bien faire harmoniser cette piece avec les dents correspondantes de l'autre mâchoire, afin que, dans leurs rapports mutuels, rien ne les gêne à l'approche des deux mâchoires; car, quoiqu'en général les incisives et les canines supérieures couvrent les inférieures en rapprochant les deux mâchoires, on rencontre souvent des personnes qui ferment la bouche

d'une manière toute opposée, et d'autres dont les dents supérieures frappent immédiatement sur les inférieures; ces diverses considérations sont d'une importance majeure pour ajuster une piece avec exactitude, parce qu'on ne pourroit la bien ajuster dans une direction contraire à celle qu'affectoient les dents naturelles.

Il arrive quelquefois encore que les dents opposées sont déchaussées ou sorties en partie de leurs alvéoles, parce qu'elles ne trouvent plus de dents opposées à l'autre mâchoire; alors elles occupent une grande partie du vide résultant de la perte des dents qu'on veut remplacer; dans ce cas, il faut un peu limer ces dents si leur état le permet, et faire les dents artificielles un peu plus courtes, afin qu'en fermant la bouche, rien n'empêche les grosses molaires de s'approcher réciproquement.

Lorsqu'on a fixé avec précision la hauteur d'une piece, on doit déterminer les contours de sa surface extérieure. Pour les obtenir avec exactitude, et leur donner les graces et la

vérité de la nature, il faut observer que les pieces ne repoussent pas trop les lèvres au dehors, mais qu'elles les soutiennent au contraire dans leur position la plus naturelle, sans tomber vers l'intérieur de la bouche ; faute d'une telle attention, les lèvres n'étant plus dans leur position naturelle, les traits de la physionomie en sont singuliérement altérés, il en résulte souvent des grimaces très-désagréables, et on manque absolument au but désiré en établissant des dents artificielles.

Ces deux dimensions déterminées avec précision, on aperçoit déjà l'effet que l'ouvrage pourra produire dans la bouche d'une personne ; dès-lors on peut commencer à marquer avec un crayon les dents qu'on doit figurer avec ce morceau d'hippopotame ; et on enlève avec la lime et l'échoppe toute l'épaisseur intérieure de la piece qui excède l'épaisseur naturelle des dents qu'on veut imiter ; il résulte de ce principe, que le degré de concavité de la piece se trouve à-peu-près fixé par son contour extérieur, ainsi que par l'épaisseur que doivent

avoir les dents à figurer ; par conséquent on laissera moins d'épaisseur à la place des incisives, on l'augmentera vers les canines, laissant aux petites molaires toute la force que leur a fixé la nature ; il faut en excepter les cas où une dent mal placée à l'autre mâchoire, forceroit d'évider avec un échoppe la partie interne de sa correspondante, afin d'éviter un choc nuisible à sa solidité et qui empêcheroit de fermer les mâchoires.

Tout ainsi disposé, on donne un trait de scie sur chaque trait de crayon qui marque la séparation des dents ; ce trait de scie doit percer à jour l'extrémité des dents, mais vers la base d'une piece on ne l'enfonce que d'une demi-ligne ; alors avec une lime demi-ronde, grain bâtard, on échancre chaque trait de scie vers la base de la piece pour arrondir agréablement cette partie de la dent, qui doit être recouverte par les gencives ; et avec un peu de goût et d'usage, on finit par donner à chaque dent ses contours les plus naturels et les plus gracieux ; on adoucit ensuite les éraillures de la lime bâtarde avec une lime plus douce,

et on polit toute la piece avec de la ponce pilée en poudre bien fine : on répand cette poudre sur une bande de peau de bufle bien tendue, et on en frotte toute la piece jusqu'à ce qu'elle ne conserve aucun trait de lime, et soit au contraire brillante et d'un beau poli.

Quelques personnes nous observeront sans doute que ces dents d'hippopotame étant plus blanches que les dents naturelles, il est peu nécessaire de les polir exactement. Cette observation devient frivole, si on daigne considérer que l'hippopotame non émaillé perd bientôt sa grande blancheur lorsqu'il a été soumis à l'action de la salive, et que deux ou trois jours suffisent pour lui donner très-exactement la blancheur des dents naturelles ; dès-lors s'il n'étoit pas parfaitement poli, les traits de lime seroient encore plus visibles, et formeroient sur la piece des taches désagréables ; ces motifs sont suffisans pour sentir la nécessité de leur donner un beau poli avant de les mettre en place.

La piece bien terminée, on percera les trous qui doivent recevoir les soies

destinées à l'attacher aux dents voisines : si c'est une piece supérieure, on les percera depuis la bâse jusqu'à la face interne de la piece, comme nous l'avons expliqué en parlant des pieces en dents naturelles ; mais si c'est une piece destinée à la mâchoire inférieure, on percera les trous obliquement depuis l'intérieur de la coulisse jusqu'à sa face interne, en observant de les placer à la juste hauteur du collet des dents voisines, pour que les soies puissent se nouer au niveau des gencives ; ensuite, avec un burin, on pratique une petite rainure à la face interne de la piece, afin que l'anse de la soie puisse s'y loger sans faire aucune épaisseur qui puisse gêner les mouvemens de la langue ; on passe les soies dans ces trous, et on fixe la piece sur les deux dents voisines. (*Voyez la figure n.° 8 de la seconde planche*), qui représente une piece de quatre incisives inférieures, dont la hauteur varie en raison des irrégularités naturelles des gencives qui doivent les supporter.

Depuis peu de temps plusieurs Dentistes sont dans l'usage de figurer

les gencives sur les pieces de dents d'hippopotame, particuliérement à celles dont les gencives sont trop enfoncées; ils colorent en beau rouge les fausses gencives, espérant cacher par ce moyen la difformité qui résulte de la longueur des dents. Nous sommes surpris que ceux qui employent cette méthode n'ayent pas aperçu que cette substance rouge, sans cesse exposée à l'action de la salive, a bientôt perdu sa couleur, et qu'alors se décolorant en tout ou en partie, elle présente des taches brunes et livides; difformité bien plus désagréable que si on avoit donné un peu plus de longueur à ces mêmes dents.

Ne voit-on pas un grand nombre de personnes, dont quelques dents sont plus longues que les autres? et ce défaut léger n'est-il pas plus agréable que de voir des gencives brunes, tachées, livides, et qui annoncent quelqu'un de malade ou affecté du scorbut.

D'après l'état actuel de nos connoissances les plus modernes, nous sommes donc persuadés que telle est la manière la plus avantageuse de tra-

vailler les pieces de dents en hippopotame, afin d'en obtenir des ouvrages solides et agréablement utiles sous tous les rapports : du reste, la marche à suivre pour établir une piece de deux, de trois, de cinq ou six dents, est absolument la même, tant pour les dents supérieures que pour les inférieures; la seule différence qui réclame des soins plus minutieux encore de la part du Dentiste, c'est lorsqu'on travaille pour des personnes obligées de parler souvent en public, et dont les fonctions exigent une voix distincte et sonore : dans ce cas, il faut sculpter aussi les contours des dents sur la surface interne de leurs pieces; puisque l'expérience nous prouve avec évidence, que l'air qu'on expire et qui forme les sons, se modifie différemment en raison des cavités, sinuosités et reliefs internes des dents contre lesquelles il frappe, ce qui produit des intonations graves, aiguës, ou diversement modifiées.

Nous parlerons plus au long de cette observation importante, en donnant les principes pour établir un dentier complet dans tous les cas possibles.

CHAPITRE XX.

Des qualités, titre, et préparation de l'Or qu'on doit employer à établir les différens Ouvrages du Dentiste.

Comme la grande variété de nos ouvrages exige du choix, des préparations variées, et des qualités d'or différentes, nous croyons devoir en parler avant d'annoncer les principes indispensables pour établir de beaux dentiers partiels ou complets ; ouvrages précieux qui remplissent parfaitement toutes les intentions de la nature, et nous offrent quelquefois des résultats encore plus satisfaisans.

Nous n'ignorons pas qu'on préfère aujourd'hui la platine à l'or ; mais, comme on n'en trouve pas par-tout, nous écrivons principalement en faveur des jeunes Dentistes qui s'établissent dans des Villes où ils ne pourroient s'en procurer.

L'or que nous employons et qui nous a toujours paru le plus convenable, est celui au titre de dix-huit karats : l'or fin est au titre de vingt-quatre karats ; c'est par conséquent en l'alliant avec un quart d'autre métal, qu'on le porte au titre de dix-huit karats ; la diversité et quantité d'alliage déterminent son titre et sa qualité ; ainsi l'or fin qu'on fait fondre en lui associant un quart d'argent de copelle, produit de *l'or vert :* si on désire de l'or rouge, on allie l'or fin avec de la rosette ; le cuivre qui a servi à fabriquer des galons faux, est infiniment préférable, parce qu'il est plus pur et plus ductile que la rosette.

L'or jaune est composé de trois parties d'or fin allié avec de l'argent et du cuivre ; de sorte que la totalité de l'alliage soit relativement à l'or fin, comme un est à trois, proportion qui constitue l'or à dix-huit karats. Le Dentiste, peu familiarisé à toucher le titre de l'or avec de l'eau-forte, fera très-bien de ne jamais acheter que de l'or fin à vingt-quatre karats, et de l'allier lui-même dans les proportions ci-dessus indiquées ; cette

opération est sûre et facile lorsqu'on a des balances bien justes.

En général, pour s'en procurer, il faut donner la préférence aux ducats, parce qu'on est toujours assuré que leur titre est or fin.

L'or verd n'étant qu'un mélange de deux métaux purs, savoir, or et argent, conserve toute la souplesse de l'or fin, et nous l'employons pour goupiller, parce qu'étant plus malléable, il fléchit facilement aux coups de marteau, sans fatiguer les pieces sur lesquelles on fait des rivures; par la même raison on l'employe pour toutes les bases métalliques destinées à suivre exactement les inégalités des gencives; il possède en cela tous les avantages de l'or fin, et n'est pas aussi dispendieux.

Mais, lorsqu'on veut établir des ressorts, on doit alors employer de l'or rouge, parce qu'il est plus dur, et susceptible d'acquérir une grande élasticité.

Les autres pieces n'exigent pas d'autres qualités d'or différentes; mais, comme l'or rouge et l'or verd qu'on travaille le plus souvent, donnent

beaucoup de chûtes et de limaille, on les mêle, on les fond ensemble, et cela donne l'or jaune avec lequel on fait de la charnière, des bâses plates, des bandes, aîles, boîtes et leviers, destinés à établir des pieces partielles, et les dentiers complets dont nous allons offrir les détails avec le plus grand soin.

CHAPITRE XXI.

Examen des cas où l'usage d'un Dentier complet est indiqué.

AVANT de parler des dentiers complets et des moyens de les établir, il est intéressant de bien connoître les circonstances si variées qui les indiquent.

Si on consulte les Auteurs, tous annoncent seulement que lorsqu'on n'a plus de dents, c'est le cas de les remplacer par un dentier complet.

La plupart même nous conseillent d'arracher toutes les racines qui restent encore dans la bouche; je n'en connois aucun qui ait senti tous les

avantages qu'on peut retirer de la présence d'une ou plusieurs racines dont la conservation est si favorable à l'établissement d'un dentier complet et aux contours gracieux des gencives qui, soutenues encore par la présence des racines, donnent à la physionomie l'air de la jeunesse et de la santé.

Ce point de pratique est trop intéressant à l'art du Dentiste pour ne pas l'examiner plus à fond, afin d'en recueillir des principes certains, des règles invariables dans la pratique, et opérer avec assurance dans des cas souvent difficiles, qui n'ont encore été traités que d'une manière vague et très-superficielle.

En examinant la bouche d'une personne qui désire remplacer des dents perdues ou très-altérées, et dont l'état et la position n'offrent pas de grandes ressources; la première observation à faire avant de rien commencer, c'est de savoir si la personne peut manger et faire de bonnes digestions avec les dents qu'elle possède encore; si elle broye suffisamment les alimens pour en obtenir un bon chyle et jouir d'une

bonne santé ; ensuite il faut examiner s'il est possible d'y placer des pieces partielles sans nuire à la solidité des dents naturelles ; et si cela n'est pas praticable, il ne faut en poser d'artificielles qu'autant que la personne l'exige absolument, nonobstant toutes nos représentations à ce sujet : dans ce cas toujours désagréable, il faut considérer les dents qui existent encore comme absolument perdues, et conseiller l'établissement d'un dentier complet.

Mais si la personne ne peut plus mâcher ses alimens, que ses digestions soient pénibles et imparfaites, que sa santé en souffre, etc. etc. ; alors l'usage d'un dentier complet est indiqué de toute nécessité, et l'on ne doit jamais attendre la destruction totale des dents pour profiter de cette ressource précieuse, parce qu'alors on peut conserver toutes les racines saines, ce qui rend un dentier beaucoup plus solide, que lorsqu'il n'a d'autre appui que des gencives mollasses et altérées depuis long-temps par des dents vieilles ou pourries ; au lieu qu'en s'y décidant de bonne heure, on profite

de tous les avantages d'un bon dentier qui remplit plus parfaitement les fonctions des dents naturelles.

On rencontre souvent des personnes qui ne possèdent plus qu'un petit nombre de dents éparses çà et là sur divers points des arcades alvéolaires, qui ne se rencontrant pas avec les correspondantes, lorsqu'on ferme la bouche, portent directement sur les gencives qui leur sont opposées, ce qui leur fait éprouver des douleurs fréquentes et inévitables dans le rapprochement des deux mâchoires; dès-lors il est impossible que la mastication ait lieu: quelques-unes ont encore toutes leurs dents incivives inférieures, tandis que les supérieures leur manquent; d'autres enfin possèdent encore les incisives et canines, tant supérieures qu'inférieures, et cependant elles ne peuvent plus mâcher et broyer leurs alimens, parce que les deux mâchoires, n'étant plus soutenues dans leur rencontre par la présence des dents molaires, se croisent trop et font sortir le menton en avant, ce qui dérange tellement les rapports naturels des deux arcades alvéolaires, qu'il est alors impossible

d'exécuter une mastication parfaite et d'obtenir de bonnes digestions, si essentiellement nécessaires à la conservation d'une bonne santé.

Pour remédier à d'aussi graves inconvéniens, il faudroit donc remplacer les grosses molaires, afin d'obtenir, par leur rencontre, le soutien nécessaire à leur position naturelle : dans une telle circonstance, il faut d'abord examiner s'il est encore possible d'établir des pieces partielles ou compliquées, dont la partie postérieure soit suffisamment appuyée contre quelque grosse molaire très-solide et bien conservée ; on pourroit alors se dispenser d'avoir recours à un dentier complet.

Mais si la perte totale des grosses molaires nous ôte les moyens d'appuyer l'extrémité postérieure d'une piece de dents, il ne faut plus alors avoir recours à des pieces partielles, qui, mal soutenues, ne pourroient offrir que de foibles ressources et peu de solidité, quelque soit d'ailleurs le nombre de dents altérées qui restent encore ; parce que le poids seul de l'extrémité postérieure de ces pieces

partielles entraîneroit bientôt la perte des dents naturelles sur lesquelles on auroit eu l'imprudence de les fixer. Cette vérité a été déjà sentie, puisqu'en pareil cas on a souvent conseillé l'usage d'un dentier compliqué, afin de soutenir le poids de leur partie postérieure par le moyen de deux ressorts. Nous allons examiner si cette pratique peut conserver les dents qui restent encore, ou bien si elle n'achève pas de les ébranler et les détruire entièrement, ce qui priveroit la bouche de la ressource si précieuse de posséder quelques racines saines et solides, dont la présence est toujours avantageuse au soutien d'un dentier complet.

Les dentiers compliqués, conseillés par les auteurs, consistent dans la fabrication de plusieurs pieces séparées, qu'on réunit par des bandes métalliques placées derrière les dents que les personnes possèdent encore : ces pieces séparées sont assemblées, vers leurs extrémités, par deux ressorts qui servent à les soutenir dans tous les mouvemens de la mâchoire inférieure.

Les dentiers établis suivant cette méthode détruisent les dents qui restent encore, parce qu'on ne peut ouvrir ou fermer la bouche sans que les bandes métalliques qui réunissent ces pieces, heurtant et fatiguant sans cesse les dents naturelles qui les supportent, elles les ébranlent et les déchaussent en peu de temps; bientôt ces dents achèvent de se perdre, et l'ouvrage entier devenant inutile, il faut recommencer des pieces nouvelles sur nouveaux frais.

Nous en appelons à la loyauté de tous les Dentistes vraiment instruits, ou des personnes victimes de cette pratique dangereuse, et nous sommes convaincus que les uns et les autres rendront justice à une vérité aussi constatée, et affirmeront un fait qui jamais n'a été démenti dans la pratique, ayant toujours observé que les personnes soumises à l'usage de ces dentiers compliqués perdoient bientôt, par ébranlement, le peu de dents qu'elles avoient encore.

On nous objectera peut-être que nous avons déjà conseillé l'usage des pieces compliquées : cela est vrai;

mais il faut observer que, dans les cas que nous avons cités, ces pieces sont appuyées, d'une manière solide, sur des dents saines et intermédiaires, et que leurs extrémités sont soutenues par une coulisse qui s'emboîte sur les dents voisines; alors les bandes métalliques n'étant susceptibles d'aucun mouvement, ne peuvent ni blesser les gencives, ni ébranler les dents naturelles, parce qu'elles trouvent partout un appui solide; au lieu que les bandes des dentiers compliqués haussent et baissent selon les mouvemens de la langue et de la mâchoire inférieure.

Ce changement de position, de la part des bandes métalliques, blesse toujours les gencives, les chasse de leur place naturelle, et altère rapidement les dents qui les supportent: or, si nous considérons que la mâchoire inférieure exécute par jour plus de mille mouvemens différens, on concevra comment le choc réitéré d'une bande d'or, sur quelques dents isolées, peut blesser les gencives, ébranler et détruire rapidement les dents qui restent encore.

Il faut que cette vérité n'ait pas échappé à la sagacité de M. Gariot, puisqu'il a conseillé d'attacher ces bandes métalliques aux dents derrière lesquelles elles passent, afin d'en empêcher les mouvemens : mais cette manière défectueuse d'opérer ne sauroit convenir à l'établissement d'un dentier compliqué ; car l'immobilité des ligatures et la mobilité des ressorts produisent des tiraillemens et un contraste de force capables d'ébranler et détruire encore plus vîte les dents sur lesquelles seroient fixées les ligatures.

Nous ferons voir dans le chapitre suivant, avec plus d'évidence encore, combien ces inconvéniens sont graves, lorsqu'on considère l'ouverture de la bouche relativement à celle des ressorts jusqu'ici connus, dont les rapports mutuels ne s'accordent jamais ensemble.

Des faits aussi constans et certains nous ont fait avancer, au commencement de ce chapitre, que si la personne peut encore manger avec les dents qui lui reste, il ne falloit pas poser des dents artificielles, qui ne

pourroient que hâter l'ébranlement et la perte totale des dents naturelles qu'elle possède encore.

Mais si des personnes induites par des motifs particuliers désirent qu'on leur garnisse complettement la bouche ; ou que la position mutuelle des dents qui restent fassent prévoir leur destruction prochaine ; ou qu'un particulier ne puisse plus mâcher ses alimens avec ses propres dents, et que des digestions pénibles compromettent l'état de sa santé, dans tous ces cas, l'usage d'un dentier complet est impérieusement indiqué : il est alors évident que, ne pouvant plus recueillir un service constant des dents qui restent encore, puisqu'elles se détruiroient bientôt, tant par elles-mêmes que par les frottemens et tiraillemens continuels des bandes métalliques, il convient au moins de conserver précieusement de bonnes racines qui, bien arrangées, peuvent encore offrir long-temps un appui solide à un dentier complet, avec pivots, leviers et ressorts, tels que nous avons trouvé le moyen de les combiner de manière à en recueillir les plus grands avantages.

Cette pratique nouvelle et les suivantes appartiennent exclusivement à M. Maggiolo, et nous osons en reclamer et constater l'invention, puisqu'elles ne sont encore en usage dans aucune ville, conseillées par aucun auteur, et qu'il seroit même impossible de les employer avec aucun des ressorts connus jusqu'à ce jour 1.er Janvier 1807.

Jusqu'à présent les auteurs ont annoncé que, pour établir un dentier complet, il falloit arracher toutes les dents et les racines qui restoient encore dans la bouche (*). Cette méthode vicieuse a fait commettre les

(*) M. Gariot est le seul qui se soit écarté de cette opinion généralement reçue; mais il ne parle point des dentiers à pivot, et probablement il n'en fait pas usage, vu que les ressorts dont il se sert ne pourroient s'employer avec des pivots. Nous croyons nécessaire de rapporter ici l'opinion qu'il a énoncée à ce sujet dans son *Traité des maladies de la bouche*, page 319. Voici ces paroles : « *Mais pour appliquer un ratelier* » *complet, il faut qu'il ne reste plus ni dents* » *ni racines ; s'il en reste encore quelques-* » *unes de vacillantes, il ne faut pas hésiter* » *de les faire extraire ou de les limer, afin*

fautes les plus graves, au préjudice des personnes qui nous honorent de leur confiance.

Un avantage très-précieux résulte encore de la conservation des racines; leur existence soutient les bords alvéolaires dans leur position saillante et naturelle : dès-lors il est possible d'établir un dentier complet qui conserve exactement tous les traits de la physionomie, avantage toujours gracieux, qu'on ne sauroit obtenir lorsque la perte des racines ayant causé l'oblitération des alvéoles, et produit le rétrécissement de l'arcade alvéolaire, cette dernière n'offre plus alors

---

» *de pouvoir jouir des avantages que présente* » *un ratelier complet, etc.* » Cet extrait littéral prouve que son opinion est exactement la même que celle des autres auteurs : nous nous permettrons de lui observer ici que des racines vacillantes ne sont pas susceptibles d'être limées, et encore moins de porter des pivots; il faut de toute nécessité les extraire, parce qu'elles ne sont plus dans le cas d'offrir un point d'appui solide au dentier, et qu'elles entretiendroient sans cesse une suppuration lente, nuisible à la santé et à la propreté qu'on doit rechercher dans ces ouvrages.

la même convexité qu'elle avoit dans son état naturel.

On ne doit donc jamais extraire ces dents, encore moins attendre qu'elles tombent d'elles-mêmes ; il est plus sage et plus avantageux d'en faire la section, les limer à fleur des gencives, et les percer avec les précautions que nous avons indiquées plus haut : si cependant il restoit encore des dents vacillantes, fistuleuses, ou appuyées sur des gencives sanieuses, on ne doit pas balancer à les extraire, parce qu'avant d'établir un dentier complet, il faut s'assurer que la bouche soit dans un état de parfaite santé. Il importe sur-tout qu'un dentier complet repose sur des racines saines et de bonnes gencives, qui ne laissent prévoir aucun changement dans leur état futur ; autrement, à chaque changement de la surface du bord alvéolaire, il faudroit également changer le dentier, ce qui occasionneroit de fortes dépenses à ceux qui en font usage, et compromettroit la bonne foi du Chirurgien qui professe l'art du Dentiste d'une manière distinguée.

CHAPITRE XXII.

Ouverture de la bouche, comparée à celle des ressorts jusqu'ici connus.

En examinant la bouche d'un adulte bien conformé, nous observons qu'en général les dents incisives inférieures s'écartent des supérieures d'environ 17 lignes, les dernières molaires de 11 lignes ; alors toutes les autres, comprises depuis les grandes incisives jusqu'à la dernière molaire, s'écartent de leurs correspondantes, en diminuant, d'une manière insensible et graduée, depuis l'écart de 17 lignes jusqu'à 11 : cet écart n'est nullement l'effet d'une simple articulation à charnière ; en effet, une charnière n'a d'autre mouvement que de s'ouvrir et se fermer, sans que la partie sur laquelle roule le mouvement puisse jamais changer de place, tandis que, dans l'état naturel, la mâchoire inférieure, en s'ouvrant, s'abaisse en s'écartant de la cavité glenoidale de l'os temporal. Cet écart qui provient

de l'extension des ligamens articulaires, et dont l'existence est évidemment prouvée par la luxation de la mâchoire inférieure, n'est pas très-sensible dans la cavité articulaire; mais il l'est davantage sur les dents, à cause de leur éloignement de la cavité articulaire, centre du mouvement. Nous observons encore que la mâchoire inférieure peut successivement se porter en avant, en arrière, sur les côtés, etc., mouvemens très-variés, qui ne se trouvent jamais dans une articulation à charnière : d'ailleurs, les branches de la mâchoire inférieure forment un angle considérable avec le corps de cet os, propre à favoriser les grands écarts de l'os sous-maxillaire avec les os maxillaires supérieurs, écarts sans lesquels la mastication ne pourroit avoir lieu, parce que les grosses molaires des deux mâchoires, trop rapprochées, ne pourroient recevoir les alimens, ni les broyer de manière à former la pâte alimentaire, d'où résulte un bon chyle, avantage très-précieux qu'on ne peut obtenir que par les mouvemens réitérés de la mâchoire inférieure, qui

s'écarte et se rapproche alternativement de la supérieure, pour écraser et broyer les alimens soumis à la mastication.

La fausse idée que l'articulation de la mâchoire inférieure étoit une simple charnière, a propagé l'erreur du plus grand nombre des Dentistes, erreur qui les a décidé à n'employer que des ressorts à charnière, ou qui n'ont d'autres mouvemens que ceux de s'ouvrir et se fermer sans aucune élévation: ainsi, les ressorts à double charnière (*), à sourricière, en baleine, ceux établis avec des lames écrouies d'or ou d'acier, et ceux à spirale, les plus répandus aujourd'hui, ne donnent qu'une ouverture de 5 à 6 lignes à l'endroit qui correspond aux grosses

---

(*) Je connois personnellement plusieurs Dentistes qui se disent inventeurs des ressorts à double charniére : cette invention inutile ne pouvant appartenir à plusieurs Dentistes, il est bon de les mettre d'accord en publiant qu'elle est très-ancienne, puisque M. Fauchard en parle dans son 2.e tome, pag. 282, comme d'une mauvaise et ancienne méthode, et je suis surpris qu'aucun Dentiste cherche à s'attribuer une mauvaise invention qui appartient à nos anciens.

molaires, et une d'environ 10 lignes depuis les incisives inférieures jusqu'aux supérieures ; il en résulte que les dentiers montés avec de tels ressorts ne peuvent se maintenir solidement sur les gencives, qu'autant que la bouche ne s'ouvre que de 10 lignes depuis les incisives supérieures jusqu'aux inférieures ; mais alors les grosses molaires sont obligées d'abandonner les gencives dans cette demi-ouverture de la bouche, parce que l'ouverture de la partie postérieure de ces dentiers étant à l'antérieure comme 5 sont à 10, elle ne peut jamais suivre l'écart naturel de la mâchoire inférieure, qui s'abaisse constamment dans le rapport de 11 à 17, depuis les grosses molaires jusqu'aux grandes incisives.

Les Dentistes éclairés n'ignorent pas que les ressorts jusqu'ici connus ne peuvent suivre constamment l'ouverture de la bouche, puisqu'ils recommandent aux personnes qui portent leurs dentiers de n'ouvrir la bouche qu'à moitié ; il en résulte qu'elles ne peuvent recevoir dans la bouche que des petits morceaux, les manger-

lentement et péniblement, qu'elles n'osent parler d'une manière forte et expressive, qu'elles tremblent même de se moucher ou éternuer, ... inconvéniens trés-graves, qui les forcent à garder une réserve qui dévoile bientôt leur mystère, excite l'attention et la curiosité, et fait enfin appercevoir qu'elles sont gênées par la présence d'un dentier.

On concevra facilement pourquoi les Dentistes n'ont pas réussi à combiner, dans le même dentier, la force et le mouvement des ressorts avec la présence des pivots; en voici la raison : c'est que les dentiers montés avec de tels ressorts ne peuvant jamais s'écarter dans les proportions de 17 à 11, alors les pivots ne se trouveroient plus droits suivant la direction des trous percés dans les racines, ce qui tirailleroit ces dernières, empêcheroit la partie postérieure du dentier de poser sur les gencives, et, dans une grande ouverture de la bouche, il faudroit que la force des ressorts ébranle ou arrache les racines qui portent les pivots, ou bien que ces derniers se brisent et laissent le dentier s'échapper dans l'intérieur de la bouche.

L'expérience a constamment prouvé la vérité de notre opinion, à tel point, qu'un grand nombre de personnes, qui font usage de ces dentiers, les quittent pour manger ; d'autres ne mangent qu'imparfaitement ; et, de l'aveu même des Dentistes les plus célèbres, il faut un temps considérable à ces mêmes personnes pour manger avec leurs dentiers : un si grave inconvénient fait le plus grand tort à l'art du Dentiste ; tandis que si ces dentiers étoient établis suivant les principes que nous allons indiquer, personne ne les quitteroit pour manger, et toutes celles qui manquent de dents s'empresseroient de jouir de cette seconde création.

Dans le chapitre suivant nous donnerons les moyens d'établir des ressorts à levier, qui donnent au dentier une élevation équivalente à l'abaissement de la mâchoire inférieure dans son état naturel, même dans ses plus grands écarts, tels enfin que nous les employons, avec succès, depuis trois ans que nous les avons inventés.

CHAPITRE XXIII.

Ressorts à leviers, et garnitures propres à les établir sur les Dentiers.

Parmi tous les ressorts connus, les plus avantageux sans doute, et ceux qui présentent le moins de défauts, sont ceux qu'on nomme ressorts à boudin, parce qu'ils possèdent, dans tous les sens, la souplesse nécessaire à suivre tous les mouvemens latéraux et obliques de la mâchoire inférieure, et réunissent une grande élasticité à la solidité requise pour la durée de ces pieces. On peut donc dire, avec raison, qu'il ne leur manque qu'une élevation égale à l'abaissement de la mâchoire inférieure, pour remplir exactement le but qu'on se propose, et en obtenir les plus grands avantages.

Pour y réussir, j'ai pensé qu'un levier qu'on fixeroit d'une manière mobile sur le dentier inférieur, et qui porteroit le ressort à boudin, donneroit aux deux dentiers un écart suffisant pour qu'un dentier fût cons-

tamment fixé sur l'arcade alvéolaire, dans tous les mouvemens possibles de la mâchoire inférieure.

Les premiers essais que je fis de ce levier mobile ont parfaitement satisfait mon attente, et j'eus lieu d'observer que plus mon levier étoit long, plus j'obtenois d'élevation dans la partie postérieure de mes dentiers; mais toujours dans le rapport de 11 lignes d'ouverture entre les dernières grosses molaires, et de 17 entre les incisives inférieures et supérieures, proportions qui s'accordent exactement avec l'ouverture naturelle de la bouche. Cependant, comme on trouve des personnes qui ouvrent la bouche en plus, et d'autres en moins, il est indispensable de mesurer l'ouverture de la bouche avant de déterminer la longueur des leviers et celle des ressorts, déduction faite de la hauteur qu'on doit donner au dentier supérieur et à l'inférieur: d'après ce principe, si l'ouverture de la bouche est telle qu'on la rencontre généralement, c'est-à-dire, dans le rapport de 11 à 17, alors on fabriquera les leviers de la longueur exacte dont on les voit gravés aux n.os 2 et 2

de la 3.e planche, qui les représentent réunis aux boîtes dans lesquelles doivent se fixer les ressorts; si la bouche offre une ouverture plus grande, on les fera un peu plus longs; si elle s'ouvre moins, un peu plus courts: ces leviers mobiles, qui servent à donner aux deux dentiers l'élévation qui leur est nécessaire, sont encore destinés à fixer les ressorts sur le dentier inférieur, d'une manière qui soit solide et mobile, tandis que sur le dentier supérieur ils sont fixés dans deux boîtes stables, qu'on verra figurées aux n.os 3 et 3 de la 3.e planche.

La longueur des ressorts doit aussi varier en raison de l'ouverture de la bouche et de la disposition particulière des sujets, qui ne pourroient supporter sans douleur les ressorts d'une certaine longueur: ceux que nous avons fait graver aux n.os 1 et 1 de la 3.e planche sont les plus courts dont on puisse généralement se servir; mais si, sans incommoder les personnes, on pouvoit en longueur leur donner 2 lignes de plus, les mouvemens des ressorts seroient encore plus avantageux. Nous déclarons à nos lecteurs que toutes les pieces que nous avons fait graver dans

nos planches sont de grandeur naturelle : nous nous sommes en cela moins attachés à la beauté des planches qu'à l'instruction des élèves, et à l'exactitude des proportions de tous nos ouvrages.

Les ressorts sont les premiers objets qui réclament notre attention, parce que leur grosseur détermine celle des boîtes dans lesquelles ils doivent être fixés : on doit les fabriquer avec de l'or rouge ; si, sur le total de l'or, on amalgame un cinquième d'or jaune, ils en seront meilleurs, par la raison que les métaux étrangers, mêlés à l'or, le rendent plus dur et susceptible d'acquérir un plus haut degré d'élasticité.

L'or doit être fondu deux fois, au plus haut degré de chaleur possible, afin qu'il s'amalgame parfaitement avec l'alliage : on mêle, durant sa fonte, du borax et du salpêtre pour l'adoucir convenablement, le rendre plus malléable, et lui ôter toute l'aigreur qui résulte du mélange de plusieurs métaux différens.

Quoiqu'une paire de ressorts ne pèse ordinairement qu'un demi-gros et 24 grains, il faut cependant fondre 3 ou 4 gros d'or pour l'exécuter ; le travail de cet or, qui, réduit en fil,

doit être contourné en spirale, le rend très-sujet à casser, il est nécessaire d'en avoir une certaine quantité.

L'or étant fondu et coulé en lingot, on le forge avec précaution, et on le recuit très-souvent; si on rencontre des pailles sur le lingot, il faut les limer entièrement, quelleque soit leur profondeur.

L'or étant forgé en pointe, on le tire à une filière ronde, la plus douce possible, afin que l'or s'allongeant peu à peu, et sans efforts violens, ne s'aigrisse jamais, comme s'il passoit par une filière trop rude, au travers de laquelle il s'allongeroit avec trop de rapidité. Lorsque l'or aura passé trois ou quatre trous de filière, on aura soin de le recuire; mais il est important d'observer, lorsqu'on n'a plus que huit à neuf traits de filière à tirer, pour que le fil d'or ait atteint la grosseur à laquelle on veut l'employer; alors on le recuit, on le déroche, et on achève de tirer ces huit à neuf traits de filière sans le recuire; c'est alors que l'or a acquis toute l'élasticité nécessaire aux ressorts qu'on veut établir.

Pour contourner ce fil d'or en spiral, il faut prendre un mandrin d'acier rond

rond, dont le diamètre soit double de celui du fil d'or qu'on veut tourner dessus : choisissez un morceau de bois tendre, large d'environ un pouce quarré, et de six pouces de longueur; on le fend en deux jusqu'à environ deux pouces; on le fixe dans un étau d'horloger, en faisant passer le fil d'or dans la fente; on écrase alors avec un marteau les deux extrémités du mandrin et du fil d'or, qu'on saisit ensemble avec une pince à boucle, en observant que le mandrin soit dans une direction droite par rapport à la pince, et l'or dans une direction plus ou moins oblique, relativement au mandrin : tout ainsi disposé, on charge un aide de tendre le fil d'or au dessous de l'étau, d'une manière toujours égale; on tourne alors dans sa main la pince à boucle, en la poussant légérement devant soi, afin que les contours du fil d'or en spiral sur le mandrin d'acier, soient si égaux entre eux, et si serrés l'un contre l'autre, que le jour, même le plus léger, ne puisse s'apercevoir; on continue à tourner ainsi le fil d'or jusqu'à la fin, et on coupe les deux ressorts à la longueur qu'on veut leur donner.

Malgré toutes ces précautions, il arrive souvent que l'or casse en tournant sur le mandrin ; il faut alors lui donner une troisième fonte, et l'adoucir davantage avec le salpêtre et le borax. Nous ne connoissons pas de pieces plus vétilleuses à construire, et plus sujettes à se briser que ces ressorts en or ; une fois terminés, ils sont très-élastiques et solides ; nous pouvons même affirmer n'en avoir jamais vu se briser dans la bouche, parce que tous les efforts de la mastication les fatiguent beaucoup moins, que les moyens violens qu'il faut employer pour les établir.

Le mandrin sur lequel on tourne les ressorts, doit être bien droit et bien écroui, afin que les contours du fil d'or soient parfaitement égaux ; on peut encore varier la grosseur du mandrin, en raison de la force qu'on veut donner aux ressorts. Si on employe un mandrin d'une ligne de diamètre, les ressorts auront moins de force que si on les avoit tournés sur un mandrin de trois quarts de ligne de grosseur : on doit sentir facilement, que plus les contours du fil d'or sont

serrés de près, plus les ressorts auront de force et de solidité : nous observerons, cependant, que plus le mandrin est petit, plus le fil d'or est sujet à casser ; mais pourvu qu'on parvienne à les avoir bons et solides, on ne doit pas s'arrêter à de si légers inconvéniens.

Telle est la meilleure manière de fabriquer d'excellens ressorts en spirale ; on peut les établir de différentes grosseurs, en proportion de la grandeur des dentiers, de l'ouverture de la bouche, et de la force des mouvemens musculaires qui varient si fort chez les différens individus ; ces divers degrés de force dans les ressorts, s'obtiennent en variant à propos la grosseur du fil d'or et celle du mandrin ; des bons principes et la pratique dirigent parfaitement l'Artiste intelligent dans tous les cas possibles.

Les ressorts terminés, il faudra établir les boîtes et leviers destinés à fixer les ressorts sur les dentiers, et à leur donner une élévation égale à celle de l'ouverture de la bouche ; voici la manière de les travailler :

Sur un mandrin d'un diamètre égal à la grosseur des ressorts, on tire de la charnière ; on en coupe quatre bouts d'environ deux lignes de longueur ; on soude un fond qui les ferme d'un seul côté, tandis que de l'autre ils restent ouverts : au centre de chaque fond soudé, on perce un petit trou ; deux de ces boîtes doivent être soudées sur deux petites bandes plates, qui leur serviront de support ; sur chaque extrémité de ses bandes on percera un trou qui servira à les fixer avec des goupilles sur le dentier supérieur, comme le représentent les N.ºs 3 et 3 de la troisième planche ; alors on soude longitudinalement les deux autres bouts de charnière sur l'extrémité d'un levier formé avec un fil d'or applati à son extrémité opposée ; on perce un trou sur l'extrémité la plus large de ce levier, qui sert à le fixer sur le dentier inférieur d'une manière mobile, comme on peut les voir aux N.ºs 2 et 2 de la troisième planche ; on aura soin de parer bien proprement ces pieces, les recuire, les dérocher, et les mettre en couleur, pour leur donner la propreté la plus agréable.

CHAPITRE XXIV.

Position des boîtes et leviers destinés à recevoir et fixer les ressorts sur les Dentiers.

Il est bien étonnant qu'aucun Auteur jusqu'à ce jour n'ait encore déterminé la position des ressorts sur les dentiers : cette position est-elle donc si indifférente qu'on puisse les placer plus ou moins avant ; ou bien est-il un point fixe dans le dentier, vers lequel on doive diriger la force des ressorts, comme vers un centre commun à tout le dentier ?

Cette question intéressante n'a jamais été discutée par aucun Auteur, puisque tous placent les ressorts tantôt à l'extrémité, et tantôt vers le milieu du dentier, comme si la variété de leur emplacement devoit toujours produire les mêmes effets.

Si on place les ressorts à l'extrémité des dentiers, toute leur force agissant davantage sur cette partie que par tout ailleurs, produit nécessairement un

mouvement de bascule, qui force les devans du dentier à se séparer des gencives, comme nous l'avons fréquemment observé sur des dentiers établis de cette manière; le contraire arrive précisément, lorsqu'on place les ressorts trop en avant: dans ces deux cas, les dentiers incommodent singulièrement les personnes qui en font usage; ces pieces n'étant pas soutenues à leur place par une force également répandue sur tous les points du dentier, ne peuvent jamais être solides: un si grand inconvénient a fixé toute notre attention; nous y avons remédié en dirigeant la force des ressorts sur le centre même du dentier: voici le principe d'après lequel nous avons obtenu les succès les plus évidens.

Lorsque le dentier inférieur est déjà dégrossi, et sa surface extérieure déterminée suivant les règles que nous établirons dans le Chapitre suivant, on pose le dentier à plat sur une table; on tire la ligne horizontale *C*, *C*, fig. 6, pl. 3, qui passe par les deux extrémités du dentier; on détermine le milieu du dentier qui correspond exactement au filet

de la lèvre inférieure, et on le marque par la ligne *A* de la même figure. On tire ensuite la ligne *B*, *B* parallèle à la ligne *C*, *C*. Ces lignes ainsi décrites, on fixe la ligne intermédiaire *D*, *D*, également parallèle aux lignes *C*, *C*, et *B*, *B* : on considérera cette ligne *D*, *D*, comme traversant l'épaisseur même du dentier, depuis une de ses parties latérales jusqu'à l'autre; et les deux points par lesquels passe cette ligne *D*, *D* nous indiquent exactement le centre du dentier, et par conséquent la place la plus convenable à la position des ressorts : il faut y percer deux trous, tels qu'on les voit au n.° 6 de la troisième planche; ils serviront à fixer, d'une manière mobile, les leviers qui doivent porter les ressorts, et donner au dentier supérieur toute l'élévation dont il a besoin pour suivre tous les mouvemens de la mâchoire : de cette manière la force des ressorts se porte également sur tous les points du dentier inférieur, parce que l'élévation du levier donne à cette force une direction de haut en bas, qui plane également sur toutes les parties du dentier inférieur.

C'est en suivant les mêmes principes, qu'on fixera la position des ressorts sur le dentier supérieur ; mais, comme ici la force des ressorts s'étend de derrière en avant, et que cette direction de force tend à soutenir davantage le milieu du dentier que ses extrémités, alors ayant également fixé le centre du dentier comme ci-dessus, on posera les boîtes n.os 3 et 3 de la troisième planche, une demi-ligne plus en arrière vers les extrémités du dentier : nous ne parlons ici que des boîtes elles-mêmes, et non de leurs supports qui s'éloignent plus ou moins du centre du dentier, en raison des longueurs qu'on leur a données.

D'après ces principes mathématiques aussi certains qu'invariables, que l'expérience nous a constamment confirmés, nous espérons qu'on ne placera plus les ressorts à l'extrémité des dentiers complets ; car de tels ouvrages ne peuvent jamais s'appuyer également sur toute l'étendue du bord alvéolaire, et la force des ressorts ne pouvant se diriger d'une manière uniforme sur tous les points du dentier,

produira des mouvemens plus ou moins incommodes, en raison des différens degrés de l'ouverture de la bouche.

Examinons à présent les travaux nécessaires à l'établissement d'un dentier complet, et la manière de fixer les boîtes et leviers dans leur position la plus avantageuse.

CHAPITRE XXV.

Établissement des Dentiers complets en général, et en particulier du Dentier inférieur.

JUSQU'A présent, nous avons établi les principes les plus propres à faciliter l'intelligence et la pratique de notre Art aux jeunes Artistes qui se proposent de l'exercer: dès le commencement de notre ouvrage nous les avons conduits par degrés insensibles à la connoissance et à l'exécution de nos différens ouvrages: maintenant nous allons les initier dans la haute pratique de l'art du Dentiste, c'est-à-dire, à l'établissement des dentiers complets dans tous les cas possibles.

Nous réclamons ici toute leur attention, attendu que le dentier complet est le chef-d'œuvre de notre Art, par conséquent l'ouvrage qui exige le plus de talens et de soins de la part du Dentiste. Les Maîtres, consommés par une longue expérience, sont quelquefois sujets à manquer cette piece intéressante ; ses rapports sont si compliqués et si étendus ; ils exigent des soins si minutieux et des observations si importantes, que, nous osons l'assurer, son mécanisme est d'une exécution très-difficile, attendu que nous ajustons nos ouvrages dans la bouche même des personnes, qui tantôt remuent, toussent, crachent, se plaignent, sont impatientes, nous pressent de finir, etc. etc. ; tandis que les autres Artistes ajustent tranquillement leurs ouvrages dans leurs laboratoires, sans être obligés de se déranger. Cette seule différence rend la pratique de notre Art plus difficile et plus ingénieuse que celle des autres.

Dans le Chapitre XXI, nous avons suffisamment indiqué les circonstances qui réclament l'établissement d'un dentier complet ; dans ce cas, on

commence par examiner et s'assurer de l'état actuel de toutes les dents qui restent encore : on fera l'extraction de toutes celles qui, ébranlées ou désorganisées jusque dans la racine, ne peuvent offrir un point d'appui solide au dentier; on doit également sortir celles qui, appuyées sur des gencives mauvaises ou fistuleuses, entretiendroient dans la bouche une odeur corrompue, qu'il est important de détruire tant pour la santé que pour l'établissement des dentiers.

Dans le nombre des dents qui restent encore, s'il se trouvoit des grosses molaires, il faudroit encore les extraire, parce qu'elles gêneroient les mouvemens des leviers et ressorts, et pourroient altérer les justes proportions d'une piece complette : sans doute il seroit intéressant d'en opérer la section; mais l'impossibilité d'en limer la surface, et plus encore de les percer dans leur position reculée, ne nous laisse d'autre moyen que l'extraction pour l'établissement solide d'un dentier complet.

Quant aux dents qui possèdent encore des gencives saines et des racines

droites et solides, on ne doit jamais les extraire, mais en faire seulement la section, afin de conserver ces racines capables d'offrir des points d'appui solides, et sur lesquels on puisse poser des pivots, en conservant à l'arcade alvéolaire toutes ses formes bombées et gracieuses. Nous avons indiqué dans le Chapitre III, les moyens d'en exécuter la section; alors on les lime exactement jusqu'au niveau des gencives, et on les perce toutes soigneusement, afin d'anéantir la sensibilité des filets nerveux, et leur assurer la plus longue durée; on examine ensuite quelles sont les racines les plus propres à recevoir des pivots; et si leur nombre le permet, on en choisit deux à chaque mâchoire, qui soient à une égale distance du milieu du dentier, si la chose est possible. S'il ne reste que deux ou trois bonnes racines sur l'arcade alvéolaire, on se contentera d'en choisir une pour porter un pivot, et on ménagera les autres pour les besoins à venir; prévoyance utile et très-avantageuse, qui annonce un Dentiste sage et prudent dans sa pratique.

La bouche ainsi disposée, on donnera quelque repos au sujet, afin que les gencives aient éprouvé les changemens dont elles sont susceptibles, avant de prendre la mesure ; on sentira facilement que si on la prenoit de suite, peu de jours après, elle ne seroit plus juste à raison des changemens survenus aux gencives, ce qui feroit manquer complétement tout l'ouvrage. Cette précaution est d'une importance majeure, lorsqu'on a été obligé de faire l'extraction d'une ou de plusieurs dents ; dans ce cas, si on est jaloux de jouir d'un dentier parfait, il faut attendre la cicatrisation des gencives avant de prendre leur mesure ; on abrégera ce délai en conseillant l'usage des lotions astringentes et spiritueuses, telles que l'esprit de cochléaria, la teinture de gaïac, de quinquina, etc.

Après avoir pris toutes ces précautions, la bouche se trouvant dans un état de parfaite santé, on procédera à lever un moule en cire sur chacun des bords alvéolaires, ainsi que nous l'avons déjà indiqué : il est de la plus haute importance de l'avoir très-exact ;

mais comme il est plus difficile à prendre que ceux dont il a été fait mention, nous croyons devoir publier quelques observations particulières, que la pratique nous a fournies à ce sujet.

Nous n'ignorons pas qu'il est possible de ramollir la cire à l'eau tiède; mais alors elle n'est jamais également molle dans toutes ses parties, l'eau s'introduit souvent dans ses cavités, de telle sorte qu'en prenant modèle, elle forme des crévasses qui altèrent l'exactitude du moule alvéolaire; cet inconvénient de la cire ramollie dans l'eau tiède est de la plus grande conséquence pour l'établissement d'un dentier complet, sur-tout pour ceux qui ne sont fixés que par le soutien des ressorts et la justesse des gravures en creux sur ses bases : il résulte de l'inconvénient de ramollir la cire à l'eau tiède, 1.° que les empreintes faites sur la portion la plus molle de la cire représentent fidèlement la forme des gencives qui n'ont pas souffert de pression de la part de la cire; 2.° que les empreintes faites sur les portions plus dures de la la cire, étant produites par la compression de cette cire sur les gencives,

alors le moule n'est jamais parfaitement exact, et la gravure des bases étant infidelle, nuit beaucoup à la solidité d'un dentier complet, que le moindre défaut rend toujours imparfait. Il est donc essentiel de ramollir la cire au feu, afin de lui donner le même degré de mollesse dans toutes ses parties, d'empêcher que des globules d'eau s'y incorporent, et la rendre susceptible de recevoir la forme exacte des gencives, sans les comprimer trop fortement.

Les moules étant pris d'une manière exacte, il est très-important de les sortir soigneusement de la bouche, sans leur faire éprouver aucun changement; comment s'y prendre? le voici :

Plusieurs Dentistes sont dans l'usage de faire entièrement ouvrir la bouche pour l'enlever; mais nous avons observé que plus l'ouverture de la bouche est grande, plus les commissures des lèvres se rapprochent, en diminuant l'ouverture horizontale de la bouche, ce qui rend la sortie du moule en cire très-difficile, et l'exposant à

être comprimé sur ses parties latérales, rend par conséquent le moule plus étroit que n'est l'arcade alvéolaire.

Le moyen le plus sage pour éviter cet inconvénient, c'est, après avoir pris modèle exact, de le laisser quelques minutes dans la bouche, afin que l'air et la salive le durcissent avant de le sortir : faisant ensuite fermer la bouche à moitié, afin que les muscles des joues soient dans leur état de relâchement, on l'enlevera légèrement avec le pouce et l'index de la main gauche, après l'avoir soulevé des bords alvéolaires; et s'aidant au dehors avec la main droite, on fera sortir ce moule de la bouche par une de ses extrémités : il faut alors s'assurer si le moule est parfaitement juste, par des comparaisons exactes de l'ouverture du moule et de celle des bords alvéolaires. Si, malgré ces précautions indispensables, on s'apperçoit de n'avoir pas réussi, on recommencera toute l'opération, afin d'avoir un moule de la plus grande justesse, condition rigoureusement nécessaire pour le succès d'un tel ouvrage : si le moule exact d'une seule arcade al-

véolaire exige tant de soins et présente tant de difficultés, on sentira combien il est plus difficile encore de lever simultanément un moule exact des deux bords alvéolaires, d'où résulte naturellement que les ouvrages fabriqués sur des moules articulés doivent être presque toujours imparfaits.

On procédera ensuite à l'exécution du modèle en plâtre, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, et choisissant deux beaux morceaux d'hippopotame, on leur conservera le plus d'épaisseur possible, afin d'avoir la facilité de les sculpter sans craindre de les rompre : cette précaution est essentielle à faire toujours rapporter la surface extérieure des pieces avec l'épaisseur naturelle des dents ; sans cette attention, on manqueroit souvent son ouvrage, parce que le bord alvéolaire supérieur n'est plus dans un parfait rapport avec l'inférieur, de telle sorte que si on exécutoit deux dentiers dont les dents fussent perpendiculaires relativement à leur position sur les bords alvéolaires, alors les dents supérieures ne s'accorderoient jamais avec les inférieures : de cette

observation essentielle résulte qu'il faut choisir des morceaux d'hippopotame très-forts, afin qu'en ajustant les deux dentiers, on puisse obtenir la pente naturelle des dents, et mettre les deux dentiers dans leur rapport le plus parfait, condition très-nécessaire pour que la mastication puisse se faire avec facilité et exactitude.

On grave alors la base de chaque dentier en contre-empreinte des inégalités des gencives ; on y réussira facilement, si le moule est exact, en suivant la méthode que nous avons indiquée en parlant de la manière de travailler le cheval marin ; mais un dentier complet étant plus difficile à graver que des petits ouvrages de trois ou quatre dents, on doit y employer plus de soins et d'exactitude, en présentant souvent la base de cheval marin sur le modèle en plâtre qui doit en diriger les empreintes : ses rapports sont difficiles à obtenir en commençant un dentier ; mais lorsqu'on a déjà gravé les inégalités les plus saillantes du bord alvéolaire, alors les creux gravés sur la base du dentier servant de guide pour présenter le morceau

d'hippopotame sur son modèle, on continuera de graver la base avec plus de facilité qu'auparavant. Le vermillon ou cinnabre, dont on colore les bords alvéolaires du modèle, ne doit pas être trop liquide, afin qu'il ne marque sur la base des dentiers que ses parties les plus saillantes, sans être disposé à s'étendre sur les parties voisines; il arrive toujours qu'après avoir souvent posé du cinnabre sur le modèle, il forme une épaisseur nuisible à la justesse de la gravure; il faut alors le laver avec de l'eau et une petite brosse fort douce, afin de ne point altérer l'exactitude de ses contours.

Avant que la base d'un dentier soit entièrement gravée, il arrive quelquefois que le cinnabre ne marque plus sur la gravure, quoiqu'on ait soin de mettre du rouge sur le modèle; cela provient de quelque portion de plâtre, non essentielle au modèle, qui empêche le cheval marin de s'enfoncer plus bas; il convient alors d'enlever cette portion de plâtre avec un canif, ou bien de donner un coup de lime sur la portion de cheval marin qui

s'y arrête; et dès-lors rien ne s'opposant à l'introduction facile de l'hippopotame sur son modèle, on enlevera avec l'échoppe les empreintes rouges qu'il pourra recevoir, et on achevera de sculpter ses bases sans aucune difficulté.

On sera certain que la base d'un dentier est suffisamment gravée en creux, 1.° lorsqu'elle couvrira et embrassera, tant au dehors qu'au dedans, tous les contours des bords alvéolaires, ainsi que les inégalités des gencives; 2.° lorsque le morceau d'hippopotame ne basculera plus sur le moule, en appuyant indifféremment sur toutes ses parties; 3.° lorsque le jour, même le plus léger, ne pourra pénétrer entre la base et le modèle; 4.° lorsqu'en présentant la base du cheval marin, elle se colorera en rouge sur toute son étendue; alors seulement on aura acquis la preuve évidente que tous les points de la base gravée sont dans un parfait contact avec le bord alvéolaire, et que ceux qui ne le touchent pas encore, n'en sont éloignés que d'une très-foible distance, différence peu sensible, qui

ne peut altérer l'exactitude et la solidité d'un dentier qui s'appuie sur des gencives disposées à céder plus ou moins à la pression d'une base, ce qui efface entièrement ces légères irrégularités, sans rien ôter à la précision physique d'un ouvrage.

D'après ces principes, j'ai souvent sculpté des bases d'une si grande exactitude, qu'en soulevant le morceau de cheval marin, le modèle sur lequel il étoit posé s'enlevoit avec lui, sans qu'aucune substance les retînt ensemble, que la justesse et la précision de la sculpture.

La base de chaque dentier terminée, et les ressorts, boîtes et leviers préparés, on doit alors dégrossir les dentiers et déterminer l'étendue de ses branches : on commencera toujours par le dentier inférieur, dont les dimensions doivent être les premières fixées, parce qu'alors il est plus facile d'ajuster le dentier supérieur, et que l'ensemble de l'ouvrage réussit plus parfaitement.

Afin de dégrossir un dentier dans ses rapports les plus exacts, il faut le présenter souvent dans la bouche

de la personne ; on posera d'abord le dentier inférieur à sa place, et on jugera, par son à-plomb sur les gencives, si la gravure est exacte : il peut cependant arriver quelquefois qu'il ne s'asseye pas bien sur les bords alvéolaires, quoique la gravure de la base soit juste ; cela provient de ce que le dentier est gravé trop profondément, et que les bords du dentier touchent sur les parties environnantes, avant que le fond de sa base repose sur le bord alvéolaire ; on remédie à cet inconvénient en limant les bords du dentier, afin que sa base puisse descendre sur le bord alvéolaire ; alors on pourra l'asseoir plus commodément, elle cessera de basculer, et annoncera d'avance une piece juste et solidement établie. Après cela on enlevera sur les dehors du dentier inférieur tout ce qui gêne, excède et n'embrasse pas le bord alvéolaire, en un mot, tout ce qui gêneroit la position naturelle des lèvres, ou qui repousseroit les joues trop en dehors : les succès seront plus faciles et plus certains si on présente souvent la piece sur la bouche même,

afin de ne rien enlever du cheval marin qui puisse nuire à la parfaite exécution du dentier. A cet effet on se placera vis-à-vis de la personne, et la piece étant mise en place, on palpera l'extérieur des lèvres et des joues, pour s'assurer qu'elles ne sont pas trop repoussées en dehors ; on examinera à droite et à gauche si elles sont soutenues d'une manière égale, et si la position de la bouche est dans son état naturel ; enfin on donnera un miroir à la personne, afin qu'elle puisse voir si elle reconnoît la position naturelle de ses lèvres et de ses joues.

Ayant tout disposé de la sorte, il faut marquer les trous destinés à recevoir les pivots ; on y réussira en taillant en aiguille un très-petit morceau de bois qui entre gaiement dans le trou de la racine où doit entrer le pivot, mais encore assez long pour qu'il descende jusqu'au fond du trou et qu'il dépasse d'environ une demi-ligne en dehors de la superficie de la même racine : avec un peu du même cinnabre qui a servi à marquer la gravure des bases, on fera une très-petite

tache sur le bout ostensible du bois qui sort de la racine, et sans perdre un instant, on présente rapidement le dentier parfaitement d'à-plomb sur le bord alvéolaire, dans la même position qu'il doit y occuper, sans le faire traîner ni glisser dans aucun sens; on le presse alors sur le bois coloré, et on le retire perpendiculairement de dessus le bord alvéolaire, on examine l'endroit marqué par le cinnabre, et on le marque plus exactement avec la pointe d'un burin, afin d'empêcher le forêt de glisser à droite et à gauche; on perce alors avec un forêt, jusqu'à une certaine profondeur, le trou destiné à recevoir le pivot; on fixe ensuite momentanément un pivot d'or ou d'argent, et on l'essaye sur la bouche même, pour voir s'il se rapporte bien au trou percé dans la racine. On suivra les mêmes principes pour poser l'autre pivot : on marquera de suite avec un crayon le milieu du dentier correspondant au filet de la lèvre inférieure; on donne un trait de scie sur cette marque au crayon, et on détermine la séparation de toutes les dents en se réglant sur les distances des racines

racines qui existent encore, et les dimensions que doivent avoir les dents dans leur état naturel : de chaque côté du milieu du dentier on marquera sept dents, c'est-à-dire, quatorze dents en tout sur chaque dentier, et on retranchera le surplus de sa longueur, comme étant inutile ; quoique, dans la nature, l'arcade alvéolaire soit garnie de 16 dents, cependant 14 suffisent pour opérer parfaitement la mastication, et la place des deux dernières grosses molaires est absolument nécessaire pour que les ressorts puissent se mouvoir en pleine liberté dans tous les mouvemens de la mâchoire inférieure.

M. Gariot a fait graver à la fin de son ouvrage un dentier complet, portant seize dents de grandeur naturelle sur chaque bord alvéolaire ; dans l'ouverture de ce dentier, les ressorts dépassent ses extrémités d'un demi-pouce, et si on vouloit fermer un tel dentier, les ressorts dépasseroient nécessairement ses extrémités de 8 à 9 lignes au moins. Nous avouons franchement ne pas concevoir comment des ressorts aussi longs, qui excède toujours les deux dernières dents

de sagesse qui occupent la place la plus reculée du bord alvéolaire, peuvent se mouvoir en pleine liberté, puisqu'il n'existe plus de place après ces deux dents : nous supposons par conséquent que c'est une erreur de gravure ; mais toujours est-il vrai que des jeunes Artistes, travaillant d'après cette gravure, seroient toujours induits en erreur, et ne feroient rien de bon, parce qu'un dentier, travaillé de cette manière, seroit forcé de s'échapper en fermant la bouche.

Les dimensions de ces quatorze dents doivent s'imiter d'après la nature ; on doit même varier leur exécution, attendu que la nature n'a jamais produit deux corps exactement semblables. Une chose essentielle à observer en fixant les distances de chaque dent en particulier, c'est que les sept dents de gauche occupent une distance exactement égale à celle des sept dents de droite en partant du milieu du dentier, ce principe étant nécessaire à déterminer avantageusement la juste position des ressorts.

Pour fixer les ressorts à leur place la plus convenable, on suivra les prin-

cipes établis au Chapitre XXIV, démontrés par la fig. 6e de la troisième planche, et on trouvera la ligne *D, D*, qui indique exactement la place où il faut percer le trou dans lequel on placera la goupille destinée à fixer l'extrémité du levier sur le dentier inférieur; alors avec des bazins plats, on pratiquera, de chaque côté du dentier, une forte entaille quarrée depuis cette ligne jusqu'a l'extrémité du dentier; entaille sur laquelle doit se reposer le levier lorsque la bouche se ferme : cette entaille doit être assez profonde pour que toute l'épaisseur de la boîte soudée à l'extrémité du levier puisse s'y loger sans dépasser en dehors la partie inférieure de cette entaille qui sert de soutien au levier : malgré céla, les grosses molaires qui y correspondent, doivent conserver encore presque toute leur épaisseur naturelle; par conséquent, en dégrossissant le dentier, il faut conserver à cette partie un peu plus d'épaisseur qu'elle n'en auroit dans la nature, afin d'y exécuter ensuite cette entaille sans anticiper sur l'épaisseur des grosses molaires, qu'il importe si fort de conserver, pour que

la mastication soit exacte, et les digestions plus faciles.

En exécutant cette entaille, on doit souvent y présenter le levier, afin de l'y placer de manière à rendre ses mouvemens les plus faciles possibles; sans cela l'extrémité du levier qui porte la boîte, causeroit des frottemens rudes et réitérés sur le dentier, ce qui nuiroit beaucoup à la facilité de ses mouvemens; on doit donner encore un peu d'aisance autour de l'ouverture du trou destiné à fixer la goupille qui doit porter le levier, afin que l'extrémité arrondie de ce dernier puisse se mouvoir avec facilité dans son emplacement.

Le dentier parvenu à ce point d'ajustement, on s'occupera à fixer les dimensions de sa surface interne; ouvrage facile à exécuter, puisqu'il n'est qu'une conséquence directe de la surface externe du dentier, qui est déjà déterminée, et de l'épaisseur naturelle qu'on doit conserver à chacune des dents qu'on veut figurer. Pour y réussir, on marquera avec un trait de crayon l'épaisseur qu'on voudra conserver à chaque dent, et on enlevera

tout le surplus, d'abord avec une lime demi-ronde, puis en évidant peu à peu la surface interne de la piece avec une échoppe demi-ronde, en observant de ne rien toucher de ce qui fait partie de la base, et sur-tout de ne pas en éclater les bords; inconvénient d'autant plus à craindre que le dentier, devenu léger sur-tout vers son milieu, est plus sujet à se rompre ou à s'éclater; il seroit alors imprudent de fixer le dentier dans un étau, crainte de le casser; mais on doit l'achever à la main, en s'appuyant contre la cheville de l'établi.

Il ne reste plus ensuite qu'à fixer la hauteur du dentier : cette dimension n'est pas si facile à déterminer qu'on paroît le croire : comme cette hauteur varie non-seulement suivant les différens sujets, mais encore à raison des changemens particuliers que les gencives ont souffert par la perte des dents; le nombre des racines qui restent encore dans la bouche, et les maladies qu'ont éprouvé les arcades alvéolaires, nous n'oserions assurer avec M.r Garriot, que cette hauteur doit être de six lignes sur le

devant du dentier, et davantage vers ses extrémités (*).

Nous pensons que c'est particulièrement la hauteur réciproque des deux dentiers, et la manière dont ils se rapportent ensemble, qui fixent le diamètre de la face, depuis le sommet de la tête jusqu'au menton : si cette distance et ses rapports sont bien saisis, on conservera à la personne les traits les plus réguliers de sa physionomie ; si on s'en écarte, la personne sera défigurée, et elle ne ressemblera plus à elle-même.

Le rapport des dentiers peut s'opérer de deux manières différentes : la première consiste à faire dépasser les canines et incisives supérieures sur le dentier inférieur, comme deux lames d'un ciseau se croisent mutuellement; mais cela n'est pas facile, parce que les bords alvéolaires ont beaucoup perdu de leurs formes et de leurs rapports réciproques, par la chûte des dents naturelles ; d'ailleurs cette

---

(*) Voyez *le Traité des maladies de la bouche*, par M.r Garriot, page 315.

disposition n'est pas la plus favorable à l'ajustement et à la solidité d'un dentier complet : la seconde consiste à ajuster les deux dentiers de manière à porter exactement l'un sur l'autre ; ce rapport, plus facile et favorable dans presque tous les cas, est aussi le plus convenable à opérer une mastication exacte et une prononciation claire et sonore.

Mais pour ne pas se tromper, on ne doit fixer qu'à-peu-près la hauteur du dentier inférieur, et attendre, pour la déterminer entièrement, d'avoir essayé ses rapports avec le dentier supérieur, dont l'exécution sera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE XXVI.

Continuation du même sujet, et en particulier du Dentier supérieur.

Après avoir ajusté le dentier inférieur suivant les principes que nous avons annoncés, on s'occupera du supérieur : l'inférieur étant dans la bouche, et le dentier supérieur étant

à-peu-près dégrossi, on le présentera en place, afin d'observer ce qui pourroit gêner sa rencontre parfaite avec le dentier inférieur, et établir leurs rapports mutuels et leurs points de contact dans l'état le plus parfait possible. La présence du dentier inférieur indiquera de suite l'excédant de matière qu'on doit encore enlever du dentier supérieur : on marquera au crayon, sur ce dernier, tout ce qu'il faut diminuer à la lime ; on l'essayera ainsi plusieurs fois, en le diminuant, jusqu'à ce qu'enfin les deux dentiers soient dans un parfait rapport entre eux : on doit observer de ne pas fixer définitivement la surface extérieure du dentier supérieur, avant qu'on ait monté les ressorts sur les deux dentiers, pour s'assurer que rien ne fasse obstacle à la liberté de leurs mouvemens et à la perfection de leurs rapports mutuels.

Pour y parvenir, on marquera les trous des pivots de ce dentier avec les mêmes précautions que nous avons ci-dessus indiquées pour le dentier inférieur : on placera les deux pivots, et après avoir placé les dentiers dans

la bouche, on donnera à ces pivots l'inclinaison la plus convenable à la direction des trous percés dans les racines, sans gêner l'à-plomb et la solidité que la base des dentiers doit trouver sur les bords alvéolaires; on retranchera alors, des extrémités du dentier supérieur, tout ce qui dépasseroit celles du dentier inférieur.

Tout ainsi disposé, on marquera le milieu du dentier supérieur, afin de déterminer la place que doivent occuper les boîtes destinées à maintenir les ressorts; on la fixera avec facilité en suivant la méthode indiquée au chapitre de la position des ressorts : on placera ces deux boîtes, figurées aux n.os 3, 3 de la planche 3.e, de sorte que leur ouverture regarde la partie postérieure du dentier, et avec un bazin plat on gravera un enfoncement suffisant à loger toute l'épaisseur de la plate-bande qui sert de support à la boîte. Je l'ai dit, et je le répète, ce n'est pas la position du support de la boîte que j'ai indiqué par la ligne *D*, *D*, figure 6, planche 3.e, mais bien la position du fond de la boîte même qui doit recevoir le

ressort dont il est question ici : relisez à ce sujet le chapitre qui traite de la position des ressorts.

Ayant soigneusement établi ces deux boîtes sur les côtés du dentier, on percera, dans les deux entailles qui logent les boîtes, deux trous correspondans à ceux percés sur la plate-bande des boîtes : ces trous doivent percer le dentier depuis sa face externe jusqu'à sa face interne ; ils sont destinés à assujétir les boîtes sur le dentier, par le moyen de deux goupilles solidement rivées ; mais, attendu qu'on ne doit fixer les goupilles que lorsque l'ouvrage est fini, et qu'il ne s'agit encore que d'essayer l'ouvrage, on les montera à leur place par le moyen d'un petit fil de fer qu'on replira sur lui-même ; on montera également les deux leviers sur le dentier inférieur de la même manière, vu qu'on ne les monte ainsi que pour un instant : on placera alors les ressorts dans leurs boîtes, sans les fixer définitivement, mais seulement afin d'essayer l'ensemble de l'ouvrage ; il faut alors mettre le dentier complet dans la bouche, en le dirigeant adroitement

à sa place : la personne doit ouvrir et fermer alternativement la bouche, afin d'examiner si toutes les parties du dentier complet se soutiennent également bien à leur place, si rien ne gêne les mouvemens des leviers ou des ressorts ; et lorsqu'on sera assuré que les mouvemens des deux dentiers sont faciles et réguliers, et qu'ils ne souffrent aucun déplacement, on s'occupera à fixer définitivement la hauteur de chaque dentier et la surface extérieure du dentier supérieur ; ces deux surfaces doivent être fixées simultanément, en portant son attention tantôt sur l'une et tantôt sur l'autre, attendu qu'à mesure qu'on diminue la hauteur du dentier supérieur, sa surface externe s'incline par rapport au dentier inférieur, effet naturel d'un plus grand rapprochement de la mâchoire inférieure vers la supérieure. On doit sentir l'importance de ne pas se presser en achevant de fixer ces dernières dimensions d'un dentier, parce que de leur parfait accord dépend la belle exécution d'un ouvrage, et qu'un seul coup de lime, donné mal-à-propos, peut détruire

l'ensemble de tout un dentier; il faut donc l'essayer à plusieurs reprises, et ne pas épargner une heure, afin d'avoir un succès complet.

Lorsque les proportions des deux dentiers harmonisent parfaitement ensemble, on marquera toutes les dents sur le dentier supérieur, en se guidant, comme on a déjà fait pour l'inférieur, sur la distance et la largeur des racines qui restent encore, et sur les dimensions variées que les dents doivent avoir naturellement: une observation à faire, c'est que chacune des dents supérieures, depuis les petites incisives jusqu'aux grosses molaires, tombe dans l'entre-deux des dents inférieures qui lui correspondent; ce rapport singulier est l'effet des deux grandes incisives supérieures, qui sont toujours plus larges que les incisives inférieures: on doit donc les exécuter ainsi dans tous les dentiers, comme un moyen très-favorable à la mastication, qui ne permet pas aux alimens pris entre les deux dentiers de s'échapper avant d'être suffisamment broyés.

Toutes ces précautions étant prises, on n'a plus besoin de la présence de la personne pour achever son dentier; on commencera alors par enlever de la surface interne du dentier supérieur tout ce qui excède l'épaisseur naturelle des dents; on y emploiera une lime demi-ronde et une échoppe demi-ronde, comme on l'a déjà fait au dentier inférieur: on observera d'évider davantage le dedans des incisives et canines, cette disposition étant nécessaire pour obtenir une prononciation claire, sonore et distincte.

Lorsque les surfaces des deux dentiers sont heureusement déterminées, qu'on a fixé la hauteur qui leur est la plus convenable, et que toutes leurs parties sont dans un si parfait accord, qu'il ne manque plus à ces pieces que les dernières formes et les graces de la nature, il faut alors s'occuper soigneusement de donner à chaque dent la tournure qui lui est propre, suivant le rang qu'elle occupe dans la bouche et l'usage auquel elle est destinée.

Si les dentiers artificiels n'étoient destinés qu'à flatter la vue, il suffiroit

sans doute, comme beaucoup de Dentistes le pratiquent encore, de façonner seulement l'extérieur des dents; mais le but essentiel d'un dentier étant la mastication, la prononciation et la perfection de la voix, il en résulte que pour obtenir de si précieux avantages, il faut sculpter la face supérieure de chaque dent, en imitant, le mieux possible, les inégalités que la nature a tracées sur cette partie de la dent, qui seule opère une mastication exacte, si nécessaire à l'entretien d'une bonne santé.

Nous devons observer encore que plus la face interne des dents forme des reliefs et des sillons fortement prononcés, plus les espaces vides qui se trouvent entre chaque dent sont profonds et considérables, et plus la voix est forte et sonore : mais, au contraire, si ces reliefs et ces cavités sont à peine marqués, il en résulte une voix foible et délicate. Ces deux observations nous prouvent avec évidence la nécessité de sculpter de même la surface interne des dents d'une manière différente, suivant l'âge, le sexe et l'état des personnes qui réclament nos soins.

Des bazins de plusieurs formes et grandeurs, et quelques burins pour les traits délicats, sont les instrumens les plus nécessaires à bien sculpter la surface intérieure et supérieure des dents : on y réussira plus parfaitement encore, en prenant pour modèle des dents naturelles, dont on imitera les contours, la grace et les variétés ; mais attendu qu'alors les dentiers deviennent déjà légers et fragiles, on évitera de les fixer dans un étau, et se bornant à les appuyer contre la cheville, on achevera de leur donner toute la grace dont elles sont susceptibles, en employant tour-à-tour une lime trois quarts et une demi-ronde, façons que nous avons déjà développées en parlant des pieces partielles des dents faites avec de l'hippopotame : on adoucit alors tous les traits de lime avec une lime douce et presque usée, et on efface les traits des échoppes et des bazins avec un grattoir ; on polit exactement ces pieces complettes, afin qu'elles soient moins sujettes à contracter des taches. Les deux dentiers étant ainsi finis, il ne reste plus qu'à monter leurs pivots, et à fixer les

boîtes et leviers destinés à recevoir les ressorts.

Les pivots des dentiers ne peuvent jamais s'établir avec des rivures transversales ; la manière la plus convenable de les poser est à rivure simple pour le dentier supérieur, qui est toujours le plus fatigué, et à vis sur le dentier inférieur, qui, par son propre poids étant moins disposé à se déplacer, exige des pivots moins longs.

Ces pivots des dentiers doivent en général être très-courts, parce que, étant soutenus à leur place par la seule force des ressorts, les pivots ne servent qu'à leur donner plus d'à-plomb et de facilité à exécuter la mastication avec plus d'assurance ; d'ailleurs les pivots courts, fatigant moins les racines, sont toujours plus solides ; il faut aussi les faire un peu moins gros que les trous percés dans les racines, afin qu'ils puissent s'y mouvoir sans effort : on évitera de les garnir de soie ou de coton, attendu que ce ne sont pas les pivots qui portent le poids de la piece, et qu'il est important de pouvoir ôter et remettre ces dentiers

avec facilité ; si on le désire, on peut agrandir les trous de chaque racine, pour y fixer un petit morceau de charnière, dans lequel entreroit le pivot, suivant les principes que nous avons établis ci-dessus : mais attendu que les frottemens d'un pivot court et mince, contre les bords du trou percé dans une racine, ne sont pas considérables, cette précaution paroît moins nécessaire que dans d'autres circonstances. Après cela on goupille les boîtes supérieures avec les précautions ordinaires pour des rivures simples, en observant de soutenir les contre-coups du marteau avec des ciselets de différentes formes, dont on se sert à propos, suivant les circonstances, faisant attention de ne jamais frapper à faux sur le dentier ; on agira même avec plus de prudence, si on communique le coup de marteau sur la tête de la goupille, par le moyen d'un ciselet d'une forme convenable, dont une extrémité porte sur la goupille, tandis qu'on frappe sur l'autre : ces moyens employés à propos préviendront tous les désagrémens. Les boîtes solidement fixées sur le dentier,

et les goupilles assez serrées, on adoucira avec un grattoir la tête de chaque goupille, afin que les lèvres ou la langue ne soient jamais exposées à être égratignées.

La rivure des leviers inférieurs n'est pas aussi facile à exécuter. (Voyez la forme qui convient à ces goupilles aux n.os 4, 4 de la troisième planche.) Quoiqu'en général nous fassions nos rivures en or verd, il est avantageux de faire celles-ci en or jaune ou rouge, attendu que les frottemens continuels des leviers sur les goupilles les détruiroient rapidement, si elles n'étoient pas d'un or aussi dur que celui des leviers ; ces goupilles se préparent avec un fil d'or qui doit entrer juste dans le trou du dentier ; aux trois quarts de leur longueur on soudera une petite plaque ronde, qui servira de rivure intermédiaire sur la face externe du dentier qui doit recevoir le levier ; on rivera solidement cette goupille à l'intérieur du dentier, en soutenant les coups de marteau avec un ciselet creux qui recevra l'extrémité externe de la goupille, en soutenant au dehors cette plaque ronde

qui lui sert de rivure : ainsi, ce bout d'acier fait ici les fonctions d'un ciselet, pendant qu'il préserve l'extrémité extérieure de la goupille, qui doit de suite être rivée sur l'extrémité arrondie du levier mobile ; cette rivure sur le levier doit se faire en opposant aux contre-coups du marteau un ciselet fixé dans un étau sur lequel on appuiera la tête de la goupille déjà rivée au dedans du dentier ; la tête de cette dernière rivure doit être très-solide, afin que le levier s'écarte le moins possible de la position qu'il doit occuper sur l'entaille du dentier ; ainsi la tête extérieure de cette goupille doit être forte et assez serrée contre la plaque ronde pour empêcher le levier de se jeter trop en dehors : cependant cette rivure doit être faite de telle sorte que les mouvemens du levier soient parfaitement libres pour faciliter l'élévation du dentier ; au reste, la sagacité du Dentiste doit suppléer aux détails d'exécution et de pratique.

Les deux dentiers étant garnis, on les assemble avec des ressorts neufs, et non pas avec ceux qui, ayant servi

à essayer l'ouvrage, doivent avoir été tourmentés ou forcés. La longueur des ressorts déterminée suivant la bouche de la personne qui en doit faire usage, on prendra un cordonnet de soie écrue; on le doublera en faisant un nœud à son extrémité; on effilera en pointe les deux bouts de ce cordonnet; on les cirera dans toute leur longueur; on les passera d'abord dans le trou percé au milieu du fond de la boîte soudée sur l'extrémité du levier. Voyez à ce sujet la fig. n.° 5 de la troisième planche qui démontre la manière de passer ce fil, et d'assujétir les ressorts dans les boîtes destinées à les recevoir. Le cordonnet étant passé au travers de la boîte inférieure, on l'enfilera le long du ressort qu'on fera entrer à sa place jusqu'au fond de la boîte; on passera de suite ce même cordonnet dans le trou percé sur le fond de la boîte supérieure, et prenant ces deux bouts, on les tire à soi pour faire entrer l'autre extrémité du ressort dans la boîte supérieure: on séparera alors les deux bouts du cordonnet, et on fera deux ou trois nœuds bien serrés sur le fond

extérieur de cette boîte, afin que les ressorts soient solidement établis; leurs extrémités doivent toucher le fond des boîtes, et les nœuds doivent être forts et bien serrés, de sorte que les ressorts ne puissent pas ballotter; le second ressort doit se fixer de la même manière, et dès-lors le dentier entiérement garni se trouve complet.

Cette manière de monter les dentiers est singuliérement propre et flatteuse, qui convient parfaitement à l'ensemble d'une piece achevée, destinée à rendre à l'homme les services les plus importans; il ne reste visible de la soie que les nœuds qui sont très-peu apparens; ce mécanisme très-simple est calculé de manière à ne rien retenir de mal-propre sur aucune de ses parties: nous allons considérer actuellement la manière de placer cette piece dans l'intérieur de la bouche.

On serre les deux dentiers l'un sur l'autre, et on les dirige adroitement à leur place, laissant aux deux ressorts toute leur liberté d'agir, on examine alors si rien ne gêne leur parfaite harmonie, ni les mouvemens des ressorts;

si on aperçoit quelque obstacle, on y remédie sur le champ ; et lorsque tous les mouvemens des ressorts sont libres et réguliers, et que le dentier ne se dérange point de sa place, l'ouvrage est terminé : on peut le voir représenté au n.° 1 de la quatrième planche, qui a été gravée très-exactement d'après un dentier complet que j'ai exécuté pour une Dame qui mange toute sorte d'alimens avec facilité, et dont la santé est aujourd'hui meilleure qu'elle n'étoit avant qu'elle en fit usage.

Quelques critiques nous diront sans doute, que s'ils avoient à garnir entiérement la bouche d'une personne qui possède encore plusieurs bonnes racines sur les deux bords alvéolaires, ils y réussiroient avec plus de facilité en établissant deux pieces partielles de dents solidement fixées dans les racines par de bons pivots, et qu'alors il seroit inutile de compliquer l'ouvrage avec des boîtes et des ressorts : ces personnes ignorent sans doute qu'il est de la plus grande importance de ménager les racines, dont l'existence seule rend toujours possible l'exécution d'un

ouvrage solide et beau : or, très-sûrement vous les détruisez en peu de temps, si vous établissez deux demi-dentiers partiels, dont tout le poids soit constamment porté par les seules racines, poids encore plus conséquent par le travail de la mastication ; d'ailleurs, rien ne soutenant la piece d'un côté, pendant qu'on mange de l'autre, elle éprouveroit nécessairement un mouvement de bascule qui la déplaceroit, en communiquant aux racines des secousses violentes et réitérées ; tandis qu'en travaillant suivant les principes énoncés dans ce chapitre et les précédens, on sera certain d'obtenir un dentier aussi beau que solide ; on conservera très-long-temps des racines bien précieuses, puisqu'un dentier trouve un appui bien plus solide sur ces racines que sur les gencives, et qu'alors le dentier soutenu des deux côtés par les ressorts, exécutera plus parfaitement tous les mouvemens de la mastication, fonction des plus importantes à la santé des hommes.

CHAPITRE XXVII.

Établissement d'un Dentier inférieur, dans le cas où les dents supérieures existent encore.

On a beaucoup trop vanté l'usage d'un dentier pour la mâchoire inférieure, lorsque les dents supérieures existent encore : quelques Auteurs conseillent de l'établir avec une matière pesante, et dont les branches s'étendent le plus loin possible vers le fond de la bouche ; nous savons même que plusieurs Dentistes mettent du plomb dans l'intérieur de ce demi-dentier, afin de lui donner une assiette plus solide et plus permanente. Quelques éloges qu'on puisse donner à ces sortes d'ouvrages, il est évident que n'étant retenus à leur place que par leur propre poids, ils doivent souvent se déplacer par les mouvemens réitérés de la langue, qui tend toujours à les pousser hors de la bouche ; le vœu que nous avons fait de ne pas nous écarter de la vérité, nous fait un devoir d'annoncer qu'il est impossible d'opérer la mastication avec

une piece semblable ; car, pendant qu'on mange d'un côté, et qu'on appuie sur cette piece avec la force nécessaire pour mâcher du pain, de la viande, etc., elle doit necessairement basculer, se soulever du côté opposé, et se déplacer entiérement, parce qu'elle n'est pas soutenue par des ressorts suffisans pour supporter les efforts de la mastication d'une manière solide et constante. J'ai quelquefois vu des personnes qui portoient de ces dentiers sans ressorts, dans l'espérance qu'un long usage pourroit les y habituer : malgré le grand désir qu'elles avoient de s'en servir, elles étoient obligés de les ôter durant leur repas ; et ce n'est qu'avec beaucoup de temps, de peine et d'une patience extraordinaire, qu'elles parvenoient à les garder habituellement dans la bouche ; en parlant, on apercevoit leur dentier changer de situation, et obéir à toutes les impulsions de la langue et de la lèvre ; trop souvent obligées d'entre-couper leurs discours, leur secret étoit bientôt dévoilé et répandu.

Quoique de telles pieces ne soient

pas dangereuses, cependant, pour l'honneur de l'art que nous professons, nous n'avons jamais voulu en établir de semblables, persuadés que s'il n'existoit aucun autre moyen plus convenable de garnir une bouche, il vaudroit beaucoup mieux avouer l'insuffisance de l'art dans cette circonstance, que d'exécuter des pieces inutiles, qui, ne pouvant rendre aucun service, compromettroient la réputation d'un Dentiste, et feroient rejaillir sur l'art des reproches qu'on ne peut attribuer qu'à ces Dentistes ambitieux dont la cupidité les engage à saisir tous les moyens de gagner : au reste ce cas est très-rare, parce que la même disposition morbifique, qui produit la perte des dents inférieures, cause également celle des dents sur l'autre mâchoire. Nous avons toujours observé que les dents supérieures s'altèrent et tombent plutôt que les inférieures, phénomène constant, qu'il nous seroit facile d'expliquer, si nous avions entrepris de décrire la physiologie et la pathologie de la bouche; mais cela nous écarteroit trop du MANUEL DE L'ART, but essentiel et unique de notre ouvrage.

CHAPITRE XXVIII.

Du Dentier supérieur dans le cas où les Dents inférieures restent encore.

S'IL est très-rare de rencontrer une bouche qui possède encore les dents supérieures, tandis que les inférieures manquent entièrement, on observe plus souvent une disposition toute contraire ; dans ce dernier cas, nous pensons qu'il ne convient jamais d'établir des dentiers compliqués, parce que les frottemens des cercles métalliques, qu'on est forcé de placer derrière les dents inférieures, les détruisent toujours, blessent souvent les gencives, et nous privent de la ressource si précieuse de conserver des racines, inconvénient très-grave que nous avons discuté en parlant des cas qui exigent l'établissement d'un dentier complet.

La seule circonstance qui, à notre avis, réclame l'usage d'un dentier compliqué, sans nuire aux dents qui restent encore, c'est lorsque l'arcade

alvéolaire supérieure, étant complettement dégarnie de dents, il en manque assez à l'arcade inférieure pour établir deux pieces partielles à coulisse, propres à porter des leviers et à se maintenir solidement à leur place, sans être réunies entr'elles par une bande métallique.

Cette circonstance existe lorsqu'il manque, de chaque côté de la mâchoire inférieure, la dernière petite molaire, ainsi que la première grosse molaire, parce qu'alors on appuie la coulisse de ces pieces partielles sur la première petite molaire d'un côté, et sur la seconde grosse molaire de l'autre, disposition suffisamment favorable pour établir deux pieces partielles soutenues à leur place par la justesse et l'à-plomp de leur base, ainsi que par les coulisses et la force des ressorts.

Ces deux pieces doivent s'établir suivant les principes et précautions ci-dessus énoncés; on observera seulement de leur donner un peu plus de surface en dehors, afin d'établir sur ces pieces l'entaille qui doit loger

les leviers, de sorte que ces leviers, une fois posés, se trouvent au niveau des dents naturelles de la mâchoire inférieure : cette précaution est nécessaire, afin que les ressorts n'éprouvent aucun frottement sur les dents molaires voisines, frottement qui nuiroit beaucoup à la liberté de leurs mouvemens.

Quoique M. Gariot ait annoncé le contraire (*), nous pensons qu'il faut sculpter ces dents comme toutes les autres, par la raison qu'une dent ne peut bien opérer la mastication qu'autant qu'elle est sculptée de manière à imiter les inégalités des dents naturelles : on fixe les leviers sur ces pieces de la même manière que sur les dentiers complets ; le n.° 2 de la 4.e planche en représente une garnie de son levier, et le n.° 3 présente l'autre piece sur laquelle la goupille est déjà placée, prête à recevoir son levier figuré au n.° 4 de la même planche.

Ces deux pieces ainsi préparées, et

(*) Voyez son *Traité des maladies de la bouche*, page 316.

le dentier supérieur terminé, on les assemblera avec des ressorts de longueur convenable au sujet, et on placera dans la bouche ce dentier compliqué, en commençant à fixer à leur place les coulisses des deux pieces partielles : telle est la seule circonstance et la manière d'établir un dentier compliqué, sans nuire à la solidité et à la conservation des dents qui restent encore.

Dans tout autre cas, on ne peut placer un dentier compliqué sans causer la perte des dents et racines qu'on vouloit conserver ; alors on n'a d'autre alternative qu'à se passer entièrement de dents, ou à faire la section de celles qui restent, pour jouir de tous les avantages d'un dentier complet.

CHAPITRE XXIX.

Des Dentiers complets avec l'établissement d'un palais qui leur sert de soutien et augmente leur solidité.

La trop grande facilité avec laquelle on fait l'extraction des dents dont on pourroit encore conserver les racines saines pendant très-long-temps, est cause qu'on rencontre si souvent des personnes qui ne possèdent plus ni dents ni racines dans la bouche.

Dans ces fâcheuses circonstances, toutes les dimensions naturelles de l'arcade alvéolaire sont altérées, tant par l'oblitération des cavités alvéolaires dans lesquelles les dents étoient enchâssées, que par la perte des portions d'alvéole qui ont été fracturées dans l'extraction des dents: quoique le bord alvéolaire inférieur se présente un peu moins saillant que dans son état naturel, cependant on peut encore y asseoir d'une manière solide la base d'un dentier, qui, gravé profondément, maintenu par sa position et par la

force des ressorts, conserve toute la solidité nécessaire pour opérer une mastication facile et sûre; mais il s'en faut bien que l'arcade alvéolaire supérieure nous présente les mêmes avantages; presqu'entièrement affaissée, elle présente rarement des inégalités assez fortes pour fixer et retenir la base d'un dentier : dans cet état, il semble qu'elle ne soit plus qu'une continuation de la pente naturelle du palais, plutôt qu'un bord distinct et saillant, comme on l'observe chez les personnes qui conservent encore un certain nombre de racines.

Dans cette triste situation, nous avons observé que le dentier supérieur manquoit de solidité, malgré toute l'exactitude employée à graver sa base, et la plus juste position des ressorts : la cause est facile à sentir; c'est que l'étendue de sa base n'est pas assez considérable pour résister aux mouvemens de la langue et des lèvres, qui tendent constamment à le déplacer, ce qui, joint au poids que doit avoir cette piece, si on veut lui conserver l'épaisseur des dents naturelles, rigoureusement nécessaire pour bien

broyer les alimens, cause à chaque instant le déplacement du dentier, déplacement qui, quoique léger, nuit à beaucoup d'égards à l'utilité qu'on pouvoit raisonnablement en attendre; d'où résulte qu'il faut une longue habitude et un usage continuel pour apprendre à se servir de ces pieces avec plus ou moins d'avantages.

Pour remédier à un si grave inconvénient, nous avons jugé convenable d'étendre la base du dentier supérieur par le moyen d'un palais en or, qui, donnant à cette piece une assiette plus solide et plus vaste, double en même temps la solidité du dentier, attendu qu'il s'appuie sur une surface beaucoup plus étendue. Pour y réussir, il faut, en levant le moule en cire de l'arcade alvéolaire supérieure, lever avec la même cire le moule du palais; on tire de cette cire un modèle en plâtre, qui offre en même temps les empreintes du palais et celles du bord alvéolaire : on observera de faire ce modèle épais, afin de ne pas être exposé à le briser en travaillant dessus; il seroit même prudent de délayer son plâtre avec

une colle-forte légère, afin de lui donner encore plus de solidité.

Gravant ensuite la base de chaque dentier comme nous l'avons indiqué, on sulptera en creux et plus profondément la base du dentier supérieur, afin que les bords alvéolaires y soient plus profondément enchâssés, ce qui offrira au dentier un point d'appui plus solide et plus durable; on forme alors les dents, et on achève son dentier comme nous l'avons énoncé ci-dessus.

Le dentier fini, on prépare une plaque d'or mince, assez large pour couvrir tout le palais, en observant de lui donner l'exacte concavité que possède le palais dans son état naturel; alors avec des ciseaux on la découpera comme on peut la voir n.° 2 de la 5.ᵉ planche; et la replaçant sur le modèle en plâtre qui représente le palais, on la ployera de manière à suivre très-exactement tous ses contours : pour y parvenir, on la recuit souvent, et on achève de la faire joindre en frappant dessus avec un petit marteau. Cette plaque ainsi

découpée doit occuper toute l'étendue du palais, et les extrémités de ses quatre branches doivent se prolonger de près de deux lignes sur la partie du bord alvéolaire couverte par la base du dentier; on marque alors sur le dentier la place exacte où l'extrémité de chacune des branches doit s'asseoir : avec un bazin plat on y établira une petite rainure suffisante à loger bien exactement l'épaisseur de l'extrémité de chaque branche; on percera alors un trou à chacune de leurs extrémités, et représentant le palais à la place qu'il doit occuper sur le dentier, on y percera les trous correspondans depuis la base du dentier jusqu'à sa face interne; on goupillera le palais sur ce dentier avec de l'or vert, en observant soigneusement de ne pas éclater les bords internes de la base du dentier : on reconnoît que le palais est bien posé sur un dentier, lorsqu'étant goupillé, il joint parfaitement sur le modèle en plâtre, sans empêcher la base du dentier d'aller à sa place; on adoucit alors avec une lime douce et un grattoir, tous les bords des branches de cette plaque,

afin qu'aucune de ses parties ne puisse égratigner la langue. On peut voir un dentier représenté de cette manière, et garni de son palais, au n.° 1 de la 5.ᵉ planche : le n.° 3 offre le même dentier vu de côté, afin de faire voir la courbe naturelle des ressorts ; ce dentier n'est pas encore garni de son palais, qu'on peut voir au n.° 2 de la même planche. En établissant un palais sur un dentier, suivant cette méthode dont la découverte nous appartient exclusivement, on obtiendra un dentier à tous égards aussi avantageux qu'un dentier à pivots, toujours assez solide pour opérer une mastication parfaite.

Nous terminerons cet ouvrage, en observant que le petit nombre d'auteurs qui ont écrit sur la dentition, se sont beaucoup plus étendus sur la théorie, que sur le MANUEL de notre Art. Les jeunes Chirurgiens qui ont voulu se consacrer à cette branche intéressante de l'art de guérir, ont été forcés de payer des sommes considérables à un Dentiste pour leur apprendre le MANUEL DE L'ART : très-souvent on ne leur en apprenoit

qu'une partie, et on leur faisoit un mystère du reste ; raison pour laquelle on rencontre si rarement un bon Dentiste. Nous avons désiré remplir cette lacune, et nous croyons avoir fidellement dévoilé tous les détails manuels de notre Art, et tous les moyens d'exécuter sans maître les différentes pieces de dents artificielles. Nous avons mis au jour les objets dont on a fait si souvent un mystère, sans craindre les reproches que pourroient nous faire certains Confrères, qui sont moins jaloux d'instruire les jeunes-gens, que de conserver pour eux seuls des moyens secrets qui leur assurent une haute prépondérance : nous avons entrepris et soutenu un travail d'autant plus pénible, que nous n'avions à traiter que des matières sèches, et des détails de pratique minutieux, peu susceptibles d'un style agréable.

En conséquence, nous espérons qu'on nous saura quelque gré de réunir dans un seul ouvrage toutes les méthodes connues de remplacer les dents altérées ou perdues : nous avons cité nos inventions comme une propriété qui nous sera toujours personnelle;

sans nous approprier celles que nous avons appris en voyageant dans différens Royaumes. En suivant les principes énoncés dans cet ouvrage, un élève se trouvera très-avancé, et possédera les mêmes connoissances que nous, sans avoir voyagé ni dépensé des sommes considérables.

Il évitera sur-tout les désagrémens pénibles à supporter, plus pénibles encore à dévoiler, tels que la jalousie des Confrères qui, lorsqu'un Artiste arrive dans une Ville, viennent le visiter pour profiter de ses lumières, le supplient instamment de leur apprendre une foule de procédés manuels qui leur sont inconnus; et lorsqu'on a eu la bonté de le faire, et qu'ils croyent les posséder, ils se plaisent à détruire la réputation de celui qui leur a rendu ce service important.

Nous apprenons avec douleur, qu'un Dentiste estimé a déjà critiqué notre ouvrage avant de l'avoir jamais lu; il a prétendu qu'il n'étoit qu'une traduction de l'ouvrage Anglois sur la Dentition, par M.r HUNTER. Nous lui répondrons que l'ouvrage de ce

Médecin Anglois ne traite que de la théorie savante des maladies de la bouche et des dents, et qu'il ne dit pas un mot sur les opérations et ouvrages manuels de notre Art; objet unique et essentiel de notre ouvrage: nous oserons même dire que nous sommes les premiers qui avons décrit, dans le plus grand détail, tout ce qui regarde l'établissement des pieces partielles, dentiers complets à pivot, ou avec des palais en or; et qu'en un mot il nous seroit impossible de faire aucune citation d'aucun auteur Français ou étranger, puisqu'aucun d'eux n'a encore traité en détail du MANUEL de notre Art.

Si nous sommes dans l'erreur, nous l'invitons à nous faire connoître dans quel ouvrage nous avons puisé nos observations; les fausses imputations circulent avec tant de rapidité, qu'elles trouvent trop souvent des personnes qui se plaisent à les répandre.

Notre plus douce récompense sera la certitude d'avoir formé de bons élèves utiles à l'humanité souffrante, éclairé tant de milliers de personnes

intéressées à la conservation, ou à la réparation de leurs dents, et leur avoir donné les moyens d'apprécier les Artistes instruits et honnêtes. Nous sommes intimement convaincus que ceux qui feront usage de notre manière d'opérer et travailler les dents artificielles, exécuteront de beaux ouvrages, susceptibles de rendre des services si précieux aux personnes qui en feront usage, qu'elles oublieront bientôt la perte de leurs dents, et n'en conserveront d'autre souvenir, que celui des douleurs qu'elles leur ont fait souffrir avant de les perdre.

FIN.



TABLE
DES
MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

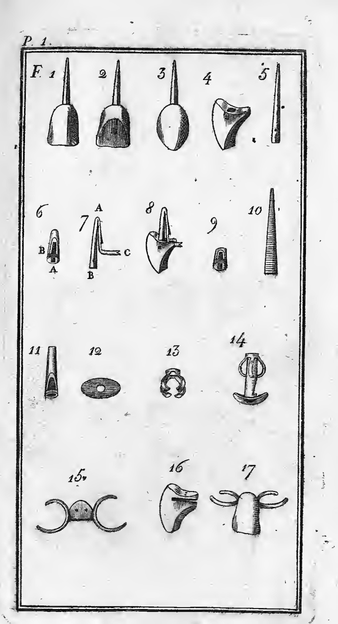
AVIS.

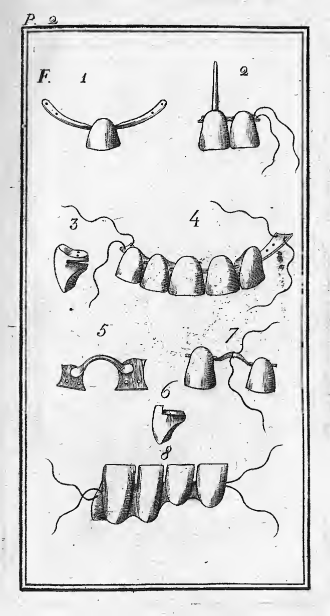
Afin de répandre et propager plus rapidement les pieces nouvellement inventées, et faciliter l'exacte exécution des anciennes, j'offre à tous ceux de mes Confrères qui désireront se procurer ces pieces exécutées par moi-même, de leur établir et envoyer tous les modèles qu'ils pourront

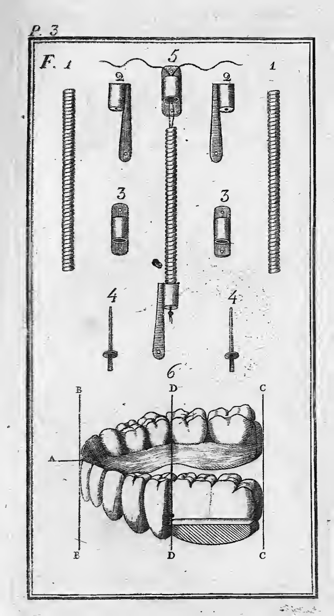
désirer; ils voudront bien adresser leurs lettres, franches de port, à M. Maggiolo, Chirurgien-Dentiste, maison de M.r Balbatre, rue de la Douane, n.° 326, à Nancy.

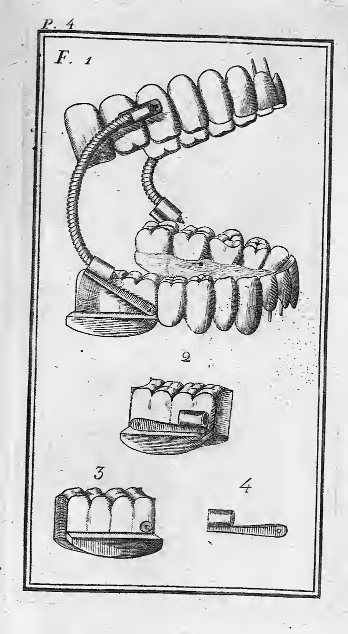
J'offre de les traiter aux termes les plus favorables.



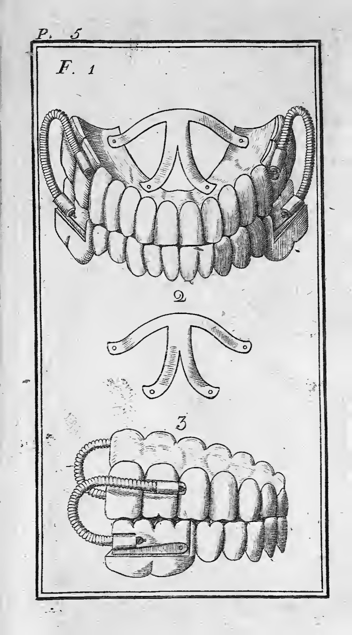

P. 1.
F. 1
2
3
4
5
6
B
A
7
A
B
C
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17


P. 2
F.
1
2
3
4
5
6
7
8


P. 3
F. 1
5
2
2
1
3
3
4
4
6
B
D
C
A
B
D
C



P. 4
F. 1
2
3
4


P. 5
F. 1
2
3